

Cours de PATROLOGIE et de THEOLOGIE PATRISTIQUE (T. I)

(Des Pères Apostoliques aux Pères du IV^{ème} siècle)

*

Table des chapitres

Introduction: pp. 1-2

Première Partie: La naissance de la pensée patristique et le premier discours chrétien

	□ p.2
Ch. 1: L'époque des Premiers Pères ou Pères Apostoliques (P.A.)	p. 2
Ch. 2: Christianisme et Judaïsme: S. Ignace d'Antioche	p. 6
Ch. 3: Rencontre du Christianisme et de l'Hellénisme: S. Justin	p.13
Ch. 4: Christianisme et Gnose: S. Irénée de Lyon	p. 21

Deuxième Partie: La pensée patristique au III^{ème} s.; formulation latine du discours chrétien

	p. 33
Ch. 1: Aux origines latines du Christianisme: la personnalité de Tertullien	p. 33
Ch. 2: L'élan intellectuel suscité par les Pères Alexandrins: Clément et Origène	p. 48
Ch. 3: L'humanisme latin chrétien: un représentant éminent, Lactance	p. 60

Troisième Partie: L'aube d'une époque nouvelle; les Premiers Pères du IV^{ème} s.

	□ p. 76
Ch. 1: Au tournant du IV ^{ème} s.; les écrivains chrétiens d'Orient.....	p. 76
Ch. 2: Les débuts de la crise doctrinale; le questionnement d'Arius et la réponse de Nicée	p. 79
Ch. 3: L'historien Eusèbe de Césarée (+345)	p. 84
Ch. 4: Eustathe d'Antioche: un ardent anti-arien	p. 93
Ch. 5: S. Athanase d'Alexandrie (+373)	p. 98
Ch. 6: S. Hilaire de Poitiers: "l'Athanase d'Occident" (+367)	p. 112

Conclusion et Transition vers le T. II p. 136

N.B. On trouvera des Tableaux Synthèses pp. 4, 14, 35, 77-78, et 101-102.

*

Introduction

Quand on parle de "Pères de l'Eglise", de qui s'agit-il? Au sens strict, ce sont des auteurs de l'antiquité chrétienne (Ier au VIIème s.), clercs ou laïcs, qui ont "mis en lumière" l'enseignement de la foi, à partir de l'Ecriture et dans leur milieu culturel, en faisant preuve de justesse dans l'expression de la Doctrine Apostolique; ils ont vécu de manière exemplaire et ont joui de l'approbation postérieure de l'Eglise. Mais, dans un sens plus large - que nous adopterons avec beaucoup d'historiens du Dogme -, sont assimilés aux "Pères de l'Eglise" des auteurs chrétiens remarquables qui ont contribué au développement de la Doctrine de l'Eglise (Dogme), même si quelques erreurs ont pu se glisser dans leur formulation et que certaines défaillances dans leur vécu ecclésial se soient produites: nous pensons à deux génies théologiques et spirituels tels que Tertullien (+ après 220) et Origène (+ 252/253).

Le terme de "patrologie" est moderne. Il désigne l'étude de ces auteurs en mettant l'accent sur l'aspect historique de la recherche; celui de "patristique", qui remonte au XVIIème s., s'attache surtout à la connaissance et à l'interprétation de leur doctrine théologique.

L'époque des "Pères de l'Eglise" s'étend sur les huit premiers siècles de l'Histoire de l'Eglise. Quelle importance revêt la connaissance et l'étude des Pères? Il est important de les connaître pour la compréhension de notre foi chrétienne et de la prise de conscience de cette réalité fondamentale dans laquelle nous sommes insérés: la Tradition vivante de l'Eglise. Quatre faits peuvent nous aider à comprendre cette importance de la connaissance des "Pères de l'Eglise": d'abord, il existe un lien étroit entre l'Ecriture Sainte (A. et N.T.) et l'Eglise des Pères; ce sont eux qui contribueront à déterminer quels Livres de l'Ecriture seront "reçus" dans l'Eglise ("canon des Ecritures"). Ensuite, nous leur devons les énoncés des premières formulations de la foi définie au cours des grands Conciles (du IVème au VIIème s.) et l'expression d'un premier "discours chrétien" formulé en réaction contre des expressions hérétiques. Troisième fait: la liturgie de la Messe et de l'Office choral (Liturgie des Heures) leur doit beaucoup ("anaphores" ou "prières eucharistiques", par exemple). Enfin, ce sont eux qui, dès le second siècle, ont fait prendre conscience aux communautés chrétiennes de la nécessité des "ministres ordonnés" (évêque, prêtre, diacre) pour assurer la "succession apostolique", en fidélité à l'Evangile.

La fréquentation de ces grands témoins de la foi apostolique permet de mieux comprendre - pour s'en émerveiller -, que foi et raison ne s'opposent pas, ne s'excluent pas, mais que, bien au contraire, "la foi cherche à comprendre", et que l'intelligence de la foi a besoin de la raison pour en

exprimer le plus clairement possible le contenu, restant sauf le "Mystère" ineffable du Dieu Un et Trine qui reste incompréhensible dans son essence à l'intelligence humaine, et devant lequel la raison doit finalement se taire et adorer. Les Pères conjuguent souvent à la fois des dons de dialecticiens et de mystiques; épris de sagesse, leur "philosophie" ne les a pas empêchés d'accéder à un haut niveau de vie spirituelle.

Les Pères présentent donc, pour toutes ces raisons, un caractère d'actualité: ils sont les témoins d'un vécu ecclésial cohérent dans un monde hostile ou indifférent; ce sont des maîtres au plan du discernement des esprits pour faire la part entre ce qui est conforme à la foi des apôtres et ce qui la contredit. Ils vécurent à l'époque de "l'Eglise indivise", et doivent aider les communautés d'Eglise à retrouver leur unité en docilité à l'Esprit-Saint; en cela, ils jouent un rôle oecuménique fondamental.

Des "tableaux synthèses" permettront de situer les Pères dans l'espace et dans le temps (voir pages 4, 14, 35, 77-78, 100).

*

Première Partie: La naissance de la pensée patristique et le premier discours chrétien

Quatre chapitres:

- L'époque des premiers Pères ou "Pères Apostoliques" (P.A.).
- Christianisme et Judaïsme: rencontre avec le monde Juif. S. Ignace d'Antioche (+110).
- Autre rencontre: Christianisme et Hellénisme (le monde non-juif, c'est à dire païen).
- Un défi à relever: l'affrontement à la Pseudo-Gnose. S. Irénée de Lyon (+202).

1. L'époque des premiers Pères ou "Pères Apostoliques" (P.A.): Ier et IIème s.

L' Eglise a passé ses premières années de vie au sein de l'Empire romain qui a unifié politiquement le bassin méditerranéen. Cet Empire atteint le sommet de sa puissance au IIème s. avec la dynastie des Antonins: Trajan (98-117), Hadrien (117-138), Antonin (138-161), Marc-Aurèle (161-180). Fait capital à noter: l'implantation romaine fut militaire et administrative, mais non pas culturelle ou religieuse; elle a respecté très largement les diversités orientales, si bien que cet immense Empire est très cosmopolite, très diversifié. L'impact de l'Orient est notable: expansion de la langue grecque dans tout ce pays méditerranéen, et prolifération des cultes rendus à des divinités orientales: divinités syriennes, comme le dieu Soleil, égyptiennes (Isis), phrygiennes (Cybèle), iraniennes (Mithra), qui tendent à se substituer aux dieux traditionnels gréco-romains ou à s'amalgame à eux. Ce syncrétisme est un phénomène typique de l'époque. D' Orient est aussi

importé le culte de l'empereur divinisé (influence de la mythologie grecque). Devant cette explosion polythéiste, la philosophie, quoique réticente d'instinct, est elle-même saisie d'insatisfaction et de quête religieuse: le Pythagorisme prend couleur de culte religieux et de quête mystique. Le platonisme et le stoïcisme sont eux-mêmes traversés par une inquiétude religieuse, à l'instar du néo-pythagorisme¹.

En résumé, retenons que le christianisme à ses tous débuts, s'est propagé dans un univers marqué par *l'organisation et le droit romains*, *l'esprit réflexif grec*, et *la religiosité orientale*. Il devra, poussé par l'Esprit de Jésus, tracer son chemin, sans céder aux tentations du repli sectaire ou du syncrétisme ambiant. En dehors des écrits du N.T. dont le *corpus* (l'ensemble des livres qui le composent) est réalisé à la fin du Ier s., une littérature chrétienne apparaît contemporanément. Ces premiers documents (Didachè, Lettre de Clément de Rome aux Corinthiens) font passer, sans rupture, des Lettres Apostoliques à la littérature patristique. Les 50 premières années du IIème s. est appelée traditionnellement, la "période des Pères Apostoliques": apostoliques, parce que proches encore du temps des Apôtres. S. Irénée dira de S. Clément de Rome (+96): "Il avait vu les Apôtres..., leur prédication résonnait encore à ses oreilles". Le même Irénée affirme encore que Polycarpe, l'évêque de Smyrne, avait été catéchisé par l'Apôtre Jean. Importance donc de ce témoignage de l'Eglise post-apostolique qui nous fait entrevoir comment s'est opéré l'articulation entre le christianisme, tel que nous le vivons encore aujourd'hui, et le message fondateur. La diversité des Eglises du IIème s., dispersées à travers tout le bassin méditerranéen, n'entrave pas la fidélité d'adhésion au message de la foi reçue des Apôtres; elle la constitue plutôt. Ecoutons ce que nous rapporte Irénée de Lyon esquissant la physionomie de l' Eglise au IIème s. :

"L'Eglise, bien que dispersée dans le monde entier jusqu'aux extrémités de la terre, ayant reçu des Apôtres et de leurs disciples le foi en un seul Dieu, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent, et en un seul Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui s'est incarné pour notre salut, et en l'Esprit Saint, qui a proclamé par les prophètes les 'économies' (événements du salut), la venue, la naissance du sein de la Vierge, la Passion, la Résurrection d'entre les morts et l'enlèvement corporel dans les cieux du bien-aimé Christ Jésus notre Seigneur et sa Parousie du haut des cieux dans la gloire du Père, pour récapituler toutes choses et ressusciter toute chair de tout le genre humain...

...Ayant donc reçu cette prédication et cette foi, ainsi que nous venons de le dire, l'Eglise, bien que dispersée dans le monde entier, les garde avec soin, comme n'habitant qu'une seule maison; elle y croit d'une manière identique, comme n'ayant qu'une seule âme

1 Nous sommes ici très redevable à Jacques Liébart pour sa présentation faite dans "Les Pères de l'Eglise - Ier - IVème s.", TI, Collection BHC, Desclée, 2000.

et qu'un même coeur, et elle les prêche, les enseigne et les transmet d'une voix unanime, comme ne possédant qu'une seule bouche.

Car si les langues diffèrent à travers le monde, le contenu de la Tradition est un et identique. Et ni les Eglises établies en Germanie n'ont d'autre foi ou d'autre Tradition, ni celles qui sont chez les Ibères, ni celles qui sont chez les Celtes, ni celles de l'Orient, de l'Egypte, de la Libye, ni celles qui sont établies au centre du monde; mais, de même que le soleil, cette créature de Dieu, est un et identique dans le monde entier, de même cette lumière qu'est la prédication de la vérité brille partout et illumine tous les hommes qui veulent parvenir à la connaissance de la vérité" (Contre les Hérésies, I, 10, 1-2).

Les Pères Apostoliques

(Fin Ier s.- vers 150 environ)

<i>Empereurs romains</i> et histoire générale	Christianisme
69 <i>Vespasien</i> 70: prise de Jérusalem par Titus	(Les auteurs et écrits classés "P.A." sont en italiques)
	70/80: Evangiles synoptiques Actes des Apôtres
	La <i>Didachè (Doctrine des Apôtres)</i> , avant 100, vers 70/80.
79 <i>Titus</i>	
81 <i>Domitien</i>	
	Après 92, persécution des chrétiens à Rome.
	Clément de Rome, pape (88-100)
	Vers 95, Apocalypse de Jean. Evangile et Ière Lettre de Jean
96 <i>Nerva</i>	Vers 96, <i>Lettre de Clément de Rome aux Corinthiens</i> .
98 <i>Trajan</i> Vers 112, Lettre de Pline, gouverneur de Bithynie à Trajan, sur les chrétiens. Réponse de Trajan.	Sous Trajan, <i>Lettres d'Ignace d'Antioche</i> et martyr d'Ignace. S. Polycarpe, évêque de Smyrne
	Odes de Salomon Lettre de Polycarpe aux Philippiens
117 <i>Hadrien</i> Vers 120, mort de l'historien latin Tacite	
En 132-134 seconde révolte juive en Palestine; Jérusalem est reprise par les Romains	Des évêques grecs succèdent aux évêques judéo-chrétiens à Jérusalem
138 <i>Antonin</i>	
	Vers 140, <i>Lettre du Pseudo-Barnabé</i> .
	Vers 145, Le Pasteur d'Herma. L'Evangile de Thomas (Apocryphe).

	Propagande des gnostiques et de Marcion à Rome.
	Avant 150, <i>Papias d'Hiérapolis</i> .
	Vers 154, rencontre à Rome de Polycarpe avec le pape Anicet.
161 <i>Marc-Aurèle</i>	Sous Marc-Aurèle, martyre de Polycarpe à Smyrne

Une grande diversité linguistique caractérise donc l'Eglise ancienne: son expression grecque est la plus répandue; mais en Palestine, Syrie et Mésopotamie, le christianisme connaît une expression araméenne ou syriaque. Et le christianisme latin est en pleine gestation en Afrique du Nord, tandis qu'à Rome, le grec reste dominant jusqu'au IIIème s.- et même jusqu'au IVème s. pour la Liturgie: le passage du grec au latin se fera sous le Pontificat du Pape Damase (fin IVème s.).

Cette Eglise du IIème s. est aussi culturellement diversifiée: en Palestine, plusieurs communautés sont encore attachées aux usages juifs et aux modes de pensée rabbiniques, tandis que d'autres s'hellénisent (à Alexandrie, par exemple); d'autres encore s'insèrent profondément dans le milieu culturel gréco-romain. Nos documents écrits des Pères Apostoliques reflètent cette diversité: Clément, à la fin du Ier s., évêque de Rome, se montre à l'aise dans la culture gréco-romaine; il exhorte à l'unité l'Eglise de Corinthe menacée par le schisme en usant d'arguments relevant de la volonté du Christ et des Apôtres, mais aussi s'inspirant des exemples païens de dévouement envers le bien commun; la grande "prière universelle" qui clôt la Lettre en apporte un témoignage. On observera le loyalisme des chrétiens à l'égard du pouvoir impérial et de l'Etat, même persécuteur. Ignace d'Antioche fera de même, comme un grec de son temps. D'autres documents sont en affinité avec le judaïsme: la *Didachè*, par exemple, qui est un recueil d'une première législation chrétienne en matière de liturgie, de comportement moral et de discipline ecclésiastique, diffusé dans la Diaspora juive christianisée. La *Lettre dite de Barnabé* contient également des éléments judéo-chrétiens dans sa lecture de l'A.T. proche d'une lecture rabbinique. *Le Pasteur d'Herma*s, qui appelle les chrétiens de Rome à une réforme morale, après le déclin de la ferveur première, révèle certaines affinités spirituelles avec les milieux juifs de la capitale italienne. Les écrits "Apocryphes" fleurissent aussi à cette époque; ils imitent les genres littéraires de l'A. et du N.T., véhiculant des courants marginaux voire sectaires. La jeune Eglise aura à relever trois principaux défis: la confrontation avec le judaïsme, avec l'hellénisme, et avec la Pseudo-Gnose; défis où s'illustreront, pour les relever, trois auteurs marquant du IIème s. : S. Ignace d'Antioche, S. Justin, et S. Irénée, qui tous trois porteront leur témoignage jusqu'au martyre.

Extrait de la "Prière universelle" la plus ancienne

(placée vers la fin de la Lettre de Clément aux Corinthiens, et qui montre le loyalisme chrétien par rapport

aux responsables de la Cité terrestre)

(Seigneur)... "Rassasie les affamés, délivre nos prisonniers, relève les faibles, console les craintifs qui ont peur... Oui, Maître (*Despota*), fais luire sur nous ta face, pour le bien, dans la paix, pour nous protéger de ta Main puissante, pour nous libérer de tout péché, par ton Bras étendu, et nous délivrer de ceux qui nous haïssent injustement. Donne-nous la concorde et la paix ainsi qu'à tous les habitants de la terre, comme tu les as données à nos pères (les patriarches de l'A.T.) lorsqu'ils t'invoquaient saintement dans la foi et dans la vérité, afin que nous obéissions à ton Nom tout-puissant et excellent, et à nos chefs et à nos gouvernants sur la terre.

C'est Toi, Maître (*Despota*), qui leur a donné le pouvoir de la royauté... afin que, reconnaissant que c'est par Toi que leur ont été données gloire et honneur, nous leur soyons soumis et ne nous opposions pas à ta volonté. Donne-leur, Seigneur (*Kourié*), la santé, la paix, la concorde, la stabilité, afin qu'ils exercent sans heurt la souveraineté que tu leur as confiée. Car c'est toi, en effet, Maître céleste (*Despota épouranié*), Roi des siècles (*Basileu tôn aiônôn*), qui donnes aux fils des hommes la gloire et l'honneur et le pouvoir sur les choses de la terre. O Toi, Seigneur (*Kourié*), dirige leur conseil selon ce qui est bien et agréable à tes yeux, afin qu'en exerçant avec piété, dans la paix et la mansuétude, le pouvoir que tu leur as donné, ils te trouvent propice (favorable). O Toi qui seul peut accomplir ces bienfaits et de plus grands encore pour nous, nous te rendons grâce par le Grand Prêtre et protecteur de nos âmes, Jésus Christ, par qui soit à Toi la gloire et la grandeur, maintenant et de génération en génération et dans les s. des s. Amen" (Clém. Aux Cor. 60-61).

2. Christianisme et judaïsme: S. Ignace d'Antioche (+110)

A. Un évêque, martyr au début du second siècle

Sous le règne de Trajan (voir tableau p. 3), Ignace, "dit aussi Théophore" (porteur de Dieu), est évêque de la métropole d'Antioche en Syrie. Il en est le second pasteur, après les Apôtres (Pierre en fut le premier responsable avant de partir pour Rome). En tant que chrétien et 'chef' de ce peuple, il est arrêté, jugé et condamné pour être livré aux bêtes, au cours des jeux sanglants et populaire du Colisée à Rome. Au cours de son transfert, il écrivit des lettres aux Eglises qui lui ont témoigné leur fraternité lors de son passage: sept de ces lettres nous sont parvenues; elles sont admirables de ferveur spirituelles et expriment la soif d'Ignace d'imiter "la Passion de son Dieu" (Rm 6, 3). De Polycarpe, l'évêque de Smyrne, il nous reste une Lettre adressée aux Philippiens.

Si les Lettres d'Ignace "ne sont pas des traités théologiques" (J. Liébaert), elles contiennent cependant toute une théologie. Les seuls préambules des 7 Lettres, nous disent déjà, dans un raccourci saisissant, tout l'essentiel de la foi de l'Eglise. C'est un pasteur,

plein de sollicitude pour le troupeau à lui confié qui s'exprime, et les finales de ces écrits sont, à l'image de la fin des Lettres de Paul, pleines de salutations affectueuses pour des chrétiens en qui ils reconnaît des "frères". Les écrits du N.T. sont déjà très présents à la pensées de l'évêque, donc déjà largement recopiés et répandus.

Quelques traits particuliers, sur lesquels Ignace insiste, peuvent être relevés:

- **Une doctrine de l'unité très dense**: unité de Dieu ("Il n'y a qu'un seul Dieu" mais c'est le Dieu des chrétiens, "qui s'est manifesté par Jésus Christ, son Fils"- Magn., 8,2); c'est le Christ qui est au centre de la pensée d'Ignace; unité de Dieu et du Christ; ce Fils, le Christ, apparu en forme humaine était avant les siècles auprès du Père - Eph. 19, 3 -; "Il est venu du Père un sans le quitter cependant, et il est retourné vers lui dans l'unité - Magn. 7, 2 -; Ignace souhaite aux Magnésiens "l'unité avec Jésus et le Père" (Magn. 1, 2); "la charité, la miséricorde, la prospérité viennent de Dieu et de Jésus Christ" (Phil. 1, 1); Dieu est vu, connu, aimé dans le Christ, qui lui est indissolublement uni (Smyrn. 3, 1); l'unité divine est Trinité; unité du Christ: Ignace la défend avec passion contre les erreurs d'adversaires redoutables, "maîtres d'erreurs", tenants de "vieilles fables", "et de l'ancien ordre des choses" (des judaïsants attardés, sans doute, ou des docètes qui eux affirmaient que le Christ n'avait pris qu'une 'apparence humaine', pas la réalité de la chair); l'affirmation de sa foi est vigoureuse: Fils de Marie et donc "Fils de l'homme", il est aussi Fils de Dieu (Eph 20, 2), Dieu lui-même. Ses souffrances et sa Passion sont celles d'un Dieu; les chrétiens d'Ephèse ont été vivifiés "dans le sang de Dieu" (Eph. 1, 1); chair et esprit dans un même Christ, Fils de Dieu. En Eph. 7, 2 nous trouvons une énumération qui dresse un parallèle entre, ce que la théologie postérieure appellera les deux natures humaine et divine du Fils de Dieu fait homme:

"charnel et spirituel,
engendré et inengendré,
fait en chair Dieu,
dans la mort vie véritable,
né de Marie et de Dieu,
d'abord passible et maintenant impassible,
Jésus Christ notre Seigneur".

Enfin, unité du chrétien avec le Christ : le Christ, "notre éternelle vie" (Magn.1, 2), est la vie du chrétien. Uni au Christ par la foi et la charité, le chrétien est avec lui uni à Dieu "de chair et d'esprit" (Smyrn. 12, 2). D'où l'unité des chrétiens dans l'Eglise se laissant rassembler et unir en célébrant, autour de l'évêque, l'eucharistie, sacrement de l'unité. La grande unité que forment les "sanctifiés" (Phil. 5, 2), s'incarne en une société visible, pourvue d'une structure hiérarchique nécessaire à son bon fonctionnement. Au sommet, l'évêque: c'est le représentant de Dieu qui est

respecté en lui, "surveillant visible de l'Eglise au lieu et place de l'évêque invisible", le Christ (Magn. 3, 1-2). Autour de l'évêque, les prêtres, "précieuse couronne spirituelle" (Magn. 13, 1), comme le collège des Douze, entourait Jésus Christ lui-même (Magn. 6, 1; cf. Trall. 3, 1). L'évêque se distingue nettement de son "presbyterium" (les prêtres qui l'assistent). Sont associés aux prêtres, et sous la dépendance de l'évêque, les diacres.

Ignace est donc le précieux témoin d'une hiérarchie à trois degrés, évêque, presbytres (prêtres), diacres, dont l'usage était réalisé en Syrie au IIème s. "Là où est l'évêque, là aussi est l'Eglise", écrira-t-il (Smyrn. 8, 2).

Le devoir de l'unité:

"Tous et chacun, formez un chœur; que dans l'harmonie de votre accord, prenant le ton de Dieu dans l'unité, vous chantiez d'une seule voix par Jésus Christ un hymne au Père, afin qu'il vous écoute et vous reconnaisse, par vos bonnes oeuvres, comme les membres de son Fils. Il est donc utile pour vous d'être dans une irréprochable unité, afin de participer toujours à Dieu" (Aux Ephésiens, 4).

"Ignace, qui est aussi appelé Théophore (porte-Dieu), à celle qui est unie dans la grâce de Dieu le Père en Jésus Christ notre Sauveur, en qui je salue l'Eglise qui est à Magnésie sur le Méandre et lui souhaite toute joie en Dieu le Père et en Jésus Christ.

Connaissant la parfaite ordonnance de votre charité selon Dieu, je m'en réjouis et j'ai résolu de vous adresser la parole dans la foi en J.C. Honoré d'un nom digne de Dieu, dans les liens que je porte partout, je chante les Eglises; je souhaite en elles l'union de la chair et de l'esprit de J.C., notre vie pour toujours, l'union de la foi et de la charité à quoi rien n'est préférable, et ce qui est encore plus important: l'union de Jésus et du Père en qui nous supporterons toutes les menaces du prince de ce monde; nous y échapperons et nous atteindrons Dieu...

Dans les personnes que j'ai nommées plus haut (l'évêque et son *presbyterium*, les diacres et les fidèles), j'ai vu toute votre communauté dans la foi, et je l'ai aimée; je vous en conjure, efforcez-vous de tout faire dans une divine concorde, sous la présidence de l'évêque qui tient la place de Dieu, des presbytres qui tiennent la place du sénat des Apôtres, et des diacres qui me sont sœurs, à qui a été confié le service de J.C. (*diakonian Ièsou Xristou*)...Qu'il n'y ait rien en vous qui puisse vous séparer... De même que le Seigneur (*o Kurios*) n'a rien fait, ni par lui-même, ni par ses apôtres, sans le Père à qui il est uni, avec qui il est un, ainsi ne faites rien, vous non plus, sans l'évêque et les presbytres; n'essayez pas de faire passer pour raisonnable ce que vous faites par volonté propre, mais

faites tout en commun: une seule prière, une unique supplication, un unique esprit, une unique espérance dans la charité (cf. S.Paul, Eph 4, 4-6), dans la joie irréprochable: c'est cela J.C. à qui rien n'est préférable. Tous accourez comme vers un unique temple de Dieu, comme autour d'un unique autel, vers l'unique J.C., qui est sorti du Père un, et qui était en lui l'Unique, et qui est s'en est retourné vers lui" (Aux Magnésiens, 1; 6-7).

- **Un réalisme de l'Incarnation très johannique.** Le Christ, Fils de Dieu réellement fait homme n'a pas pris un semblant d'humanité, mais une humanité complète. Ecoutons Ignace qui prévient Tralliens et Smyrniotes du danger 'docète':

Lettre à l'Eglise de Tralles, 9-10:

"Soyez donc sourds quand on vous parle en dehors de J.C., de la descendance de David, né de Marie, qui est véritablement (*alèthôs*) né, qui a mangé et qui a bu, qui a été véritablement (*alèthôs*) persécuté sous Ponce Pilate, qui a été véritablement (*alèthôs*) crucifié et est mort, aux regards du ciel, de la terre et des enfers, qui est aussi véritablement (*alèthôs*) ressuscité d'entre les morts. Son Père l'a ressuscité, lui, son Père, qui, à sa ressemblance, nous ressuscitera aussi en J.C., nous qui croyons en lui et en dehors de qui nous n'avons pas la vie véritable (*to alèthinon zèn*).

Car, comme le disent certains athées - c'est à dire des incroyables -, il n'a souffert qu'en apparence - ils n'existent eux-mêmes qu'en apparence -, moi, pourquoi suis-je enchaîné? Pourquoi donc souhaiter combattre contre les bêtes? C'est donc pour rien que je meurs? "...

Lettre à l'Eglise de Smyrne, 1; 3:

"Je glorifie J.C. , Dieu, qui vous a rendu si sages. Je me suis aperçu en effet que vous êtes achevés dans une foi inébranlable, comme cloués de chair et d'esprit à la croix du Seigneur J.C. et solidement établis dans la charité par le sang du Christ, fermement convaincus au sujet de notre Seigneur qui est véritablement (*alèthôs*) de la descendance de David selon la chair (cf. S.Paul, Rm 1, 3), Fils de Dieu selon la volonté et la puissance de Dieu, véritablement (*alèthôs*) né d'une vierge, baptisé par Jean pour que, par lui, fût accomplie toute justice, véritablement (*alèthôs*) cloué pour nous dans sa chair sous Ponce Pilate et Hérode le tétrarque - c'est grâce à son fruit et à sa Passion divinement bienheureuse que nous existons -, pour lever son étendard dans les siècles par sa résurrection, en vue de ses saints et de ses fidèles, venus soit des Juifs, soit des Nations, dans l'unique corps de son Eglise.

Pour moi, je sais et je crois que même après sa résurrection il était dans la chair. Et quand il vint à ceux qui étaient autour de Pierre, il leur dit: 'Prenez, touchez moi et voyez que je ne suis pas un esprit sans corps'. Et aussitôt ils le touchèrent et ils crurent, étroitement unis à sa chair et à son esprit. C'est pour cela qu'ils méprisèrent aussi la mort et qu'ils furent trouvés supérieurs à la mort. Et après sa résurrection, Jésus mangea et but avec eux comme un être de chair, bien qu'étant spirituellement uni au Père".

- Une indispensable confrontation du Christianisme et du Judaïsme:

En reprenant les chrétiens 'judaïsants' - comme S. Paul reprenait les Galates -, Ignace insiste sur la nouveauté du Christianisme, bien qu'il se reçoive de l'héritage juif. La question des liens avec le 'Judaïsme' (un terme qui se trouve déjà chez Ignace) est un problème du moment, dont il est fait mention en Actes 15, lors du premier Concile, à Jérusalem. Ignace est très incisif vis à vis des chrétiens 'judaïsants' qui mettaient en doute ou minimisaient la réalité de l'Incarnation, de la mort et de la résurrection du Christ, et qui plaçaient le Christianisme dans la dépendance du judaïsme. Ce que nous en dit Ignace permet de mieux cerner la gravité des enjeux. Pour lui, l'enjeu de ce débat c'est la nouveauté radicale et l'originalité du Christianisme:

"Si quelqu'un vous interprète l'Ecriture selon le judaïsme, ne l'écoutez pas. Car il est meilleur d'entendre le christianisme de la part d'un homme circoncis (d'un juif devenu chrétien), que le judaïsme de la part d'un incirconcis (un chrétien venu du paganisme qui voudrait imposer les usages juifs aux communautés chrétiennes). Si l'un et l'autre vous parle de J.C., ils sont pour moi des monuments de pierre (des stèles) et des tombeaux de morts, sur lesquels ne sont écrits que des noms d'hommes" (Aux Philadelphiens, VI, 1).

Aux mêmes Philadelphiens, les ayant exhortés à suivre en tout 'l'enseignement du Christ', Ignace poursuit:

"J'en ai entendu qui disaient: 'Si je ne trouve pas (cet enseignement du Christ) dans les 'archives' (*en tois arkeiois*: c'est à dire dans la Loi ou chez les Prophètes ou dans les autres Ecrits de l'A.T.), je ne le croirais pas dans l'Evangile'; et quand je leur disais: 'C'est écrit', ils me répondirent: 'C'est là la question'. Pour moi, mes 'archives', c'est J.C.; mes 'archives' inviolables, c'est sa croix, et sa mort, et sa résurrection, et la foi qui vient de lui"... (Aux Phil. 8, 2).

La nouveauté du christianisme est encore exprimée dans ces deux autres textes:

"Il est absurde de parler de J.C. et de judaïser. Car ce n'est pas le christianisme qui a cru au judaïsme, mais le judaïsme au christianisme, en qui s'est réunie toute langue qui croit en Dieu" (Aux Magnésiens, X, 3).

"J'ai appris que certains (judaïsants) venant de là-bas (de Palestine, probablement) sont passés, porteurs d'une mauvaise doctrine; mais vous ne les avez pas laissés semer chez vous, vous bouchant les oreilles, pour ne pas recevoir ce qu'ils sèment, dans la pensée que vous êtes les pierres du temple du Père, préparés pour la construction de Dieu le Père, élevés jusqu'en haut par la machine de J.C. (*tès mékanès Ièsou Kristou*), qui est la croix, vous servant comme câble de l'Esprit-Saint; votre foi vous tire en haut, et la charité est le chemin qui vous élève vers Dieu. Vous

êtes donc aussi tous compagnons de route, porteurs de Dieu et porteurs du temple, porteurs du Christ, porteurs des objets sacrés, ornés en tout des préceptes de Jésus Christ" (Aux Ephésiens, IX, 1-2).

Il s'ensuit donc que, pour Ignace, ce qui est premier dans le christianisme, c'est la Bonne Nouvelle de l'annonce du mystère du Christ, libérateur et sauveur, mystère historiquement réalisé et actualisé dans la vie présente de l'Eglise, en attendant sa manifestation plénière lors du retour du Christ en gloire, au terme de l'Histoire. La vie du chrétien en découle: elle est participation à la vie du Christ, alors que l'accent mis sur la Loi, dans le judaïsme, en fait une religion moralisante appelant une spiritualisation de la Loi, inscrite non plus sur des tables de pierres, mais dans le coeur des croyants.

Les racines juives du christianisme affleurent dans d'autres textes des Pères Apostoliques. La *Didachè*, ou Doctrine des Apôtres, permet, dans la prière d'action de grâce pour un repas communautaire ci-dessous présentée, de retrouver une inspiration venant de la liturgie juive des repas:

"Pour ce qui est de l'eucharistie (action de grâces), rendez grâces ainsi. D'abord pour la coupe: 'Nous te rendons grâces, notre Père, pour la sainte vigne de David ton serviteur, que tu nous as fait connaître par Jésus ton Serviteur (*Païs*, qui signifie, en grec, aussi bien 'serviteur' que 'Fils'). A toi la gloire pour les siècles. Puis pour le pain rompu: Nous te rendons grâces, notre Père, pour la vie et la connaissance que tu nous as révélées par Jésus ton Serviteur (et Fils). A toi la gloire pour les siècles. Comme ce pain rompu était dispersé sur les montagnes et, rassemblé, est devenu un, qu'ainsi soit rassemblée ton Eglise des extrémités de la terre dans ton Royaume, car à toi sont la gloire et la puissance par Jésus Christ pour les siècles...

Après vous être rassasiés, rendez grâces ainsi:

Nous te rendons grâces, Père saint, pour ton saint nom que tu as fait habiter en nos coeur et pour la connaissance, la foi et l'immortalité que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. A toi la gloire pour les siècles.

Toi, Maître tout puissant, tu as créé l'univers à cause de ton Nom et tu as donné aux hommes la nourriture et la boisson en jouissance pour qu'ils te rende grâces; mais nous, tu nous as gratifiés d'une nourriture et d'une boisson spirituelles et de la vie éternelle, par Jésus ton serviteur...

Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise pour la délivrer de tout mal et la rendre parfaite en ton amour. Et rassemble-la des quatre vents, cette Eglise sanctifiée, dans ton Royaume que tu lui as préparé, car à toi sont la puissance et la gloire pour les siècles" (*Did.* 9-10).

Dans *Le Pasteur*, Hermas annonce la très bonne nouvelle d'une seconde pénitence possible après le baptême, et donc, la réintégration possible dans l'Eglise, après le consentement volontaire à la pénitence des pécheurs publics (meurtriers, apostats, adultères). L'auteur, de culture judéo-chrétienne, qui écrit à Rome vers 150, décrit, en utilisant le symbolisme d'une tour en construction, de quoi se compose l'Eglise romaine en ce milieu du second siècle (voir *Vision III* et *Similitude IX*).

C'est un appel vibrant à la conversion et à la joie de l'espérance. Trente ans plus tard, les évêques Denis de Corinthe et Denis d'Alexandrie officialiseront cette "seconde pénitence" post-baptismale et traceront le chemin vers la discipline sacramentaire de la pénitence individuelle qui ne s'instaurera définitivement que trois siècles plus tard, avec l'évêque irlandais S. Patrick.

La perspective vigoureusement marquée par Ignace d'Antioche d'une relation chrétienne mystique avec le Christ - "notre incomparable vie"-, se retrouve dans les *Odes de Salomon*:

(Le Christ parle par le poète) "J'ai été sans profit à ceux qui ne m'ont pas connu, je me suis caché à ceux qui ne me possédaient pas, je suis auprès de ceux qui m'aiment. Ils sont morts tous mes persécuteurs. Ils m'ont cherché ceux qui me savaient vivant. Je suis ressuscité, je suis avec eux, je parle par leur bouche. Ils ont repoussé ceux qui les persécutent, sur eux j'ai jeté le joug de mon amour. Comme le bras du fiancé sur sa fiancée, ainsi est mon joug sur ceux qui me connaissent"... (*Ode 42*).

Un beau type d'Hymne judéo-chrétienne!

Un autre enjeu de la confrontation avec le judaïsme a été très tôt l'interprétation de l'A.T. et sa lecture en Eglise. Cette 'Ecritue', consignée par écrit, reste pour les chrétiens la Parole de Dieu. Depuis les origines de l'Eglise, les deux Testaments se répondent en s'entrecroisant. Une certitude habitera de plus en plus les croyants, qu'au IVème s. S. Augustin explicitera de cette manière: "Le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien, et l'Ancien est dévoilé (mis en lumière dans son sens profond) par le Nouveau". Marcion au second siècle, à Rome, essaiera de faire renoncer l'Eglise à l'A.T. Il n'y parviendra pas. L'ensemble du *Corpus* des Ecritures est insécable. Ainsi, la rupture avec le judaïsme n'entraînera nullement le rejet de l'A.T., mais provoquera plutôt une recherche féconde d'intelligibilité, avec le recours parfois à des rabbins juifs, comme le fera Origène...

Déjà chez Ignace, deux perspectives se dégagent: d'une part, *l'unité de la Révélation*; d'autre part, l'interprétation prophétique de l'A.T., perspective que développeront Justin de Naplouse, et son disciple, Irénée de Lyon: les "prophètes" annonçaient le Christ. Ce qui amènera l'Eglise à faire une lecture christologique de l'A.T., tout en respectant les "genres littéraires" et le processus du développement historique. Un équilibre sera peu à peu trouvé entre des extrêmes: l'interprétation "allégorique" (cf. Ga 4, 21-31) n'évacura pas l'histoire; c'est de la "lettre" de l'Ecriture que sera tiré l' "esprit". L'auteur de la *Lettre du Pseudo-Barnabé* fera par exemple une exégèse spirituelle du sabbat juif, en rejetant une interprétation littérale asservissante. Le seul sabbat voulu par Dieu

consiste dans le culte spirituel et ne se réalisera pleinement qu'à la fin des temps. Dans cette attente, les chrétiens célèbrent le "huitième jour" (un dépassement du 7ème!), jour de la Résurrection et de l'Ascension du Christ, figure du monde nouveau (cf. *Lettre du P-B*, ch. 15, 1-9; SC 172, p. 183). Ce "jour du monde nouveau", est célébré par les chrétiens chaque Dimanche.

3. Rencontre du christianisme et de l'hellénisme : S. Justin (+165)

Avec S. Justin de Naplouse, "la philosophie passe au Christ" (titre de Ichtus 2). Nous possédons les Actes de son martyre qu'il vécut à Rome en 165. Nous passons avec lui dans la seconde moitié du IIème s.

A cette époque, les Eglises judéo-chrétiennes sont en perte d'influence. Elles resteront cependant vivantes dans l'est de l'Empire romain (Syrie et Arménie) jusqu'à nos jours. C'est un témoignage important de nos liens avec le judaïsme. Après la prédication de S. Paul et de ses collaborateurs (Barnabé, Jean-Marc, Tite, Timothée, Silas...), la majorité des chrétiens viennent du paganisme. Beaucoup se convertissent à l'âge adulte: c'est le cas de Justin. La foi va s'affronter à la philosophie (cf. 1 Co 1-2). Le monde gréco-romain est fier de sa sagesse à la fois philosophique et religieuse, car le paganisme ancien est aussi religieux (cf. S. Paul à Athènes, et son discours devant l'Aéropage - Ac 17). Ce monde païen cultivé, tend à l'universel: la langue grecque est parlée partout, sous la forme populaire et commune dite de la "koïnè"; c'est la langue des commerçants, des artisans, aussi bien que celle de la science et de la philosophie. Les religions se compénètrent; la tendance dominante est celle d'un syncrétisme religieux. La culture latine elle-même est pénétrée d'hellénisme: Marc-Aurèle, tout latin qu'il fût, rédigera le livre de ses "Pensées" en grec.

Sortant de son milieu d'origine judaïque, l'Eglise va rencontrer le monde culturel de l'hellénisme: confrontation nécessaire, inévitable, indispensable même. Elle y trouvera de quoi éprouver sa foi, pour l'approfondir et l'exposer. Du côté chrétien, Justin est le premier des Pères affronté de plain-pied à la culture grecque; un genre littéraire particulier l'y aidera, l'apologie (défense de la foi et des chrétiens, réfutation des adversaires et des persécuteurs). Du côté païen, un autre philosophe tentera de déconsidérer le christianisme par des arguments de raison dans son "Discours véritable", écrit vers 178, donc postérieurement à la mort de 'Justin martyr': il se nomme Celse. C'est Origène qui, 70 ans plus tard, vers 248, le réfutera en démontant chacun des arguments du philosophe rationaliste dans son admirable "Contre Celse" (8 Livres, qui sont une sorte de testament spirituel de l'Alexandrin et précisent la véritable pensée de l'auteur).

Justin, lui, publie, peu après 150, sa "Première Apologie", en l'adressant à l'empereur Antonin:

une défense du christianisme et des chrétiens persécutés alors qu'ils sont souvent d'exemplaires citoyens, respectant le Droit et priant pour les empereurs. Les chapitres 65 à 67 nous apprennent comment les chrétiens de Rome célébraient l'Eucharistie le dimanche: un précieux témoignage qui nous montre que ce que nous célébrons aujourd'hui est fondamentalement identique au 'Mystère de la foi' célébré par les premières communautés chrétiennes.

En écrivant son "Dialogue avec Tryphon", un rabbin juif, Justin centre sa réflexion sur l'interprétation des grands textes de l'A.T., et il démontre la validité d'une lecture chrétienne de la Loi et des Prophètes: l'annonce prophétique s'est réalisée dans le Christ.

A sa première Apologie, il ajoute un complément, sous le titre de "Seconde Apologie", adressée également "aux empereurs et au Sénat" romain, à l'occasion de l'exécution arbitraire de trois chrétiens de Rome.

Il écrivit encore d'autres oeuvres, pour réfuter Marcion qui rejetait l'A.T. pour ne conserver que le N.T., et pour dénoncer la Gnose hérétique ou "prétendue connaissance". Un ouvrage sur la Résurrection, perdu lui aussi, n'a pas encore été retrouvé; le sera-t-il un jour? La pensée de Justin ne se limite donc pas, dans son expression, aux deux Apologies et au Dialogue avec Typhon. Irénée de Lyon sera son disciple et parachèvera son oeuvre en la sublimant.

Les apologistes grecs du IIème siècle

Empereurs romains	
Hadrien (117-138)	Aristide d'Athènes
Antonin (138-161)	S. Justin, <i>Première Apologie</i> (vers 150) Dialogue avec le rabbin juif Tryphon
Marc-Aurèle (161-180)	Deuxième Apologie (avant 165)
	Tatien, disciple de Justin: <i>Discours aux Grecs</i>
	Athénagore d'Athènes, <i>Supplique au sujet des chrétiens</i> (vers 177); éd. SC n°3.
Vers 178, <i>Discours véritable</i> du philosophe Celse contre le judaïsme et le christianisme	
Commode (180-192)	Théophile d'Antioche, <i>Trois Livres à Autolykos</i> (vers 180); éd. SC n°20.
	Méliton, évêque de Sardes, <i>Homélie Sur la</i>

	<i>Pâque</i> ; éd. SC n°123.
Septime-Sévère (192-211)	A Diognète (d'un auteur inconnu); vers 200; éd. SC n°33bis.

A. L'auteur: Justin de Naplouse

Il est originaire de Palestine. Grec de formation, il connaissait l'exégèse rabbinique et les traditions juives.

Il nous décrit sa conversion au début du Dialogue avec Tryphon. Il devient chrétien vers 135; après avoir cherché la vérité, comme philosophe, il l'a trouvée dans le Christ. Avant cela, il s'informa des principales traditions philosophiques existantes, mais c'est au platonisme qu'il adhéra (Dial. II, 6): la très haute idée de Dieu, la mystique contemplative qui se dégage de cette Ecole le séduisit; il perçut que s'était un moyen d'être conduit à l'union à Dieu. La rencontre d'un vieillard chrétien et philosophe, lui aussi, va changer sa vie; il fait prendre conscience à Justin de l'impuissance de sa quête par la voie du dialogue socratique et de sa prétention de rejoindre Dieu ainsi. Son guide providentiel lui révèle l'existence des Prophètes et de leur message. Justin découvre que "personne ne peut voir ni comprendre si Dieu et son Christ ne lui donne de comprendre" (Dial. VII, 3). Ce fut une illumination pour Justin. Il adhère à la foi chrétienne comme "à la philosophie véritable". Il quitte son pays, arrive à Rome, et ouvre dans le quartier populaire du Trastevere, une école catéchétique, pour éduquer à la foi ceux qui cherchent la vérité. Pour lui, désormais, la foi chrétienne vécue et célébrée est "la seule philosophie sûre et profitable", comme il l'écrit.

Par là, c'était aussi poser la redoutable et nécessaire question des rapports entre foi et raison. Le converti restera philosophe pour exposer le foi et interpréter l'Écriture; sa culture l'aura préparé à lire et à comprendre le texte biblique, pour aller, avec la raison, au-delà de la raison en recevant le don de la contemplation. Théologien laïc, Justin parachèvera sa marche à la suite du Christ dans l'Église de Rome, par le martyre. (On trouvera les Actes de son martyre en L.H. 3, au 1er Juin, p. 1087). Un philosophe païen, jaloux du succès de Justin dans l'enseignement de la "nouvelle philosophie", le dénoncera à la police impériale. Il sera condamné et exécuté avec six de ses disciples.

Un philosophe en quête de Dieu

(Justin décrit son itinéraire intellectuel et sa découverte enthousiaste du platonisme)

"La philosophie est réellement un très grand bien, très précieux devant Dieu auquel seule elle nous conduit et nous unit... Désirant ainsi moi aussi depuis le début fréquenter l'un de ces

philosophes, je me confiai à un stoïcien et, ayant passé un certain temps avec lui, comme je n'avais rien acquis de plus au sujet de Dieu - lui-même n'en savait rien et ne tenait pas pour nécessaire cette connaissance - je le quittai et allai vers un autre qu'on appelle péripatéticien (disciple d'Aristote), subtil à ce qu'il croyait. Il me supporta les premiers jours, puis il voulut que je fixe un salaire pour que notre rencontre ne soit pas inutile. Pour cette raison, je le laissai, ne l'estimant pas du tout philosophe...(Justin est de même déçu par un pythagoricien)...Dans mon embarras, je jugeai bon de faire appel aux platoniciens... Un homme intelligent résidait depuis peu dans notre ville, éminent parmi les platoniciens; je le fréquentai autant que je pus; je progressai et avançai le plus possible chaque jour. J'étais saisi fortement par l'intelligence des choses incorporelles; la contemplation des Idées donnait des ailes à mon esprit; en peu de temps je crus être devenu sage et par paresse j'espérai voir Dieu immédiatement, car c'est là le but de la philosophie de Platon" (Dial. II, 3-6).

Un vieillard, philosophe chrétien, le convainc de l'existence d'une source plus haute de vérité, fruit du don de Dieu.

"Il y eu jadis...des hommes bienheureux, justes et amis de Dieu, parlant par un esprit divin et rendant des oracles sur l'avenir: on les appelle prophètes. Eux seuls ont vu et annoncé aux hommes la vérité, sans égard ni trouble devant quiconque...; ils ne disaient que ce qu'ils avaient entendu et vu en étant remplis de l'Esprit-Saint... Ils n'ont pas développé leurs discours par voie de démonstration; au-dessus de toute démonstration, ils ont été des témoins crédible de la vérité; les évènements passés et présents obligent à adhérer à ce qu'ils ont dit. C'est aussi par les miracles qu'ils ont accomplis qu'ils méritaient d'être crus lorsqu'ils glorifiaient le Dieu et Père créateur de toutes choses, et qu'ils annonçaient le Christ, son Fils qui vient de lui... Mais avant tout prie pour que te soient ouvertes les portes de la lumière, car il est impossible à personne de voir ni de comprendre si Dieu et son Christ ne lui donnent de comprendre" (Dial. VII, 1-3).

B. Le défi de la philosophie: platonisme et stoïcisme

En ce milieu du second siècle, deux traditions philosophiques sont dominantes; elles influenceront la pensée des Pères. Justin en est imprégné. Voici leurs caractéristiques essentielles:

- Le platonisme: le monde du divin, de l'esprit, éternel et immuable, seul véritablement réel, s'oppose au monde sensible, temporel, matériel, éphémère, monde des apparences, des corps, du transitoire. L'esprit ne participe à ce monde sensible que par une chute dans la matière. "Le corps est un tombeau" pour l'âme spirituelle (*sôma sêma estin*) qui doit s'en libérer pour accéder au divin et retrouver

sa vraie nature. Le monde inférieur, sensible, s'explique par l'intervention d'intermédiaires cosmiques (le "démurge" de Platon; l'Intelligence ou l'Ame du monde de Plotin. Cette vision dualiste du monde et la dépréciation de la matière et des corps, mettront le platonisme en contradiction avec les données bibliques. Les Pères rejoindront Platon pour sa très spirituelle notion de Dieu et de l'âme humaine, mais prendront leurs distances quant à son dualisme et ses ambiguïtés.

- Le stoïcisme: selon le Portique (*stoa* = portique où se réunissaient les stoïciens), au principe du monde il y a le souffle divin (*Pneuma*) qui est aussi Raison (*Logos*). Il anime tous les 'corps', tant spirituels que matériels; le 'corps', pour les stoïciens, c'est la réalité; l'esprit étant une réalité, il est doté d'un substrat corporel subtil. Le cosmos est semblable à un grand corps, unifié, animé du souffle divin. L'homme, en tant que "citoyen de l'univers", bénéficie de cette animation du souffle divin. Le développement de l'univers ne peut donc être que rationnel, bon, immuable. La Providence n'est pourtant pas niée, ni la liberté de l'homme; mais l'homme doit conformer sa vie à la raison. Les Pères reprendront des aspects positifs de cette Ecole: l'idée de la "bonté essentielle de la création", celle de l'unité du cosmos et du composé humain, l'exigence bienfaisante du comportement moral . Ils s'en éloigneront en rejetant le panthéisme latent qui prétend identifier Dieu et l'âme du monde, et l'hyper-rationalisme du système qui ne laisse guère de place à la créativité inventive suscitée par l'Esprit.
- Le Dieu de Platon présenté par Justin :

"Ce n'est pas par les yeux que le divin est visible aux philosophes, mais il n'est saisissable que par l'esprit seul, comme dit Platon, et je l'en crois... Platon dit en effet que l'oeil de l'esprit est bien ainsi et qu'il nous a été donné pour pouvoir contempler l' Etre même dans sa propre transparence, cet Etre qui est cause de toutes les réalités intelligibles, n'ayant ni couleur, ni forme, ni dimension, ni rien de ce que l'oeil perçoit, mais étant cela même qui est au-dessus de toute substance, qu'on ne peut ni dire ni exprimer, mais seul Beau et Bien, immédiatement inné aux âmes bien nées grâce à leur parenté et à leur désir de le voir... Et tant que l'âme est dans une forme humaine, il est possible que cette vision lui soit donnée, grâce à l'esprit, mais c'est surtout lorsqu'elle est déliée du corps et qu'elle est devenue elle-même, qu'elle obtient ce qu'elle a toujours désiré" (Dial. III, 7-IV, 1, 5).
- Le Dieu des stoïciens :
 - "Le plus glorieux des Immortels, toi qu'on invoque sous tant de noms, éternellement

tout-puissant, Zeus, auteur de la nature, qui dans la loi gouverne

- toutes choses, je te salue, car tout homme, sans impiété, peut t'adresser la parole. Car c'est de toi que nous venons, puisque seuls, de tous les êtres mortels qui ont vie et mouvement sur la terre, nous avons reçu en partage l'écho sonore qui imite les choses.
- C'est pourquoi je te chanterai, et toujours louerai ta puissance. Oui, toute cette masse du ciel qui tourne autour de la terre, t'obéit là où tu la mènes...
- Rien, Seigneur, ne se produit sans toi, ni sur la terre, ni dans l'éther divin de la voûte céleste, ni dans la mer, sauf les crimes qu'en leur folie commettent les méchants...
- Ainsi toutes choses, par toi, s'ajustent dans l'unité, les nobles aux viles, en sorte que d'elles toutes résulte un Logos unique qui dure éternellement"...

(Prière de Cléanthe, IIIème s. avant J.C.)

C. Foi et raison; leur rapport réciproque: un défi qui sera relevé

Que le Logos, la raison, doive être la mesure de toute chose est une conviction sans cesse répétée par les philosophes et les hommes de science. Pour eux, la foi postulée par le judaïsme comme par le christianisme, est le contraire d'une démarche rationnelle, puisque le fait historique d'une Révélation, par laquelle Dieu s'est fait connaître, n'est pas reconnu (ce qui dénote un manque de cohérence rationnelle de la part de ces dits 'rationalistes'). L'adhésion de foi au Dieu de Jésus Christ leur apparaît donc comme la négation de la raison, comme "déraisonnable". Ce sera la position de Celse au IIème s., que réfutera Origène, vers 248, ...par des arguments de raison. Cette "déraison" de la foi sera encore la position d'Epictète et de Marc-Aurèle, de Galien, le "médecin": pour eux, 'raison' et 'démonstration' seraient les seuls critères de la vérité.

Justin et les intellectuels chrétiens entendaient relever le défi en accueillant non seulement les exigences de la raison, mais encore en 'démontrant' le bien fondé de la foi et la déraison de l'Etat persécuteur des chrétiens. Au début du IIIème s., Clément d'Alexandrie explicitera, surtout dans les "Stromates", le rapport fécond entre raison et foi, se faisant des deux le génial défenseur. Justin sera le premier à prendre position devant la philosophie grecque et à honorer la raison dans sa recherche d'intelligibilité de la foi: sa réflexion, dans le Dialogue avec Tryphon, sur la correspondance stupéfiante entre les divers oracles prophétiques et leur accomplissement en Christ (ce à quoi se rallie d'ailleurs Tryphon, mais sans aller jusqu'à reconnaître que ce Christ ou Messie, c'est Jésus) - Cf. Dial. 84 (Prophétie de l'Emmanuel - Is 7); 85 (Prophétie sur la Parousie - Ps 23; Is 52; 56); 86-91 (Prophétie de la Croix- Ex 17; Dt 33, 13-17...). Justin montrera donc que l'adhésion à la révélation chrétienne n'est pas une démission de la raison (ce qu'est le "fidéisme"), mais la plus

belle louange qui lui soit rendue. Les chrétiens ont donc "des raisons de croire", ce qu'explicitera la théologie postérieure.

"L'enthousiasme apologétique de Justin repose sur la conviction que foi et raison ne peuvent se contredire car la vérité est une, ayant sa source en Dieu et en son Logos (son Verbe), qu'Il communique aux hommes dès l'origine" de la création (J. Liébaert). A la manière de Philon d'Alexandrie - cet exégète et théologien juif, contemporain de Jésus, qui dans sa lecture allégorique de l'Écriture, plaçait le Logos (la Parole) au centre de sa théologie -, pour Justin le Logos divin est à la fois Pensée et Parole de Dieu sur le monde, et - ce que ne pourra pas encore affirmer Philon - "étant au commencement, il se fera chair et habitera parmi nous" (cf. Jn 1, 1.14). Pour Philon, le Logos est "le principe rationnel immanent à la réalité à laquelle il donne forme et signification" (J.N. Kelly, *Initiation à la doctrine des Pères*..., p.18). "Il descend, à la manière d'un fleuve, de la Sagesse de l'Être" (Philon, *De somnis*, II, 245-246). "Il est bon de désirer voir l'Être; et si on le peut, au moins son Image, le Logos très saint" (*idem, De confus.*, 97). En l'homme se trouve, dit-il, "une pensée rationnelle intérieure à l'esprit" (*logos endiathétos*); et il y a aussi dans l'homme une pensée qui s'exprime par la parole (*logos prophorikos*; ces deux expressions seront reprises de Philon par Théophile d'Antioche, dans son second Livre *A Autolykos*, II, 22, daté de 180 environ). De même, le Logos divin est Pensée et Idées de l'Esprit de Dieu. Projeté dans une matière informe, sans réalité, il en fait un univers réel et rationnel (cf. *De uita Mosis*, II, 127). Le Logos est donc l'intermédiaire par lequel Dieu gouverne le monde; il est "le capitaine et le pilote de l'univers" (*Cherub.* 36). En contemplant le Logos, Image de Dieu, on peut donc parvenir à connaître Dieu.

On voit donc pourquoi les Pères se sont référés à Philon pour justifier leur exégèse allégorique de l'A.T. et leur doctrine du Logos, explicitée par S. Jean, mais dont ils trouvaient des précédents chez Philon-le-juif. Ils se trouvaient en continuité avec la pensée juive hellénistique que reflétait le petit Livre de la Sagesse (daté de 50 ans avant le Christ), et dont Philon assurait la transmission. Jean, l'Apôtre fera un pas de plus - le dernier qui restait à faire: assimiler le Logos- Dieu, à Jésus.

Le Verbe éclaire tout homme.

Le Christ Logos est présent à tous les hommes de bonne volonté.

"Nous avons appris que le Christ est le premier-né de Dieu et nous avons déclaré déjà qu'il est le Logos auquel tout le genre humain participe (cf. Jn 1, 9). Ceux qui ont vécu avec le Logos sont chrétiens, eussent-ils passés pour athées, comme chez les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables et, chez les barbares (c'est à dire les non Grecs), Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Elie et bien d'autres dont nous renonçons pour l'instant à citer les actions et les noms, sachant que ce serait trop long. Ainsi ceux qui ont auparavant vécu sans le Logos ont été mauvais, ennemis du

Christ, meurtriers de ceux qui vivent avec le Logos. Mais ceux qui ont vécu et qui vivent avec le Logos sont chrétiens et ignorent la crainte et le trouble" (S. Justin, Apologie I, 46).

On aperçoit dans ce texte une polyvalence dans la notion de Logos: à la fois raison humaine et Verbe divin incarné dans le Christ, Parole et Raison divine. Justin ne craint donc pas d'affirmer que ceux qui ont vécu avant le Christ, juifs ou païens, et qui ont été fidèles à la lumière du Logos qu'ils possédaient, étaient déjà en un sens "chrétiens", c'est à dire ouverts à des valeurs pré-évangéliques et portant en eux-mêmes pour leur contemporains "les semences du Verbe". Et le Concile Vat. II reconnaît lui-même que le Saint-Esprit appelle tous les hommes au Christ "par les semences du Verbe" et la prédication de l'Evangile (A.M. *Ad Gentes*, n°15). Socrate, dont Justin fait l'éloge, fut taxé d'"athéisme" et persécuté comme le seront les chrétiens. N'était-ce pas, en quelque sorte une "préparation évangélique"? (ce sera le titre de l'ouvrage fleuve d'Eusèbe de Césarée, +340).

La foi de Justin d'après les Actes de son martyre

"Les saints ayant été conduits devant le tribunal, le préfet Rusticus dit: 'D'abord soumets-toi aux dieux et obéis aux empereurs. - Justin dit: 'Il n'y a rien de blâmable ni de condamnable à nous soumettre aux préceptes de notre Sauveur J.C. - Le préfet Rusticus dit: 'Quelles doctrines professes-tu? - Justin dit: 'J'ai entrepris d'apprendre toutes les doctrines, mais j'ai adhéré aux doctrines véritables des chrétiens, bien qu'elles ne plaisent pas à ceux qui pensent fausement'. - Le préfet Rusticus dit: 'Ces doctrines te plaisent, malheureux!' - Justin dit: 'Oui, car c'est une croyance juste qui me les fait suivre'. - Le préfet Rusticus dit: 'Quelle est cette croyance?' - Justin dit: 'La piété que professons envers le Dieu des chrétiens. Nous croyons qu'il est unique, créateur et artisan, dès le commencement, de toute la création visible et invisible; et nous vénérons le Seigneur Jésus Christ, serviteur (et Fils: c'est le même mot en grec) de Dieu, qui a été annoncé d'avance par les prophètes comme devant venir pour la race des hommes en messager de salut et en maître de beaux enseignements. Et moi qui ne suis qu'un homme, je pense ne pouvoir dire que peu de chose sur sa divinité infinie, tout en confessant la puissance prophétique qui a annoncé d'avance, comme je l'ai dit, qu'il est Fils de Dieu...' - Le préfet Rusticus dit: 'Donc, finalement, tu es chrétien?' - Justin dit: 'Oui, je suis chrétien'"... Les autres martyrs déclarèrent pareillement: 'Fais ce que tu veux. Nous sommes chrétiens et nous ne sacrifions pas aux idoles'.

Le préfet Rusticus rendit la sentence: 'Ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux et se conformer aux ordres de l'empereur seront emmenés pour être flagellés et subiront la peine capitale selon les lois...Ils furent décapités...en confessant notre Sauveur'.

La confrontation engagée aura un impact profond sur le christianisme, révélant des questions nouvelles qui allaient exiger un immense effort de formulation de la foi et de réflexion rationnelle

sur celle-ci, un énorme effort aussi pour surmonter les ambiguïtés de toute culture et de toute philosophie devant la Révélation.

+

4. Christianisme et Gnose: S.Irénée de Lyon (+202)

A. Un "zélateur du testament du Christ", évêque de l'Eglise de Lyon, au IIème s.

Comme une partie de la communauté chrétienne de Lyon, Irénée était originaire d'Asie mineure (l'actuelle Turquie). Ce n'est pas, comme Justin, un converti de fraîche date; il fut catéchisé à Smyrne par l'évêque Polycarpe qui lui-même connut S. Jean, l'Apôtre. Il était solidement instruit dans la foi pour s'opposer à la prolifération des doctrines insensées qui circulaient alors dans la Province romaine d'Asie, et qui allait de se répandre bientôt au sud de la Gaule. L'Asie restait néanmoins fortement marquée par l'influence de S. Paul et de S. Jean. Irénée est nourri de leurs écrits et contribuera à la transmission de la "Règle de la foi" de l'Eglise Apostolique. Il est sensibilisé aux courants déviants du christianisme en Asie mineure: "gnose" ou "prétendue connaissance", comme l'appellera Irénée, "marcionisme" (du nom de Marcion, charismatique en rupture avec l'Eglise), judéo-christianisme hétérodoxe...

Eusèbe de Césarée nous rapporte une lettre d'Irénée, adressée à son ami Florinus, sympathisant des courants gnostiques; écoutons-le évoquer des souvenirs d'enfance:

"Je me souviens mieux de ce temps-là que des évènements récents, car les choses apprises dans l'enfance grandissent avec l'âme et ne font qu'un avec elle. Ainsi puis-je dire en quel endroit le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour parler, ses entrées et ses sorties, sa manière de vivre, son aspect physique, les entretiens qu'il faisait à la communauté, comment il parlait de ses relations avec Jean et les presbytres (anciens) qui avaient vu le Seigneur, de ses miracles et de son enseignement; comment Polycarpe avait reçu tout cela des témoins oculaires du Verbe de vie et les

rapportait en conformité avec les Ecritures. Ces choses alors aussi, par la miséricorde divine qui m'a été faite, je les ai écoutées avec soin, en conservant la mémoire non pas sur le papier, mais dans mon coeur. Et toujours pour l'amour de Dieu, je les ai véritablement ruminées et je puis témoigner devant Dieu que si ce presbytre bienheureux et apostolique avait entendu quelque chose de semblable à ceci (c. à d. les doctrines gnostiques), il aurait poussé des cris et se serait bouché les oreilles; il aurait dit, selon son habitude: 'O Dieu bon, à quels temps m'avez-vous réservé pour que je supporte cela! et il aurait quitté la place où, assis ou debout, il aurait entendu de tels discours. On peut d'ailleurs le montrer par les lettres qu'il envoyait soit à des Eglises voisines pour les affermir, soit à certains frères pour les avertir et les exhorter" (H.E. V, 20, 4-8).

Nous ne savons rien des circonstances qui amenèrent Irénée et un groupe de chrétiens d'Asie en Occident. Un passage par Rome est probable: il connaît les traditions de cette Eglise et nous a conservé la liste des premiers évêques de cette ville jusqu'à Eleuthère, contemporain d'Irénée. Il nous parle aussi du voyage de Polycarpe à Rome et de sa rencontre avec le pape Anicet au sujet de la date de Pâques, controverse qui opposait Rome aux usages des Eglises d'Asie. Irénée se montrera un "pacificateur" habile (c'est son nom) lorsqu'il invitera le pape Victor à la tolérance dans cette controverse pascale.

Lettre d'Irénée à Victor, évêque de Rome, au sujet de la controvers pascale: unité nécessaire et diversité légitime

"Une telle diversité chez les observants (à propos du jeûne prépascale) n'est pas survenue chez nous aujourd'hui, mais bien auparavant chez nos devanciers qui ont tenu avec exactitude, semble-t-il, la coutume qu'ils ont transmise à leur suite par simplicité et habitude; tous ceux-là n'en gardaient pas moins la paix et nous la gardons les uns envers les autres, et **la différence du jeûne confirme l'unanimité de la foi**. Les presbytres qui ont présidé à l'Eglise qu'aujourd'hui tu gouvernes... n'ont pas gardé (l'observance des Eglises d'Asie) ni ne l'ont ordonné à ceux qui étaient avec eux et, sans la garder, ils n'en étaient pas moins en paix avec ceux des communautés dans lesquelles on la gardait quand ceux-ci venaient à eux... Jamais personne ne fut écarté pour cette façon de se conduire; au contraire, sans garder eux-mêmes l'observance, les presbytres qui t'ont précédé (les précédents évêques de Rome) envoyaient l'eucharistie à ceux des communautés qui la gardaient. Le bienheureux Polycarpe séjourna à Rome au temps de (l'évêque) Anicet; ils eurent entre eux d'autres débats de minime importance; ils furent rapidement en paix, ne se chicanant pas sur le présent chapitre. Anicet ne pouvait persuader Polycarpe de ne pas garder l'observance qu'avec Jean, le disciple de notre Seigneur, et les autres apôtres qu'il avait fréquentés, il avait toujours observée. Polycarpe de son côté ne put, quant à l'observance, persuader Anicet qui lui disait devoir garder la

coutume des presbytres qui l'avaient précédé. Les choses étant ainsi, ils restaient en communion et dans l'église Anicet céda l'eucharistie à Polycarpe, par déférence évidemment, et ils se quittèrent d'hostilité des gnostiques la paix, tous étant en paix dans l'Eglise, ceux qui gardaient comme ceux qui ne gardaient pas l'observance"

Eusèbe, Hist. Eccl. V, 24, 12-17

Eusèbe ajoute:

"Irénee portait bien son nom ("pacifique") et par sa conduite il était pacificateur; de semblable manière il conseillait et intervenait en faveur de la paix des Eglises. Non seulement auprès de Victor (189-199), mais aussi auprès de nombreux chefs d'Eglises, il tenait des propos analogues au sujet de la question agitée".

En 177, nous trouvons Irénée à Lyon, au moment où un mouvement d'hostilité populaire contre les chrétiens va aboutir au martyre de 50 d'entre eux. L'épisode rappelle ce qui s'est passé un peu plus tôt à Smyrne et qui est rapporté dans la Lettre de l'Eglise de Smyrne sur le martyre de Polycarpe et de ses compagnons. Un *Lettre des Eglises de Vienne et de Lyon* adressée aux Eglises d'Asie mineure nous a pareillement conservé le récit de la persécution lyonnaise de 177, Lettre rédigée au lendemain même des événements. C'est alors qu'Irénee est choisi pour succéder à l'évêque martyr S. Pothin, et il mourra martyr, lui aussi, selon la tradition liturgique, vers 202.

Dans sa mission conciliatrice auprès de Victor, l'évêque de Rome, Irénée nous dit avec force que la catholicité n'est pas l'uniformité. Il restera un pasteur, et c'est pour défendre la foi de son peuple, en Gaule Lyonnaise, qu'il écrira son grand ouvrage en Cinq livres, contre les hérésies: *Exposé et réfutation de la prétendue connaissance au nom menteur* qui visait à combattre, et de manière remarquablement ordonnée, la propagande des sectes gnostiques, qui dans la vallée du Rhône, avec Marc le mage, disciple de Ptolémée, tentait de détruire la foi: cette somme théologique aura une influence certaine sur des théologiens postérieurs comme Tertullien, Hippolyte de Rome et Athanase. Irénée, catéchète en tant qu'évêque, nous a laissé aussi un petit livre en 100 courts chapitres intitulé: *Démonstration de la prédication apostolique*. Ces deux ouvrages représentent une oeuvre de lucidité dans l'intelligence de la foi et de santé (de bon sens) par rapport aux élucubrations mythologiques des gnostiques. A la Gnose est opposée la Tradition qui ouvre à la vraie connaissance.

B. Qu'est-ce que la gnose?

On appelle "gnose" (du grec *gnôsis*= connaissance) un phénomène général aux manifestations diverses qui peuvent se discerner du Ier s. jusqu'à nos jours, et "gnosticisme" le phénomène

particulier du II^{ème} siècle, combattu par Irénée.

La gnose, au sens général, est le mirage d'une connaissance parfaite, révélée, possédée et transmise par des initiés, prétendant donner une explication totale du monde et du mystère de l'existence sur une base dualiste (opposition entre un monde du bien et un monde du mal) et divulgué en secret à des "spirituels", les "élus". La matière appartient à ce monde mauvais; seul l'esprit peut être sauvé. L'initié possède cette connaissance libératrice et est déjà sauvé; chez d'autres, les "psychiques", bien que l'esprit soit assoupi, il peut être réveillé par l'accueil de l'instruction diffusée en secret par les initiés. Quant au "matériels", ils sont irrémédiablement perdus et retourneront au néant. Les gnostiques chrétiens se présentent comme l'Eglise des "parfaits", le noyau des élus que l'on retrouvera dans tous les mouvements "cathares" à travers l'histoire.

Quant à la nature de l'accident cosmique qui est à l'origine de ce monde cassé, les sectes gnostiques ont chacune leur interprétation nourrie de mythologie; c'est au sein du Plérôme des êtres célestes, constitués de 30 entités ou "éons", que s'est produit un "avatar", donnant naissance à un Démoniaque difforme et créateur de ce monde matériel. C'est aussi de ce Plérôme que descend une Puissance qui libère les étincelles spirituelles disséminées en apportant la connaissance ou "gnose". Le gnosticisme comme le manichéisme qui fleurira au IV^{ème} s., amalgame des mythes empruntés à diverses religions où se trouve récupéré un Christ sauveur dénaturé par rapport à celui de la prédication apostolique.

Comme théologien et comme pasteur, Irénée a cerné le péril de cette mise en question fondamentale de la foi par la gnose, et de l'affirmation d'un salut non par la foi mais par une pseudo-gnose qui introduisait des ruptures destructrices: rupture entre le Dieu suprême transcendant et le Créateur, entre l'oeuvre de création et l'oeuvre du salut, entre l'homme et l'univers, entre le corps et l'âme, entre l'Ancien Testament, oeuvre du Créateur, et le Nouveau, seule révélation du Père... L'Incarnation et le mystère pascal étaient vidés de leur sens, la source de la foi pervertie, l'aliénation de l'homme non expliquée, le Christ réduit au rôle de révélateur de la prétendue gnose, l'Eglise, interprète de l'Ecriture, n'avait plus de mission sacramentelle en matière de salut.

Le système gnostique de Basilide l'alexandrin, décrit par Irénée

"D'après lui, du Père inengendré est né d'abord l'Intellect, puis de l'Intellect le Logos, puis du Logos la Prudence, puis de la Prudence la Sagesse et la Puissance, puis de la Sagesse et de la Puissance les Vertus, les Archontes et les Anges qu'il appelle premiers et par qui a été fait le premier ciel. Puis par émanation à partir de ceux-ci, d'autres Anges sont venus à l'existence et ont fait un second ciel semblable au premier. De la même manière, d'autres Anges encore...ont fabriqué un troisième ciel. Puis, de cette troisième série d'Anges, une quatrième est sortie par

dégradation, et ainsi de suite. De cette manière, assurent-ils, sont venues à l'existence des séries successives d'Archontes et d'Ange, et jusqu'à 365 cieux. Et c'est pour cette raison qu'il y a ce même nombre de jours dans l'année, conformément au nombre des cieux.

Les Anges qui occupent le ciel inférieur, celui que nous voyons, ont fait tout ce que renferme le monde et se sont partagé entre eux la terre et les nations qui s'y trouvent. Leur chef est celui qui passe pour être le Dieu des Juifs. Celui-ci ayant voulu soumettre les autres nations à ses hommes à lui, c'est à dire aux Juifs, les autres Archontes se dressèrent contre lui et le combattirent. Pour ce motif aussi les autres nations se dressèrent contre la sienne. Alors le Père inengendré et innomable, voyant la perversité des Archontes, envoya l'Intellect, son Fils premier-né - c'est lui qu'on appelle le Christ - pour libérer de la domination des Auteurs du monde ceux qui croiraient en lui. Celui-ci apparut aux nations de ces Archontes, sur terre, sous la forme d'un homme, et il accomplit des prodiges. Par conséquent, il ne souffrit pas lui-même la Passion, mais un certain Simon de Cyrène fut réquisitionné et porta sa croix à sa place. Et c'est Simon qui, par ignorance et erreur, fut crucifié...

Ceux qui 'savent' cela ont été délivrés des Archontes auteurs du monde. Et l'on ne doit pas confesser celui qui a été crucifié, mais celui qui est venu sous une forme humaine, a paru crucifié, a été appelé Jésus et a été envoyé par le Père pur détruire, par cette 'économie', les oeuvres des Auteurs du monde. Si quelqu'un confesse le crucifié, dit Basilide, il est encore esclave et sous la domination de ceux qui ont fait les corps; mais celui qui le renie est libéré de leur emprise et connaît l'"économie" du Père inengendré.

Il n'y a de salut que pour l'âme seule, car le corps est corruptible par nature"

- Contre les Hérésies, I, 24, 3-5 -

Toujours au Ier Livre du "Contre les Hérésies", Irénée expose avec grande précision la "Doctrine de Ptolémée", reprise de celle de Valentin et diffusée dans la région lyonnaise par un certain Marc, dit "le sage" (A.H. I, 1-7). Le souci d'objectivité de l'évêque de Lyon apparaît clairement; on constate le soin avec lequel il a recueilli ces éléments de doctrine sans céder à la détraction ou à la caricature. Au Livre II, il réfutera ces doctrines par des arguments de raison; aux Livres III, IV et V, il démontrera la vanité et l'incohérence des exégèses gnostiques qui ne respectent pas l'Écriture et y puisent arbitrairement des arguments pour justifier des thèses aberrantes. Devant cette position illégitime et mensongère, Irénée propose une méthode théologique d'exposition de la foi de l'Église apostolique, celle qu'il appelle "la Grande Église", par opposition aux groupuscules sectaires:

"Voici en quoi se prouve la science d'un homme: dégager l'exacte signification des paraboles et faire ressortir leur accord avec la doctrine de vérité; exposer la manière dont s'est réalisé le dessein salvifique de Dieu en faveur de l'humanité; montrer que Dieu a usé de longanimité et devant l'apostasie des anges rebelles et devant la désobéissance des hommes; faire connaître pourquoi un

seul et même Dieu a fait des êtres temporels et des êtres éternels, terrestres et célestes; comprendre pourquoi ce Dieu, alors qu'il était invisible, est apparu aux prophètes...; indiquer pourquoi plusieurs Testaments ont été octroyés à l'humanité et enseigner quel est le caractère propre à chacun d'eux; chercher à savoir exactement pourquoi "Dieu a tout enfermé toutes choses dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde" (Rm 11, 32); publier dans une action de grâces pourquoi "le Verbe s'est fait chair" (Jn 1, 14) et a souffert sa Passion"... (A.H. I, 10, 3).

En résumé, le dualisme profond de la gnose est radicalement étranger au christianisme et a entraîné une christologie "docète" (le Christ n'a pris qu'une apparence d'humanité, sans se faire vraiment "chair"), aux antipodes du mystère de l'Incarnation. La théogonie des 30 "éons" de Valentin (assemblage de 30 entités dans un Plérôme divin) relève plus de la mythologie ou de l'imagination que d'une théologie qui tire ses enseignements de l'Écriture. Aucune place n'est faite à la liberté humaine, et donc à la conséquence des actes humains (morale). Aussi est-ce en réagissant contre ces dangers présents dans le gnosticisme au sein des communautés chrétiennes, que "la Grande Eglise" a donné des repères pour baliser son orthodoxie (sa manière droite de penser sa foi): établissement du canon des Écritures contre les amputations auxquelles se livrait Marcion (à Rome, au milieu du II^{ème} s.); établissement de formules de foi qui deviendront les Symboles; émergence d'un épiscopat représentatif de la succession apostolique du ministère institué pour maintenir la vérité de la foi (ce qu'Irénée appelle "la Règle de la foi" ou "l'ordre de la Tradition").

C. Qu'est-ce que la Tradition vivante dans l'Eglise?

La Tradition dans le N.T.: sous le terme de "tradition" (*paradosis*), S. Paul entend à la fois le message de la foi (1 Co 15, 1-5), des règles concernant la vie interne des communautés (cf. 1 Co 11, 2; 2 Th 2, 15), le comportement qui convient aux chrétiens c'est à dire un *éthos*, une conduite morale selon la justice et la pureté (cf. Eph 4, 17-32). Chez Luc et Jean, le concept de "tradition" s'exprime par le vocabulaire du témoignage (Lc 24, 48-49; Ac 1, 8.22; Jn 15, 17...). L'Esprit-Saint répandu sur les Apôtres en est le gage (cf. Ac 2). Dieu lui-même "se livre", se transmet en la Personne de son Fils (Rm 8, 32). Ainsi, le Fils est la Tradition du Père; il s'est à son tour livré (Ga 2, 20).

La Tradition chez les Pères Apostoliques:

Clément de Rome:

"Les Apôtres ont reçu pour nous la Bonne Nouvelle par N.S.J.C.; Jésus, le Christ, a été envoyé par Dieu. Donc le Christ vient de Dieu, les Apôtres viennent du Christ: les deux choses sont sorties en bel ordre de la volonté de Dieu" (Aux Cor. 42, 1-2).

Il demande aux Corinthiens de se conformer "aux normes glorieuses et vénérables de la Tradition" (*ibidem* 7, 2).

Ignace d'Antioche:

"De même que le Seigneur n'a rien fait, ni par lui-même, ni par les Apôtres, sans son Père avec qui il est un, ainsi vous non plus ne faites rien sans l'évêque et ses presbytres" (Aux Magn. VII, 1; cf. XIII, 1-2).

La Didachè transmet "la Doctrine des douze Apôtres" sous un aspect catéchétique, liturgique et disciplinaire.

La Lettre 'A Diognète': l'auteur "rapporte exactement la tradition de ceux qui se font les disciples de la vérité"; il entend célébrer "la foi affermie dans les évangiles et la tradition des Apôtres conservée" (XI, 1 et 6).

La Doctrine de la Tradition chez Irénée de Lyon :

C'est Irénée qui, le premier, apporte une doctrine réfléchie de la Tradition. Il perçoit et met en lumière les deux moments de l'oral à l'écrit, et le passage de l'un à l'autre:

"Le Seigneur de toutes choses a ... donné à ses Apôtres le pouvoir d'annoncer l'Evangile, et c'est par eux que nous avons connu la vérité, c'est à dire l'enseignement du Fils de Dieu... Cet Evangile, ils l'ont prêché; ensuite, par la volonté de Dieu, ils nous l'ont transmis dans les Ecritures, pour qu'il soit le fondement et la colonne de la foi" (A.H. III, Préface, et 1, 1).

La Tradition des Apôtres est attestée dans toutes les Eglises; Irénée l'appelle "Tradition Apostolique" (A.H. III, 3), ou "antique Tradition des Apôtres" (III, 4, 2) ou "Règle de la vérité" (A.H. I, 22, 1; II, 27, 1; III, 2, 1; IV, 35, 4...) ou "Ordre de la Tradition"(III, 4, 1). Dans la *Démonstration de la Prédication Apostolique*, il écrit à celui auquel il destne l'ouvrage:

"Telle est, cher ami, la prédication de la vérité, telle est l'image de notre salut, tel est le chemin de la vie, que les Prophètes ont annoncé, que le Christ a établi, que les Apôtres ont transmis, et que l'Eglise, sur toute cette terre, transmet à ses fils. Il faut le garder avec tout le soin possible par une volonté bonne et en étant agréable à Dieu par des oeuvres bonnes et une façon de penser saine"

(*Dém.* 98).

La doctrine de la Tradition ne s'invente pas. Elle sera reprise par les successeurs d'Irénée; Hippolyte, Tertullien, Clément d'Alex., Origène... Et le contenu de cet "ordre de la Tradition" ou "Règle de la foi" peut se résumer en trois données fondamentales et solidaires entre elles:

- **la succession apostolique;**
- **le canon des Ecritures;**
- **le symbole de la foi.**

4. Une "économie" trinitaire du salut en Jésus Christ

Ayant précisé la notion de Tradition, Irénée va pouvoir du même coup définir le statut de l'hérésie qui lit l'Ecriture non pas à partir de la "Règle de la foi" reçue des Apôtres, mais à partir de ses propres fondateurs qui "tirent leur doctrine de leur propre fond" (A.H. III, 2, 1).

De plus, Irénée a l'immense mérite d'avoir développé pour la première fois une vaste vision d'ensemble du mystère chrétien, apportant ainsi un contre-poids appréciable aux systèmes gnostiques qui prétendaient avoir réponse à tout.

La caractéristique de la théologie d'Irénée se situe dans le fait qu'il fait une place plus importante à la Trinité que ses prédécesseurs, mais en rapport constant à l'oeuvre du salut (cf. A.H.I, 1-10 et II, 28, 1-6; III, 18-20; IV, 1; 20, 7-8; Dém.6-7).

Quelques textes qui illustreront ce développement sur la Doctrine de la Tradition:

Ecriture et Tradition

(La foi a pour source la Tradition Apostolique, Tradition vivante dans laquelle s'inscrivent les évangiles et dont la transmission est garantie dans l'Eglise par la succession épiscopale. Les gnostiques lui substituent leur propre tradition).

"Le Seigneur de toutes choses a donné à ses Apôtres le pouvoir d'annoncer l'Evangile, et c'est par eux que nous avons connu la vérité, c'est à dire l'enseignement du Fils de Dieu. Car ce n'est pas par d'autres que nous avons connu l'économie de notre salut, mais bien par ceux par qui l'Evangile nous est parvenu. Cet Evangile, ils l'ont d'abord prêché; ensuite, par la volonté de Dieu, ils nous l'ont transmis dans des Ecritures, pour qu'il soit le fondement et la colonne de notre foi...

Lorsque nous en appelons à la Tradition qui vient des Apôtres et qui, grâce aux successions des presbytres (c'est à dire des évêques), se garde dans les Eglises, ils (les gnostiques) s'opposent à

cette Tradition: plus sages que les presbytres et même que les Apôtres, ils ont - assurent-ils - trouvé la vérité pure, car les Apôtres ont mêlé des prescriptions de la Loi aux paroles du Sauveur; et non seulement les Apôtres, mais le Seigneur lui-même a prononcé des paroles venant tantôt du 'demiurge', tantôt de 'l'Intermédiaire', tantôt de la 'Suprême Puissance'; quant à eux, c'est sans le moindre doute, sans contamination aucune et à l'état pur qu'ils connaissent le mystère secret. Et voilà bien le plus impudent des blasphèmes à l'endroit de leur Créateur! Il se trouve donc qu'ils ne s'accordent plus ni avec les Ecritures, ni avec la Tradition"

(A.H. III, Préface, 1-2, 4)

Même si, par impossible, il n'y avait pas d'Ecritures apostoliques, nous posséderions quand même la Tradition vivante

"A supposer même que les Apôtres ne nous eussent pas laissé d'Ecritures, ne faudrait-il pas alors suivre l'ordre de la Tradition qu'ils ont transmise à ceux à qui ils confiaient les Eglises? C'est à cet ordre que donnent leur assentiment beaucoup de peuples barbares qui croient au Christ: ils possèdent le salut, écrit sans papier ni encre par l'Esprit-Saint dans leurs coeurs, et ils gardent scrupuleusement l'antique Tradition, croyant en un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment, et au Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui, à cause de son surabondant amour pour l'ouvrage par lui modelé, a consenti à être engendré de la Vierge pour unir lui-même par lui-même l'homme à Dieu, qui a souffert sous Ponce Pilate, est ressuscité et a été enlevé dans la gloire, qui viendra dans la gloire comme Sauveur de ceux qui seront sauvés et Juge de ceux qui seront jugés" (A. H. III, 1-4).

Théologie de la Tradition des Apôtres, la théologie d'Irénée est aussi une **théologie de l'unité**: unité de Dieu et de son oeuvre; un seul plan de Dieu qui a créé l'univers en vue de l'homme et l'homme "en vue de la communion avec Dieu", en dépit du péché de l'homme assumé en Christ. Unité de la Révélation dans les deux et inséparables Testaments. Unité du Christ qui, dans son Incarnation, réalise en son être personnel l'union de l'homme avec Dieu: il est vrai Dieu et vrai homme, Verbe fait chair. Unité de l'être humain enfin, corps et âme, destiné au salut dans la totalité de sa nature.

Face aux mythologies gnostiques négatrices de l'histoire, la théologie d'Irénée se fait aussi une

théologie de l'histoire du salut. Irénée écarte définitivement la tentation de réduire la Révélation à une gnose (connaissance) intemporelle et le salut à une appropriation par le seul esprit de l'homme de l'étincelle divine engluée en lui: la perspective est linéaire et ascendante, non cyclique. Cela, Irénée l'exprime par un thème repris de S. Paul (Eph 1, 10), celui de la "récapitulation" de toutes choses dans et par le Christ qui accomplit le salut en reprenant, en résumant en lui, en remettant tout sous son "dominium", sa Seigneurie, le genre humain et son histoire: le parallèle est tracé entre Adam et le Christ, entre Eve et Marie. Le docétisme est ainsi radicalement rejeté, la résurrection de la chair confessée, et la sacramentalité de l'Eglise professée.

La connexion des mystères de la foi

"Vains, de toutes manières, ceux qui rejettent toute l'économie de Dieu, nient le salut de la chair, méprisent sa régénération, en déclarant qu'elle n'est pas capable de recevoir l'incorruptibilité. S'il n'y a pas de salut pour la chair, alors le Seigneur ne nous a pas non plus rachetés par son sang, la coupe de l'Eucharistie n'est pas une communion à son sang et le pain que nous rompons n'est pas une communion à son corps. Car le sang ne peut jaillir que de veines, de chairs et de tout le reste de la substance humaine, et c'est pour être vraiment devenu tout cela que le Verbe de Dieu nous a rachetés par son sang... Et parce que nous sommes ses membres et sommes nourris par le moyen de la création..., la coupe, tirée de la création, il l'a déclarée son propre sang, et le pain, tiré de la création, il l'a proclamé son propre corps, par lequel se fortifient nos corps.

Si donc la coupe qui a été mélangée et le pain qui a été confectionné reçoivent la parole de Dieu et deviennent l'eucharistie, c'est à dire le sang et le corps du Christ, et si par ceux-ci se fortifient et s'affermis la substance de notre chair, comment ces gens peuvent-ils prétendre que la chair est incapable de recevoir le don de Dieu consistant dans la vie éternelle?" ... (A.H. V, 2, 2-3).

La gloire de Dieu, l'homme revivifié; la vie de l'homme, contempler Dieu

"Ainsi, dès le commencement, le Fils est le Révélateur du Père, puisqu'il est dès le commencement avec le Père: les visions prophétiques, la diversité des grâces, ses ministères, la glorifications du Père, tout cela, à la façon d'une mélodie bien composée et harmonieuse, il l'a déroulée devant les hommes, en temps opportun, pour leur profit. En effet, où il y a composition, il y a mélodie; où il y a mélodie, il y a temps voulu; où il y a temps voulu, il y a profit. C'est

pourquoi le Verbe s'est fait le Dispensateur (l'Econome) de la grâce du Père pour le profit des hommes, pour lesquels il a accompli de si grandes 'économies', montrant Dieu aux hommes et présentant l'homme à Dieu, sauvegardant l'invisibilité du Père pour que l'homme n'en vint pas à mépriser Dieu et qu'il eût toujours vers qui progresser, et en même temps rendant Dieu visible aux hommes par de multiples 'économies', de peur que, privé totalement de Dieu, l'homme ne perdît jusqu'à l'existence. Car la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est la vision (contemplative) de Dieu; si déjà la manifestation de Dieu par la création donne la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre (cf. Rm 1, 20 = contemplation première) , combien plus la révélation du Père par le Verbe donne-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu (le contemplant dans le Verbe fait chair; cf. Jn 1, 14 = contemplation seconde, de sa gloire)" (A.H. IV, 20, 7).

Une anthropologie selon l'Esprit (Liberté, croissance et perfection)

"Dieu a déterminé toutes choses à l' avance en vue de l'achèvement de l'homme... Ici, l'on objectera peut-être: Eh quoi? Dieu n'eût-il pu faire l'homme parfait dès le commencement? _ Qu'on sache donc que pour Dieu, qui est depuis toujours identique à lui-même et qui est incréé, tout est possible, à ne considérer

que lui. Mais les êtres produits, du fait qu'ils reçoivent dans le temps leur commencement d'existence, sont nécessairement inférieurs à leur Auteur. Impossible, en effet, que soient incréés des êtres nouvellement produits. Or, du fait qu'ils ne sont pas créés, ils sont inférieurs à ce qui est parfait: car du fait qu'ils sont nouvellement venus à l'existence, ils sont de petits enfants, et, du fait qu'ils sont de petits enfants, ils ne sont ni accoutumés ni exercés à la conduite parfaite... Dieu pouvait, quant à lui, donner dès le commencement la perfection à l'homme, mais l'homme était incapable de la recevoir, car il n'était qu'un petit enfant. Et c'est pourquoi aussi notre Seigneur, dans les derniers temps, lorsqu'il récapitula en lui toutes choses, vint à nous, non tel qu'il le pouvait, mais tel que nous étions capables de le voir: il pouvait, en effet, venir à nous dans son inexprimable gloire, mais nous n'étions pas capables de porter la grandeur de sa gloire. Aussi, comme à de petits enfants, le Pain parfait du Père se donna-t-il à nous sous forme de lait - sa venue comme homme - afin que nourris pour ainsi dire à la mamelle de sa chair et accoutumés par une telle lactation à manger et à boire le Verbe de Dieu, nous puissions garder en nous-mêmes le Pain de l'immortalité qui est l'Esprit du Père...

Tel est donc l'ordre, tel est le rythme, tel est l'acheminement par lequel l'homme créé et modelé

devient à l'image ressemblante du Dieu incréé: le Père décide et commande, le Fils exécute et modèle, l'Esprit nourrit

et fait croître, et l'homme progresse peu à peu et s'élève vers la perfection, c'est à dire s'approche de l'Incréé: car il n'y a de parfait que l'Incréé, et celui-ci est Dieu. Quant à l'homme, il fallait qu'il vînt d'abord à l'existence, qu'étant venu à l'existence il grandît, qu'ayant grandi il devînt adulte, qu'étant devenu adulte il se multipliât, que s'étant multiplié il prît des forces, qu'ayant pris des forces il fût glorifié, et enfin qu'ayant été glorifié il vît son Seigneur: car c'est Dieu qui doit être vu un jour, et la vision de Dieu procure l'incorruptibilité, "et l'incorruptibilité fait être près de Dieu" (Sag 6, 19).

-A. H. IV, 38, 1-3 -

Ainsi, "la gloire de l'homme c'est Dieu". Le christianisme n'implique par un choix entre l'homme et Dieu, car Dieu veut l'accomplissement total de l'homme qui ne se trouve que dans la communion avec Dieu. L'anthropologie d'Irénée, très biblique, situe l'homme dans sa vérité par rapport à Dieu, c'est à dire

- comme être *créé par Dieu*: ni esprit céleste déchu, ni parcelle divine, mais créature: "Dieu fait, l'homme est fait". Oeuvre de Dieu dans son âme et dans son corps. Irénée s'écarte par là et du panthéisme et de l'angélisme.

- comme être créé "*pour qu'il vive*". L'homme parfait est à trois dimensions interdépendantes: le corps, l'âme et l'esprit qui est la participation à Dieu parce que en affinité avec l'Esprit-Saint qui le conduira à son achèvement. L'homme est donc un être en croissance, en devenir, inachevé à son origine

- comme un être *libre et responsable*, qui n'est pas la proie du destin (*fatum; eimerménè*). Le mauvais usage de sa liberté conduira l'homme au péché; mais sa faute n'a pas brisé le plan de Dieu. L'accès de l'homme à sa vocation de fils de Dieu était devenue impossible. Mais le Christ lui ouvre à nouveau cet accès. Le Verbe et l'Esprit, ces deux Mains de Dieu, comme les appelle Irénée (A.H. IV, Préf.; V, 1, 3...) sont les agents actifs de la Pédagogie de Dieu à travers l'histoire humaine pour conduire l'homme à sa perfection, c'est à dire à la communion avec Dieu, ce que S. Paul appelle la "filiation" adoptive, et les Pères, à la suite de S. Jean (1 Jn 3, 1-2), la "divinisation".

+

Deuxième Partie: La pensée patristique au IIIème siècle; formulation latine du discours chrétien

Trois chapitres :

- Aux origines latines du christianisme: la personnalité de Tertullien (+ après 220)
- L'élan intellectuel suscité par les Pères Alexandrins: Clément (+ 215) et Origène (+ 252)
- L'humanisme latin chrétien; un représentant éminent: Lactance (+ après 324).

1- Aux origines de l'expression latine du christianisme: la personnalité de Tertullien

La première expression latine du christianisme remonte au IIème s. Elle se manifeste par des traductions latines de la Bible en Afrique du Nord et à Rome: les deux Eglises étant très liées, et les correspondances entre évêques, nombreuses. Le premier document latin repéré et qui puisse être daté est celui des Actes du procès des martyrs de Scillum, localité d' Afrique romaine, en 180. C'est en effet en Afrique du Nord que la latinité s'est épanouie et que les premiers Pères latins se sont exprimés: Tertullien et Cyprien de Carthage sont les plus célèbres. A Rome, par contre, Hippolyte, théologien et évêque, schismatique pour un temps puis réconcilié avec l'Eglise et partageant le martyre avec le pape Pontien, rédige son oeuvre en grec. Ce n'est que vers 250 que les écrivains chrétiens s'exprimeront en latin à Rome et en occident, le grec restant encore la langue de la Liturgie à Rome jusqu'à la fin du Pontificat du pape Damase (fin IVème s.).

A. Le premier des Pères latins

Tertullien (*Quintus Septimus Florens Tertullianus*) est la première personnalité connue de l'Eglise latine; et, par chance, une personnalité puissante qui tient quelque chose du génie; il était d'une double culture, possédant aussi bien le grec que le latin, mais, attentif aux signes des temps, il optera pour le latin comme support à la propagation de la foi. Tertullien, c'est "un tempérament"; passionné, combatif jusqu'à l'excès, mais audacieux et courageux dans l'annonce et la défense de la foi, à tel point qu'on se demande encore comment il a pu échapper aux raffles impériales pourvoyeuses d'effusion du sang des martyrs. Il impressionnait même les persécuteurs, semble-t-il. "*Vir ardens*", le définit Jérôme: un homme de feu! Il versera malheureusement, après 213, dans le Montanisme, s'éloignant ainsi de l'Eglise.

Ses oeuvres écrites: une trentaine d' opuscules et de livres de circonstance ou de combat allant de l'exhortation à la patience - vertu qu'il reconnaît très utile mais dont il se sait totalement dépourvu (ch. 1) - aux traités théologiques du "Contre Marcion" (la source principale pour connaître l'hérésie de Marcion et son dualisme destructeur de l'unité des deux Testaments; un chef d'oeuvre!) au "Contre Praxéas" (véritable traité sur la Trinité, écrit avant Nicée, vers 213).

Tertullien donne un coup d'envoi remarquable à la théologie latine. Par rapport à ses prédécesseurs immédiats (Justin, Irénée), "le brio et la vigueur du style, la verve et l'habileté dans la polémique, la clarté de la composition, un sens étonnant des formules, donnent à Tertullien une supériorité incontestable" (J. Liébaert). Sa pensée est très dense, concentrée: un mot, c'est toute une phrase; "presque autant d'idées que de mots", dira de lui Vincent de Lérins (*Tot uerba, quot sententia*). D'où les difficultés rencontrées par les traducteurs, et l'effort d'application nécessaire à sa lecture; mais quel profit pour qui y consent! Il est parmi les premiers à exprimer tout un ensemble d'idées chrétiennes en latin: il utilise pour cela la version "vieille latine" circulant en Afrique, mais est créateur aussi de tout un vocabulaire théologique sur Dieu, la création, l'Incarnation, la réalité ecclésiale et les sacrements. C'est à lui que nous devons des termes de base comme "trinité" (*trinitas*) ou "sacrement" (*sacramentum*).

Carthage fut sa ville d'élection. Juriste, de milieu païen, il se converti vers 193, et mit du même coup sa culture juridique, littéraire et philosophique au service de la foi chrétienne. "On ne naît pas chrétien, on le devient", écrit-il dans son *Apologétique* destinée aux païens. Connaisseur de la culture grecque, il maintiendra - comme le feront Hilaire, Ambroise et Jérôme -, le lien d'unité avec la tradition orientale qui durera jusqu'à la fin du IVème s. avant de s'éteindre progressivement jusqu'à l'imcompréhension qui provoquera le schisme du XIème siècle.

Il s'est marié et nous a laissé un écrit sur le mariage ("La toilette des femmes") adressé à son épouse. Etait-il prêtre? Jérôme le pensait. C'est peu probable. Rien dans les écrits de Tertullien permet de le certifier. En bref, il fut donc, dans la communauté chrétienne de Carthage, "une personnalité libre et non conformiste" (J. Liébaert). Son activité se déploie sur une vingtaine

d'années, de 197 à 220 environ.

Les premiers écrivains latins chrétiens
(de la fin du II^{ème} s. à la fin du III^{ème} s.)

A Rome	En Afrique du Nord	Dans le reste de l'Occident
Minucius Félix, auteur d'une apologie du christianisme, l'Octavius (vers 200)	Tertullien: il exerce son activité à Carthage, entre 197 et 220 environ.	
Novatien, prêtre romain, puis évêque d'une Eglise rigoriste schismatique. Auteur d'un traité De la Trinité, vers 250.	S. Cyprien, évêque de Carthage de 249 à 258, mort martyr, sous l'empereur Valérien.	
Denys de Rome, pape de 259 à 269. Lettre à Denys d'Alexandrie sur la Trinité		
	Arnobé de Sicca, auteur d'une apologie du christianisme (avant 311)	S. Victorin de Pettau (Styrie), évêque, auteur d'un commentaire l'Apocalypse, martyr en 304.
	Lactance, théologien et apologiste laïc; vécu surtout en Orient; mort vers 324.	
Quelques écrits anonymes:	Actes des martyrs de Scillium (180). Passion des saintes Perpétue et	Canon dit de Muratori (du nom du savant italien qui a découvert le manuscrit au XVIII ^{ème} s.):

>	Félicité, à Carthage (202/203).	liste des Livres reconnus comme constitutifs du N.T.
---	---------------------------------	--

B. Tertullien apologiste

En 197, sous l'empereur Septime-Sévère, il publie coup sur coup trois ouvrages: une exhortation *Aux martyrs*, une apologie *Aux nations*, et - son chef-d'oeuvre -, *l'Apologétique (Apologeticum)*. Cet écrit porte la marque de son auteur. Tertullien y donne toute sa mesure. Il veut atteindre les gouverneurs des provinces romaines. S'il attaque, il cherche aussi à persuader. C'est l'ignorance qui explique la haine et les persécutions dont sont victimes les chrétiens:

"La vérité sait qu'elle vit en ce monde en étrangère; que, parmi les étrangers, elle trouve facilement des ennemis, mais qu'elle a sa famille, sa demeure, son espérance, son crédit et sa gloire dans les cieux. En attendant, elle n'a qu'un désir, c'est de n'être pas condamnée sans être connue. Qu'ont ici à perdre vos lois, qui commandent souverainement dans leur propre empire, si la vérité était entendue?" (*Apol.* I, 2).

La procédure judiciaire adoptée par les autorités va contre la tradition et tous les principes de la justice. Les païens eux-mêmes ne peuvent donner de raisons valables pour justifier leur haine du nom "chrétien". La valeur de toute loi humaine ne dépend-elle pas de sa moralité et de son but? Par conséquent, la religion chrétienne ne peut être contraire aux décrets de l'Etat. On reconnaît là le juriste, parfait connaisseur du Droit.

"Les chrétiens, dit-il, ne participent pas à la vénération des dieux païens, car ceux-ci ne sont rien d'autre que des être humains disparus, et leurs images sont marétielles et inanimées. Il n'est pas surprenant que ces divinités soient ridiculisées au théâtre et méprisées au temple. Mais les chrétiens vénèrent le Créateur du monde, le seul vrai Dieu, qui s'est révélé dans les Ecritures. Il est donc injuste de les accuser d'athéisme, puisque les dieux des païens ne sont nullement des dieux: ...C'est sur vous que retombera le reproche que vous nous faites, sur vous qui adorez le mensonge et qui, non contents de négliger la vraie religion du vrai Dieu, allez jusqu'à la combattre, et qui vous rendez ainsi coupables du crime d'une véritable irréligion" (*Apol.* 24, 1-2).

"Que l'un soit libre d'adorer Dieu et l'autre Jupiter; que l'un puisse lever ses mains suppliantes vers le ciel, et l'autre vers l'autel de la Bonne Foi; qu'il soit permis à l'un de compter les nuages en priant (si vous croyez qu'il le fait) et à l'autre les panneaux des lambris; que l'un puisse vouer à Dieu sa

propre âme, l'autre la vie d'un bouc! Prenez garde en effet que ce ne soit déjà un crime d'irréligion que d'ôter aux hommes la liberté de religion et de leur interdire le choix de la divinité, c'est à dire de ne pas me permettre d'honorer qui je veux honorer, pour me forcer d'honorer qui je ne veux pas honorer. Il n'est personne qui veuille des hommages forcés, pas même un homme!...

Nous invoquons pour le salut des empereurs le Dieu éternel, le Dieu véritable, le Dieu vivant, dont les empereurs eux-mêmes préfèrent la faveur à celle de tous les autres. Ils savent qui leur a donné l'empire; ils savent, en tant qu'hommes, qui leur a donné la vie; ils sentent que celui-là seul est Dieu, sous la seule autorité de qui ils se trouvent, au second rang, les premiers après lui... L'empereur n'est grand qu'autant qu'il est inférieur au ciel: il est en effet la chose de celui à qui le ciel et toute créature appartiennent... C'est vers ce Dieu que nous autres chrétiens nous levons les yeux, les mains étendues parce qu'elles sont pures; la tête découverte parce que nous n'avons pas à rougir; sans souffleur qui nous dicte les paroles parce que nous prions de coeur. Et par des prières incessantes, nous demandons pour les empereurs une longue vie, un règne tranquille, un palais sûr, des troupes valeureuses, un sénat fidèle, un peuple loyal, l'univers paisible, enfin tout ce qu'un homme ou un César peuvent souhaiter...

Si nous voulions agir, je ne dis pas en vengeurs secrets, mais en ennemis déclarés, le nombre des bataillons et des troupes nous ferait-il défaut?... Nous sommes d'hier et déjà nous avons rempli la terre et tout ce qui est à vous: les villes, les îles, les postes fortifiés, les municipes, les bourgades, les camps eux-mêmes..., le palais, le sénat, le forum: nous ne vous avons laissé que les temples!... (*Apol.* 24, 5-6; 30, 1-4; 37, 4-6).

"Ce sont des vieillards éprouvés qui président; ils obtiennent cet honneur non pas à prix d'argent, mais par le témoignage de leur vertu, car aucune chose de Dieu ne coûte de l'argent. Et même s'il existe chez nous une sorte de caisse commune, elle n'est pas formée par une 'somme honoraire', versée par les élus, comme si la religion était mise aux enchères. Chacun paie une cotisation modique, à un jour fixé par mois ou quand il veut bien, et s'il le veut, et s'il le peut. Car personne n'est forcé; on verse librement sa contribution. C'est là comme un dépôt de piété. En effet, on n'y puise pas pour des festins ni des beuveries, ni pour des lieux de stériles ripailles, mais pour nourrir et inhumer les pauvres, pour secourir les garçons et les filles qui n'ont ni fortune ni parents, ...les serviteurs devenus vieux, comme aussi les naufragés; et si les chrétiens souffrent dans les mines, dans les îles, dans les prisons, uniquement pour la cause de Dieu, ils deviennent les nourrissons de la religion qu'ils ont confessée. Mais c'est surtout cette pratique de la charité qui, aux yeux de beaucoup, nous imprime une marque infamante. 'Voyez, disent-ils, comme ils s'aiment les uns les autres', car eux se détestent les uns les autres; 'voyez, disent-ils, comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres', car eux sont plutôt prêts à se tuer les uns les autres" (*Apol.* 29, 1-7).

Dans la section finale (46-50), Tertullien réfute la thèse selon laquelle le christianisme serait seulement une nouvelle philosophie. Celui-ci est bien plus qu'une spéculation sur les origines humaines. Il est une révélation divine. Il est une vérité manifestée par Dieu; c'est pourquoi ses persécuteurs ne peuvent le détruire:

"Elles ne servent à rien vos cruautés les plus raffinées. Elles sont plutôt un attrait pour notre groupement (Litt. "notre secte"). Nous devenons plus nombreux chaque fois que vous nous moissonnez: c'est une semence que le sang des chrétiens!" (*Apol.* 50, 13)...

Cette obstination même que vous nous reprochez est une leçon. Qui, en effet, à ce spectacle, ne se sent pas ébranlé et ne cherche pas ce qu'il y a au fond de ce mystère? Qui donc l'a cherché sans se joindre à nous? Qui s'est joint à nous sans aspirer à souffrir pour acquérir la plénitude de la grâce divine, pour obtenir de Dieu un pardon complet au prix de son sang? Car il n'est pas de faute que le martyr ne fasse pardonner. Et voilà pourquoi nous vous rendons grâces, à l'instant, pour vos sentences. Telle est la contradiction entre les choses divines et les choses humaines: vous nous condamnez, Dieu nous absout" (*ibid.* 16).

A coup sûr, c'est le meilleur écrit du juriste Carthaginois. Il écrira encore un essai original qu'il intitule: *Le Témoignage de l'âme naturellement chrétienne*; apologétique basée sur le sentiment religieux spontané de l'homme non encore englué dans le paganisme. L'enracinement en la croyance en un Dieu unique lui semble naturel, ainsi que la survie pour la récompense...ou un juste châtement après la mort. Vers 212, il composera encore un manifeste pour la "liberté religieuse" sous la forme d'un appel au proconsul d'Afrique Scapula (*A Scapula*): une juste revendication du droit de chacun à honorer Dieu selon sa conscience. On peut ainsi toucher du doigt la précocité de Tertullien à s'engager dans la défense des droits fondamentaux de la personne humaine; la Déclaration du Concile Vatican II sur "la liberté religieuse", en marque un appréciable aboutissement. Tertullien justifiera aussi le refus courageux du culte de l'empereur et la désacralisation du pouvoir temporel, en faisant la distinction fondamentale entre le légal et le moral; l'objection de conscience devant la loi injuste est elle-même fortement revendiquée.

Le loyalisme des chrétiens n'en est pas moins clairement affirmé. Nous pouvons donc mesurer toute la pertinence et l'actualité de cette apologétique.

C. Tertullien, le philosophe:

Comme Justin, Tertullien est amené à situer la foi chrétienne par rapport à la raison et à la

philosophie grecque. Il est trop dialecticien et homme de l'intelligence pour qu'il puisse lui être attenté un procès de déconsidération de la raison et du questionnement à l'intérieur même de la démarche de foi. Bien sûr, il a des formules abruptes qui pourraient donner le change, telles que: "misérable Aristote!" (*De praescr.* 7) ou: "Qu'y a-t-il de commun entre le chrétien et le philosophe? entre le disciple de la Grèce et celui du ciel? entre l'homme qui cherche la célébrité et celui qui veut atteindre la vie? entre celui qui parle et celui qui agit? entre celui qui édifie et celui qui détruit? entre l'ami et l'ennemi de l'erreur? entre celui qui corrompt la vérité et celui qui la rétablit et l'enseigne?" (*Apol.*46). Socrate lui-même - que Justin assimilait à un "chrétien" -, n'est, pour Tertullien, qu'un "corrupteur de la jeunesse" (*ibid.*). On connaît aussi sa fameuse formule du traité antidocète sur *La chair du Christ*, formule d'ailleurs mal comprise à cause du tour paradoxal de la profession de foi: "Le Fils de Dieu a été crucifié, est mort et est ressuscité. C'est certain parce que c'est impossible" (*certum est quia absurdum*: qui ne doit pas être traduit: "Je crois puisque c'est absurde", comme on le trouve souvent). "Impossible", certes, aux yeux de la raison raisonnante, mais pourtant "certain" de part le témoignage apostolique. Face aux déviations gnostiques qui éliminent des aspects fondamentaux du mystère chrétien à partir de critères effectivement trop raisonnables voire rationalistes, Tertullien emprunte à S. Paul le paradoxe présentant comme "sagesse" de Dieu ce qui est "folie" aux yeux des hommes. Le scandale de la croix, folie pour les grecs, est précisément, dit Tertullien, le signe de la transcendance du mystère du salut par la foi, et donc une pressante invitation à croire. Ces pages de Tertullien sont à lire en contre-chant de 1 Co 1-2 et de 2 Co 6, 14-7, 1. Quand il ajoute, dans la *Prescription des hérétiques*, "nous n'avons plus besoin de recherche après l'Évangile", il veut seulement revendiquer pour l'Évangile la plénitude indépassable de la vérité accueillie dans la foi, devant les prétentions de la gnose à l'accès au salut par une "connaissance secrète" réservée à des initiés.

Est-ce à dire que notre homme de Droit se plaise à bousculer la raison ou à en nier le très nécessaire usage dans l'approfondissement de la foi? Certainement pas. Une lecture attentive et objective de *l'Apologétique* ou de *La prescription des hérétiques* nous gardera de le penser. Rien de plus convainquant à cet égard que sa connaissance et sa pratique de la philosophie stoïcienne dont il reconnaît les convergences avec la morale chrétienne: "Sénèque est souvent nôtre", avoue-t-il. D'ailleurs Dieu n'est-il pas "Raison", *Logos*, en son Verbe et par Lui? La connaissance naturelle est, comme le dira S. Paul avec force en Rm 1, 20, une voie d'accès à Dieu. Là, pas de contradiction avec la foi. "Le Dieu de la nature n'est pas autre que le nôtre", dira-t-il encore. Tertullien veut seulement protester contre toute réduction du christianisme à "un genre de philosophie". Il est tellement plus. La philosophie, par le légitime et nécessaire usage de la raison humaine, doit humblement cependant se faire servante de la théologie.

D. Tertullien: le théologien engagé

A la suite de ses prédécesseurs, d'Irénée en particulier, Tertullien va poursuivre la lutte contre la gnose (voir page 18) et le marcionisme. C'est à cette dernière défiguration de la foi qu'il a consacré son plus gros ouvrage auquel il a travaillé 10 ans, le *Contre Marcion*.

Le marcionisme

Chrétien d'origine d'Asie mineure, Marcion propagea ses idées jusqu'à Rome vers 140. Croyant découvrir une opposition profonde entre l'A. et le N.T., et estimant le second contaminé par le premier, il ne retiendra comme Ecritures authentiques que les Epîtres - expurgées - de S. Paul, et l'Evangile - lui aussi expurgé - de Luc, le compagnon de Paul, posant ainsi la question du "canon des Ecritures". Il aboutira à des thèses proches de celles des gnostiques: opposition entre le Créateur et le Dieu Père, dépréciation de la création et de la matière, refus du réalisme de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Irénée présente ainsi la doctrine de Marcion:

Marcion, originaire du Pont, développa sa doctrine en blasphémant impunément le Dieu annoncé par la Loi et les Prophètes: un être malfaisant, belliqueux, inconstant dans ses décisions et se contredisant lui-même. Quant à Jésus, issu du Père qui est au-dessus du Dieu Artisan du monde, il est venu en Judée au temps du gouverneur Ponce Pilate...; il s'est manifesté sous forme humaine aux habitants de la Judée, abolissant les Prophètes, la Loi et toutes les oeuvres du Dieu qui a fait le monde... En outre, (Marcion) ampute l'Evangile selon Luc, supprimant tout ce qui a été écrit sur la naissance du Seigneur, enlevant une grande part de l'enseignement des paroles du Seigneur où celui-ci est dit confesser tout à fait clairement que le Créateur de l'univers est son Père... Pareillement, il mutile les lettres de l'apôtre Paul, enlevant tout ce que l'apôtre a dit clairement du Dieu qui a fait l'univers, à savoir qu'il est le Père de N.S.J.C., et tout ce que l'apôtre a enseigné en rappelant les prophéties sur la venue du Seigneur... (Il enseigne qu') il n'y aura de salut que pour les âmes qui auront appris sa doctrine; pour le corps, puisqu'il est tiré de la terre, il lui est impossible de participer au salut" (A.H. I, 27, 2).

En vertu de ses critères personnels, Marcion se fait juge de l'Ecriture et de la foi. C'est précisément Marcion que vise le traité en forme de pamphlet *La chair du Christ* et celui qui le suit immédiatement, *De la résurrection de la chair*.

La prolifération des sectes et doctrines hétérodoxes ou aberrantes est une des préoccupations

majeures de Tertullien, comme elle est celle des évêques soucieux de garder le dépôt de la foi en exerçant, ce que l'on appellera plus tard, le Magistère dans l'Eglise, cette instance de discernement tellement nécessaire (voir Concile Vat.II, Const./Révélation, Dei Verbum, n°8-10) . Le génial carthaginois va tenter une réfutation fondamentale de toutes les hérésies et des schismes dans son court traité de la Prescription des hérétiques. La "prescription" est un terme juridique du Droit romain; il désigne "une objection préalable à une action en justice". En écho à Irénée de Lyon, Tertullien développe une très limpide conception de la Tradition vivante et de la transmission de la foi apostolique (voir p. 19): ainsi les chrétiens de la "Grande Eglise" (expression d'Irénée) est en droit de récuser d'avance en quelque sorte toutes les sectes, tard venues par rapport à l'ancienneté de la foi des Apôtres, et les doctrines marginales qui contredisent en des points importants cette foi de l' Eglise. Les Pères auront à affronter ce genre d'hérésies tout au long du IIIème s. pour en venir, au début du IVème s., à "définir la foi" apostolique: ce sera l'oeuvre des grands Conciles des trois siècles suivants (de 325 à 649). Pour l'instant, l'hérésie à contredire porte sur le mystère du Christ: **docétisme**, **adoptianisme**, qui mettent en cause et la vérité de l'Incarnation du Fils de Dieu et la divinité du Sauveur; **modalisme** aussi qui ne retient que l'aspect nominal ou modal des personnes divines, Père, Fils et Esprit-Saint, pour ramener la foi à un monothéisme unipersonnel. Par son combat contre le docétisme et le modalisme, Tertullien ouvre les chemins de la recherche en matière de christologie et de théologie trinitaire dans le monde latin. Il procure un langage: deux "substances" et une "personne" dans le Christ, une "substance" et trois "personnes" en Dieu, si bien que la théologie latine sera plus véloce que la théologie grecque en ce IIIème siècle.

Malheureusement, le passage de Tertullien au montanisme - à partir de 213 -, portera un préjudice à cet élan pourtant si prometteur.

Les premières grandes hérésies

Les principales conceptions hétérodoxes de Dieu et du Christ combattues par Tertullien et les Pères du IIIème siècle.

- Le **docétisme**: l'une des plus ancienne déviations de la foi au Christ, déjà combattue par S. Jean et par Ignace d'Antioche (voir pp.6-7). Sous des formes très diverses, les unes relevant d'une piété mal inspirée, les autres d'une doctrine réfléchie, c'est une façon soit de réduire, soit même de nier la réalité humaine de l'Incarnation du Verbe, spécialement sa réalité corporelle: naissance, Passion et donc aussi Résurrection. On croit rendre l'Incarnation plus divine en la faisant moins humaine, à l'encontre de la parole de Jn 1, 14: "Le Verbe s'est fait

chair".

- Le **dualisme** gnostique ou marcionite: distinction et opposition entre le Dieu Père de Jésus Christ, révélé dans le Nouveau Testament, et un Créateur inférieur et imparfait, qui serait l'Auteur de l'Ancien Testament et de ce monde terrestre.
- Le **modalisme** :tendance théologique qui apparaît dès le IIème siècle et qui est encore capable de tenter des esprits modernes. Elle est née de l'idée, consciente ou non, qu'il n'est possible de sauvegarder la foi monothéiste (un seul Dieu) qu'en écartant toute distinction réelle entre le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Ceux-ci ne seraient que des formes successives sous lesquelles Dieu se révèle, ou des *modes* de sa manifestation. On appelle aussi cette tendance "monarchianisme" ("un seul principe" divin), "patripassianisme" (car on peut dire dès lors que c'est aussi bien le Père qui a souffert la passion), "sabellianisme" (du nom du principal théologien modaliste du IIIème s.: Sabellius).
- L'**adoptianisme** : interprétation du mystère du Christ qui apparaît elle aussi dès le second siècle, mais ne survivra pas au-delà du IIIème s. Le Christ est vu comme un homme ordinaire (*psilos anthrôpos*), un prophète élevé ("adopté") au rang de Fils de Dieu, par grâce et en vertu de ses mérites, lors de son baptême ou au moment de la Résurrection. Comme le docétisme et le modalisme, l'adoptianisme a pu avoir sa source à la fois dans des milieux judaïsants et dans des milieux proprement hellénistiques (grecs).

(1)- La théologie morale de Tertullien

La moitié des titres de ses ouvrages abordent des sujets concernant la vie chrétienne concrète, le comportement chrétien en société. Il est très présent aux questions touchant à la conscience chrétienne au sein du monde païen. Il fera front, prenant parti à sa manière indépendante et fougueuse. Un groupe, à Carthage, se met à contester la nécessité du baptême et méprisant l'eau, matière du sacrement. Il répond par un bref et intéressant livret *Sur le baptême* qui nous reste précieux pour la connaissance de l'histoire de ce sacrement et de sa théologie. Il partira du "poisson", qui vit dans l'eau, dont le nom grec (*IXThUS*) lu en acrostiche (les initiales composant un nom) renvoie au Christ, à qui le catéchumène est configuré dans la plongée baptismale: *Iêsous Xristos Theou Uios Sauter* (Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur); et puisque ce Poisson vit dans l'eau, comment les petits poissons qui lui appartiennent pourraient-ils vivre privés d'eau?

Il intervient aussi dans des débats sur "la pénitence", sur "les secondes noces" (remariage après décès du premier conjoint), sur la validité ou non de "la fuite dans la persécution", sur "les spectacles" et leurs impacts sur la vie des chrétiens, sur la pratique de professions admises ou non pour des chrétiens: soldats, maître d'école, fonctionnaire de l'empire ou magistrat... Il ne semble pas être parvenu à concilier christianisme prophétique (nous dirions aujourd'hui "charismatique") et

ouverture à la vie sociale, et son tempérament de feu l'a poussé peu à peu vers une intransigeance morale croissante qui le feront basculer, vers 213, dans la rupture avec l'Eglise et son institution. Il fera de plus en plus figure d'extrémiste dans son interprétation de l'Evangile.

(2)- Tertullien et le montanisme

Vers 210, il est attiré par un mouvement spirituel, millénariste à l'origine (interprétation littérale d'Ap. 20, 5 et des mille ans que le Christ ressuscité viendrait revivre sur terre, avant la Parousie et le Jugement, avec son Eglise); ce mouvement sombra dans le rigorisme moral qui avait la sympathie de Tertullien. Les adeptes de Montan reprochent à l'Eglise officielle de ne pas prendre l'Evangile à la lettre, et se disent les seuls détenteurs de l'Esprit des origines chrétiennes. La rupture avec les évêques se consomme au début du IIIème s. Ce prophétisme de la rigueur a séduit le carthaginois: il verse dans la rupture avec l'Eglise dont les membres sont considérés comme des "psychiques" (non-spirituels), pour rejoindre ceux qui possèdent "la connaissance et la défense du Paraclet" (l'Esprit-Saint). Comment le défenseur de la Tradition ecclésiale a pu dériver à ce point? Tertullien ne supportera pas longtemps ce groupement des montanistes; il constituera un groupe à lui, que S. Augustin appelle les "tertullianistes". En fait, il restera un "prophète isolé". Mais paradoxe: sa rupture avec l'Eglise officielle n'empêcha pas son oeuvre d'être appréciée, recopiée, transmise et diffusée en Occident. Cela ne peut s'expliquer que par la valeur exceptionnelle de son apport à la théologie latine. L'écho de sa christologie se retrouve même dans le *Tomos* (Lettre doctrinale) de S. Léon envoyé au Patriarche de Constantinople et lu lors du Concile de Chalcédoine (451). Sa théologie de l'Esprit-Saint reste moderne et offre des passerelles pour rejoindre des aspects de la pneumatologie Orientale. Tertullien est un trop grand génie créatif pour être oublié. Il sera le "maître" de S. Cyprien, cet autre carthaginois. Voyons quelques points marquants de cet apport si riche.

(3)- Le maintien du lien entre "économie" et "théologie"

Rappelons que le terme "économie" (*oikonomia*) ou "dispensation" (*dispensatio*) désigne, chez Irénée et les Pères du IIIème s., la manière dont Dieu, dans l'histoire, réalise son dessein de salut de l'homme et de tous les hommes, jusqu'au cosmos dont l'homme devait être le "seigneur". La "théologie" (*théôria* = contemplation), c'est traditionnellement le discours sur Dieu contemplé dans la Révélation qu'il a fait de Lui-même comme Père, Fils et Esprit-Saint. Donc, l'*économie* concerne essentiellement l'Incarnation de Dieu en son Fils par laquelle il réalise le salut, et la *théologie* se rapporte à la réflexion contemplative du Mystère de Dieu en Lui-même comme Trinité.

Irénée - nous l'avons vu -, rapporte le contenu de la Tradition en présentant la "Règle de la foi" comme confession de Dieu sous la forme d'un Symbole de foi de l'Eglise: foi en Dieu le Père,

le Fils et l'Esprit. Tertullien inaugure - contre Praxéas le modaliste -, un approfondissement du "discours" sur la foi. Son *Traité Contre Praxéas* est le premier traité de théologie trinitaire où la vie intra-trinitaire est considérée en elle-même. Le grand africain ne s'affranchit pas de la Tradition vivante pour autant. Son passage au montanisme fut amorcé dès 207 et devint définitif en 213, date de la parution de son traité adressé à Praxéas, auquel il reproche d'avoir abandonné Montan et la "Prophétie" pour soutenir l'évêque de Rome (*Contr. Prax.* 1). Il n'en restera pas moins "homme de la Tradition" et même, selon Joseph Moingt, "un authentique Père de l'Eglise" puisqu'il aidera celle-ci dans sa lutte contre Praxéas et les modalistes. Il y a d'abord dans la réflexion trinitaire de Tertullien, une prise en compte du "Dieu un" (unité de substance en Dieu Trinité), mais aussi la démonstration du nombre en Dieu, puis, partant de la christologie, une considération de la Trinité éternelle.

a) La prise en compte du "Dieu un" (unité de substance et Trinité)

Dans les dix premiers chapitres de son *Traité*, il confronte les données de la foi aux exigences de la raison, en réponse aux objections des modalistes. En effet, les partisans de Praxéas accusent les catholiques soumis à l'évêque de Rome de "polythéistes": "Vous prêchez deux et même trois Dieux!" (*ontr. Prax.* 3, 1) . Tertullien répond que la "monarchie" véritable n'exclut pas la Trinité:

"Pour moi, qui connais aussi le grec, la 'monarchie' ne signifie pas autre chose que le commandement d'un seul. Mais cela n'implique pas que la 'monarchie' parce qu'elle est d'un seul, ou bien prive ce dernier de Fils, ou l'empêche de se donner un Fils, ou l'empêche d'administrer son pouvoir unique (*monarchia*) par qui bon lui semble" (*Contr. Prax.* 3, 2).

Ensuite, notre théologien affirme adroitement qu'en se référant aux "économies", il ne fait que se soumettre au bon vouloir de la "monarchie" de Celui qui a librement choisi de s'adresser à nous par le Fils et l'Esprit. Donc, rejeter les "économies" (l'envoi du Fils et de l'Esprit), c'est rejeter la "monarchie":

"Vois si ce n'est pas plutôt toi qui détruis la "Monarchie", toi qui renverses sa disposition et l'économie (*dispositionem et dispensationem*) telle qu'elle a été établie en autant de noms que Dieu l'a voulu" (*Contr. Prax.* 4, 2).

"Mais moi qui ne fais venir le Fils que de la substance du Père, un Fils qui ne fait que la volonté du Père, qui a reçu de lui toute puissance, comment puis-je en toute bonne foi, détruire la "Monarchie" que je garde dans le Fils, à lui transmise par le Père? Ce que j'en dis, qu'on l'entende également du troisième degré, car je tiens que l'Esprit ne vient de nulle autre part que du Père par le Fils" (*ibid.* 4, 1).

Dire que les Trois sont un, ne signifie pas encore que les Trois Personnes sont un seul Dieu, mais seulement qu'elles font un seul Dieu. Cela suffit à maintenir l'affirmation biblique de l'unicité de Dieu, mais ce n'est pas encore dire que les Trois existent comme un seul (d'après J. Moingt, "L'homme qui venait de Dieu", p. 129). Font suite quelques comparaisons en usage chez les montanistes, très expressives:

"La véritable 'émission' (*probolè*), gardienne de l'unité, nous la tenons en disant que le Fils a été proféré hors du Père, mais non séparé. Car Dieu a proféré le Verbe (*Sermo*), ainsi que le Paraclet l'enseigne lui-même, comme la racine promeut la branche, et la source le fleuve, et le soleil le rayon; car ces espèces sont elles aussi des 'émissions' (*probolai*) de ces substances d'où elles sortent... Mais ni la branche n'est séparée de la racine, ni le fleuve de la source, ni le rayon du soleil, pas davantage de Dieu ne l'est le Verbe (*Sermo*) (*C. Prax.*8, 5) .

Tertullien montre ainsi , par ces comparaisons, que le Père et le Fils sont "deux choses, mais unies (*coniuntae*) et tenant ensemble (*cohaerentes*). La distinction des termes va de pair avec leur unité **sur la base d'une unité de substance** (cf. *Contr. Prax.* 8, 6). Nous paraît surprenante pourtant l'affirmation de Tertullien, et qui commande toute sa théologie, que "Dieu est corps": "Qui niera que Dieu soit corps, même si Dieu est esprit? Car l'esprit est un corps d'un genre propre, dans sa propre configuration" (*C. Prax.* 7, 8). Il parle là de "corps-subtil", car - et cela est emprunté à la philosophie stoïcienne -, pour qu'un être existe, il faut qu'il ait une certaine "corporéité".

Autre constante chez Tertullien: le rapport entre le "caché" et le "révélé". Avant leur manifestation, le fleuve, la branche, le rayon de soleil, existaient déjà, mais cachés dans la source, la racine, le soleil. De même, **le nombre existe depuis toujours en Dieu, mais caché jusqu'à sa manifestation dans les "économies"**.

b) La démonstration du nombre en Dieu: dispensation (économie) et disposition

"Dieu est unique", dit-il encore à Praxéas, "avec un mode de disposition que nous appelons 'économie', tel que ce Dieu unique a aussi un Fils, son propre Verbe (*Sermo*) qui est sorti de Lui". **L'économie des missions (celles du Fils et de l'Esprit) manifeste une 'disposition' interne au sein de l'unique substance divine, et cette 'disposition' est trinitaire**: c'est là le tout de la démonstration de Tertullien contre Praxéas:

"Ce n'est pas par la diversité que le Fils est autre (*alius*) que le Père, mais par la 'distribution', ni par la division, mais par la distinction... Le Père est en effet la substance totale (*tota substantia*), tandis que le Fils est une dérivation et une portion du tout (*derivatio totius et portio*)... Avec raison le Seigneur s'est servi de ce mot (*alius*), dans le cas personnel du Paraclet, pour signifier, non la

division mais la disposition en disant: 'Et il vous enverra au *autre* Paraclet' (Jn 14, 16)" (*Contr. Prax.* 9, 1-3).

Tertullien dit encore, mais cette fois dans le *Contre Marcion*, "En Dieu, rien n'est subit, car tout ce qui vient de Lui a été **disposé**" (*Contr. Marc.* III, 2-3).

Dans sa démonstration, notre audacieux théologien déploie tout un vocabulaire de la particularité:

"Trois, ils le sont non par le statut (*status*), mais par le degré (*gradus*), ni par la substance (*substantia*) mais par la forme (*forma*), ni par la puissance (*uirtus*) mais par l'espèce (*species*)" (*Contr. Prax.* 2, 4).

La 'forme' est le principe d'individuation de l'être spirituel. Tertullien s'en sert pour préciser le statut des Personnes divines au sein de la même substance.

c) De la christologie à la Trinité éternelle

C'est dans l'*Apologeticum* que l'on trouve la première mention du vocabulaire de la *probolè* (l'émission). Les monarchiens en font reproche à Tertullien qui leur prouve que le Verbe est "véritablement engendré": "S'il est engendré, reconnais l'émission (*probolè*), la "sortie à l'extérieur", comme l'expression de la vérité" (*Contr. Prax.* 8). Et la reconnaissance d'un "engendrement intérieur" ouvre de nouvelles perspectives:

"(Même lorsque Dieu n'avait pas encore émis son Verbe, sa Sagesse antérieure à la création) Il le tenait au-dedans de Lui-même et dans sa Raison (ou Pensée), méditant et disposant silencieusement avec Lui-même ce qu'Il allait bientôt dire par le Verbe" (*Contr. Prax.* 5, 4).

Il y a donc un second interlocuteur en Dieu (cf. *Contr. Prax.* 5, 6-7). Et, à propos de Pr 8, 22 ("Le Seigneur m'a créée, prémices de son oeuvre, avant ses oeuvres les plus anciennes"...) où l'expression "m'a créée", commence à être théologiquement discutée (c'est la Sagesse qui parle, et cela peut se comprendre aussi "m'a acquise", "m'a en propre").

Tertullien n'en reste pas là. Il va étendre à l'Esprit-Saint ce qu'il a dit du Fils:

"Parce qu'adhérait déjà à Dieu une seconde Personne, son Verbe (*Sermo*), et une troisième, l'Esprit dans le Verbe,...Dieu parlait à ceux avec qui Il faisait l'homme (cf. Gn 1, 26) et à qui Il le faisait semblable, au Fils qui devait revêtir l'homme, à l'Esprit aussi qui devait le sanctifier; Il leur parlait comme à ses ministres et assistants, en vertu de l'union de la Trinité" (*Contr. Prax.* 12, 3).

Ce texte montre bien la position (le statut) de l'Esprit-Saint dans la 'disposition' trinitaire. Il est "dans le Fils", comme le Fils était "dans le Père" avant le temps. L'Esprit "procède du Père par le Fils". "Il ne vient de nul autre que du Père par le Fils" (*ibid.* 4, 1): une annonce lointaine de Constantinople I ("Il procède du Père").

Conclusion

La théologie de Tertullien se fonde sur une correspondance entre "l'économie" (l'Incarnation salutaire) et le mystère trinitaire (la vie intra-trinitaire). Ainsi, dans la pensée du grand africain, la Trinité n'est pas seulement "économique" (se révélant dans l'évènement du salut), mais elle est aussi "Trinité immanente" (à l'intime de son être-Dieu). Le terme de "**disposition**" est un terme clé qui résume le paradoxe trinitaire. L'intention créatrice de Dieu est éternelle. L'acte de son Intelligence et la disposition de sa Bonté ne sont sujets à aucun commencement, ce que le *Contre Marcion* confirme:

"La Bonté suprême du Créateur qui, évidemment, n'est pas soudaine, n'est pas le fait d'une stimulation accidentelle et provoquée de l'extérieur, comme si on devait en rapporter l'origine au moment où elle se mit à créer. Car, si c'est elle qui a établi le commencement à partir duquel elle se mit à créer, elle n'a donc pas eu elle-même de commencement, puisqu'elle l'a produit.

Sa Bonté n'a pas été soumise au temps, étant antérieure au temps, elle qui a créé le temps... On devra la concevoir éternelle, innée en Dieu, perpétuelle, et par là digne de Dieu" ... "Dieu pense le monde depuis toujours, à cause de sa Bonté" (*Contr. Marc.* II, 3, 3-5).

Mais Tertullien est aussi un témoin de la foi au Christ, Fils de Dieu fait homme:

"Tu ne saurais être sage (Marcion) si tu n'as pas foi en ce monde, en croyant aux folies de Dieu... Pourquoi détruire ce déshonneur nécessaire à la foi?... Le Fils de Dieu a été crucifié? Je n'ai pas honte puisqu'il faut avoir honte. Le Fils de Dieu est mort? Il faut y croire puisque c'est absurde. Il a été enseveli, il est ressuscité: cela est certain puisque c'est impossible" (*La chair du Christ*, 4, 2-3).

"Nous voyons dans le Christ une double constitution (*statum*), qui n'est pas confusion mais conjonction (*non confusum, sed coniunctum*) dans une unique personne, Dieu et l'homme Jésus (*in una persona Deum et hominem Iesum*) (*Contr. Prax.* 27, 11).

Le concept métaphysique (qui dépasse la nature) de "personne" est encore à préciser pour ne pas juxtaposer sans union véritable en un seul sujet l'humanité et la divinité (ce que fera pourtant Nestorius). Néanmoins, Tertullien dégage les notions de "substance" et de "personne" de l'imprécision dans laquelle elles sommeillaient encore avant lui. L'Eglise lui doit beaucoup, et son passage regrettable au montanisme "n'a sans doute pas eu dans son esprit la gravité que l'idée de 'schisme' connote aujourd'hui" (Joseph Wolinski).

*

2. L'élan intellectuel suscité par les Pères Alexandrins: Clément et Origène

Introduction

Alexandrie, grand métropole égyptienne, était dès le II^{ème} siècle, la seconde ville de l'Empire après Rome. C'était aussi un centre intellectuel déjà célèbre, doté d'une bibliothèque renommée et d'un *Museum*, sorte d'académie où écrivains et chercheurs travaillaient aux frais de l'Etat - une sorte de CNRS anticipé.

La culture juive s'y était fortement développée et la langue grecque était devenue le véhicule de transmission de cette culture. Philon en avait été le pionnier (voir pp. 14-15). Au III^{ème} s. de notre ère, la philosophie néo-platonicienne, avec Plotin l'auteur des *Ennéades*, était florissante et contribuait à élever la pensée vers la mystique religieuse où les Pères allaient eux-mêmes puiser. Tout était prêt pour accueillir l'Evangile et la culture chrétienne. Déjà, vers la fin du second siècle, un premier épanouissement s'annonce. Pantène (+200), philosophe converti au Christianisme, est le premier "maître" de l'Ecole catéchétique ouverte par l'évêque d'Alexandrie. Clément, brillant élève de Pantène, lui succédera; puis Origène et Héraclas assureront le prestige de cette Ecole d'Alexandrie, bientôt connue dans tout l'Empire, dans le contexte de la culture juive hellénisée relayée par un christianisme qui cherche l'intelligence de sa foi.

A. Clément d'Alexandrie (+ vers 215): les préalables philosophiques à la formulation de la foi

Son activité se réduit aux quinze premières années du III^{ème} s. Il est un témoin important de l'histoire de l'hellénisme: grec et chrétien, il vit une heureuse synthèse de ces deux réalités: il défend avec conviction le bien d'une culture philosophique épurée pour enraciner la foi parmi les intellectuels. Son oeuvre est variée et originale. L'auteur est alerte, enthousiaste même, très religieux, ouvert à la pensée des autres, mais critique dans l'exercice de son discernement, encore qu'on lui ait reproché une certaine collusion avec la gnose, dans sa présentation des *Excerpta* (extraits) de *Théodote*; mais cela est inexact: Clément est profondément chrétien et fidèle à l'Eglise apostolique. Il manque parfois de méthode et reste alors difficile à saisir.

Ses trois oeuvres principales sont la *Protreptique* (ou 'Exhortation'), le *Pédagogue* et les *Stromates* (ou 'Tapisseries'). Le *Protreptique* est une exhortation chaleureuse à la conversion et une apologie de l'adhésion de foi au Christ, sous une forme littéraire en usage à l'époque, et qui ne manque pas de charme (voir ci-dessous le texte sur *Le Chant nouveau*). Il cherche par là à être lu du plus grand nombre de païens lettrés. Le *Pédagogue* s'adresse, lui, aux baptisés. Le *Pédagogue*, c'est le Christ qui forme le chrétien à la vie morale selon l'Evangile, dans la société ambiante. La note est très différente de celle donnée par Tertullien et son penchant au rigorisme. Clément se montre aussi un pédagogue plein de sens éducatif. Enfin, les *Stromates* (ou 'Tapisseries') sont un vaste recueil, en huit livres, de réflexions sur des sujets divers à teneur philosophique ou théologique, visant le progrès spirituel de chrétiens déjà éduqués dans la foi.

L'oeuvre de Clément et son influence demeurent modestes en regard de celles d'Origène qui formera une foule de disciples, dont l'évêque de Cappadoce, Grégoire le Thaumaturge. La continuité d'un enseignement supérieur chrétien dans la tradition d'Origène à Alexandrie se repère encore au IV^{ème} s.: Didyme l'Aveugle, le dernier de cette lignée de "maîtres" chrétiens, en est un authentique témoin.

Le Chant Nouveau

"...Dès avant la création du monde, parce que nous devions exister en lui (le Christ), nous étions auparavant déjà engendrés par Dieu (cf. Eph 1, 4), nous les créatures raisonnables du **Logos-Dieu**, par qui nous sommes dès le commencement, puisque 'le Logos était au commencement' (cf. Jn 1, 1). Ainsi d'une part, comme le Logos était d'en haut, il était et il est le commencement de toutes choses; mais, d'autre part, parce qu'il a maintenant reçu comme nom celui qui a été autrefois consacré et que mérite sa puissance, le nom de **Christ, je l'appelle un Chant Nouveau** (*kainon asma*). En tout cas, le Logos, le Christ est cause que nous existions depuis longtemps (car il était en

Dieu), et que notre existence est bonne (car il vient d'apparaître aux hommes), ce Logos lui-même, dualité une, Dieu et homme, cause pour nous de tous les biens: ayant appris de lui à bien vivre, nous sommes introduits dans l'éternelle vie... Voilà **le Chant Nouveau**, l'apparition (épiphànèia), qui vient de briller parmi nous, du Logos qui était au commencement et préexistait... Le Sauveur...n'a pas qu'une voix ni qu'une façon de sauver les hommes: en menaçant il avertit, en gormandant il convertit, en plaignant il fait miséricorde, par le son de la lyre il appelle; il parle dans le buisson, et il effraie les hommes par le feu, quand il fait jaillir les flammes de la colonne, signe tout à la fois de grâce et de crainte: si on obéit, la lumière; si on désobéit, le feu. Et comme la chair vivante a plus de prix qu'une colonne, qu'un buisson, ce sont après cela les Prophètes qui se font entendre, et c'est le Seigneur qui parle par Isaïe, par Elie, par la bouche des Prophètes.

Vous, cependant, vous ne croyez pas les Prophètes, vous prenez pour une fable et ces hommes et ce feu: alors, c'est le Seigneur en personne qui vous parlera, 'Lui qui, tout en étant dans la condition de Dieu, n'a pas retenu comme une prérogative inaliénable son égalité avec Dieu, mais s'est anéanti lui-même' (Ph 2, 6-7), ce Dieu compatissant, dans son ardent désir de sauver l'homme; c'est lui-même, le Logos, qui vous parle maintenant en toute clarté, faisant rougir votre incrédulité, oui, je dis bien, **le Logos-Dieu** devenu homme, afin que d'un homme tu apprennes de quelle manière enfin l'homme est devenu Dieu" (*Protr.* I, 6-8).

"La philosophie ouvre la route à celui que le Christ rend ensuite parfait"...

"Avant la venue du Seigneur, la philosophie était indispensable aux Grecs pour les conduire à la justice; maintenant elle devient utile pour les conduire à la vénération de Dieu. Elle sert de formation préparatoire aux esprits qui veulent trouver des raisons de croire par la démonstration. 'Ton pied ne trébuchera pas', comme dit l'Écriture (Ps 90, 12), si tu rapportes à la Providence tout ce qui est bon, que ce soit grec ou chrétien. Dieu est la cause de toutes les bonnes choses, des unes immédiatement et pour elles-mêmes, comme de l'Ancien et du Nouveau Testament, des autres par corollaire, comme de la philosophie. Peut-être même la philosophie a-t-elle été donnée elle aussi comme un bien direct aux Grecs, avant que le Seigneur eût élargi son appel jusqu'à eux: car elle faisiait leur éducation, tout comme la Loi celle des Juifs, pour aller au Christ. La philosophie est un travail préparatoire; elle ouvre la route à celui que le Christ rend ensuite parfait..."

Il n'y a certes qu'une route de la vérité, mais elle est comme un fleuve intarissable, vers lequel débouchent les autres cours d'eau venus d'un peu partout. D'où ces paroles inspirées: 'Écoute, mon fils, et reçois mes paroles pour avoir beaucoup de chemins vers la vie. Je t'enseigne les voies de la sagesse pour que les sources ne te manquent pas' (cf. Pr 4, 10-27), les sources qui jaillissent de la même terre. Et ce n'est pas seulement pour un seul juste qu'il dit qu'il y a plusieurs voies de salut; il ajoute qu'il y a, pour des foules de justes, des foules d'autres routes; il le fait entendre ainsi: 'Les sentiers des justes brillent comme la lumière' (Pr 4, 18). Eh bien, les préceptes et les instructions

préparatoires sont sans doute des routes, des mises en train de notre vie...

De même que le cycle des études est utile pour atteindre la philosophie, leur maîtresse, de même la philosophie à son tour contribue à l'acquisition de la sagesse. La philosophie est une pratique de la sagesse, mais la sagesse est une science des choses divines et humaines, et de leur cause. Elle est donc la maîtresse de la philosophie, comme celle-ci l'est de la culture préparatoire"

(*Stromates*, I, 5, 28-29).

Clément est arrivé au christianisme par **la philosophie**, si bien que cette dernière est pour lui **une propédeutique à la gnose véritable**. Mais la seule aide qui puisse positivement guider vers la compréhension de la Parole divine est "le canon ecclésiastique", comme il l'appelle, c'est à dire la Tradition reçue des Apôtres et gardée dans la seule Eglise catholique. Seuls, affirme Clément, ceux qui se prêtent à la discipline ascétique et éthique de l'Eglise, peuvent espérer ce passage d'une foi simple simplement confessée de bouche à la gnose qui s'empare de notre être tout entier. Et Clément, dans le *Protreptique* (voir plus haut "Le chant nouveau"), exhorte les Grecs païens au passage de l'adoration des idoles à la foi dans le Logos-Dieu qui est le Christ. Ainsi, la "déification", au sens spirituel chrétien (équivalent chez S. Paul de "filiation adoptive"), se fait par la Parole de Dieu qui s'est faite homme pour que l'homme pût devenir Dieu. Le "Pédagogue" invitera les chrétiens à vivre en conformité à leur être "déifié": la gnose véritable se développe sur la seule base de la foi, de l'espérance et de la charité; elle ne doit être recherchée que pour la croissance de la charité. Elle vise, au delà des réalités intelligibles - objet de la philosophie - , à atteindre aux réalités spirituelles. En un mot, la gnose se reçoit du Christ, lorsque, nous metant à l'Ecole de l'Eglise, nous l'écoutons lui-même commenter les Ecritures:

"Dieu est amour (1 Jn 4, 8). Il n'est donc finalement connaissable (*gnôstos*) que de celui qui aime... Il nous faut entrer dans son intimité par la divine *agapè* pour connaître le semblable par le semblable" (*Strom.* V, 1, 12).

"*L'apathéia* n'est pas une 'insensibilité' mais la maîtrise accomplie des passions par la charité, c'est à dire par l'amour divin" (*Strom.* VI, 9, 71).

C'est dans le Stromate VI que Clément trace "le portrait du gnostique chrétien". Le texte est trop long pour être cité ici (§§ 6à-168), mais il nous en donne comme un résumé au début du Stromate VII:

"Seul est réellement pieux le *gnôsticos*; ainsi les philosophes, en apprenant ce qu'est le chrétien véritable, réprouveront-ils leur propre ignorance, eux qui persécutent imprudemment et à la légère

le Nom (de chrétien) et qui traitent sans raison d'athées ceux qui connaissent le vrai Dieu. Il convient, à mon avis, d'user avec les philosophes d'arguments assez clairs pour qu'ils puissent comprendre, grâce à l'entraînement déjà reçu de leur propre culture, même s'ils ne se sont pas encore montrés dignes d'avoir part à la faculté de croire. Quant aux paroles prophétiques, nous n'en ferons pas mention pour le moment, réservant pour plus tard, aux lieux appropriés, l'emploi des Ecritures" (*Strom.* VII, I, 1).

Et en finale de ce même Stromate VII, Clément fait une présentation synthétique de l'histoire des "sectes" auxquelles il oppose ce qu'est l'Eglise:

"Ceux...qui s'adonnent aux discours impies tout en les inculquant à d'autres, et qui usent de paroles divines non pas bien, mais en commettant des fautes (cf. Platon, 'Lois' X, 891), ceux-là n'entreront pas eux-mêmes dans le Royaume des cieux, et ne laissent pas non plus ceux qu'ils ont trompés trouver la vérité. Sans avoir eux-mêmes la clé, mais une fausse clé et comme on dit une clé de crocheteur, qui ne leur permet pas d'ouvrir la porte principale - tandis que nous, nous entrons par la Tradition du Seigneur - mais d'ouvrir par effraction une porte de côté et de percer en cachette le mur de l'Eglise, ils transgressent la vérité, et se font initiateurs aux mystères pour l'âme des impies. Qu'ils aient en effet formé leurs réunions humaines postérieurement à l'Eglise catholique (*Katholikè Ekklesia*), il ne faut pas de longs discours pour le dire... De ce qui précède, il résulte clairement, à mon avis, que la véritable Eglise, réellement antique, est une, celle où sont inscrits ceux qui sont justes selon le dessein (divin). Puisque Dieu est un et un le Seigneur, pour cette raison ce qui est éminemment précieux mérite louange pour son unité, comme imitation du Principe Un. Dans son existence donc et dans son concept, dans son principe et dans sa prééminence, nous disons qu'unique est l'antique et catholique Eglise, dans l'unité d'une foi une, la foi conforme aux testaments qui lui sont propres, ou plutôt au testament unique en des temps différents, l'Eglise qui, par la volonté du Dieu un et par l'intermédiaire de l'unique Seigneur, réunit ceux qui ont déjà leur place assignée" (cf. Rm 8, 28; Eph 1, 4-5).

En conclusion, disons avec Clément que la gnose hérétique se caractérise par un principe de dualité, de dicotomie (séparation), de division, "dyade qui ne parvient jamais à la triade parce qu'elle ignore la monade (le Dieu Un)". Par contre, la gnose chrétienne trouve son principe d'unité dans l'Eglise à partir de la Trinité.

B. Origène, *Adamantius*, l'homme d'airain

(1) Parcours biographique et production littéraire:

Né vers 185 dans une famille chrétienne, Origène s'est trouvé dès sa jeunesse dans le contexte

des persécutions de l'Eglise, sous Septime-Sévère (192-211). Son père Léonidas meurt martyr vers 202; le clergé d'Alexandrie est contraint à l'exil, ce qui explique qu'à 18 ans, Origène se voie confier par l'évêque Démétrius la formation des catéchumènes au sein de "l'Ecole de catéchèse". Il prend tellement au sérieux sa nouvelle mission, qu'il revend ses livres profanes, s'impose une ascèse rigoureuse allant jusqu'à la castration pour avoir pris à la lettre l'exhortation évangélique sur la continence volontaire: "...il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des cieux" (Mt 19, 12). Des intellectuels exigeants viennent l'écouter mêlés à des adeptes de sectes et à des païens en quête de vérité attirés par la réputation du jeune maître (*didascalos* = enseignant). Ce public nouveau et exigeant le persuade de s'orienter vers une étude plus systématique de l'Ecriture et, à partir d'elle, à une profonde réflexion théologique. De là date sa recherche exégétique fondée sur une critique textuelle scientifique s'appuyant sur les disciplines profanes du temps (philosophie, histoire, langues anciennes...). Il inaugure donc une sorte de première "Ecole de la foi", organisant un cycle de formation allant des études classiques à l'étude de la Bible et de la doctrine chrétienne. Pour s'initier lui-même à la philosophie, il suivra les leçons d'Ammonios Saccas, le futur maître de Plotin et initiateur du néo-platonisme: avec Origène, l'influence de la tradition platonicienne devient dès lors prépondérante dans la structure de la pensée des Pères sans être exclusive (l'influence du courant stoïcien sera lui aussi d'importance; nous l'avons vu à propos de Tertullien - voir p.32, et la solide étude de Michel Spanneut sur "Le stoïcisme des Pères"..., Le Seuil, 1969).

L'éducation d'Origène rapportée par Eusèbe de Césarée

"L'incendie de la persécution allait alors grandissant et des milliers de fidèles avaient ceint la couronne du martyr: une telle passion du martyr s'empara de l'âme d'Origène, encore tout enfant, qu'il était plein d'audace pour aller au devant du danger, bondir et s'élaner dans la lutte.

Déjà, il s'en fallu de peu que le terme de sa vie ne fût bien proche de lui, mais la céleste et divine Providence, en vue de l'utilité (*ôphéléia*) d'un très grand nombre, mit, par l'entremise de sa mère, des obstacles à son ardeur. Celle-ci donc le supplia d'abord par des paroles, l'exhortant à prendre en pitié les dispositions maternelles qu'elle avait pour lui; mais le voyant redoubler d'ardeur à l'annonce de l'arrestation et de l'emprisonnement de son père, et tout entier saisi par le désir du martyr, elle cacha tous ses vêtements, le contraignant ainsi à rester à la maison. Mais lui, comme il ne lui était plus possible de rien faire d'autre et que son désir grandissant ne lui permettait pas de rester inactif, il envoya à son père une lettre toute remplie d'exhortation au sujet du martyr, dans laquelle il l'encourageait en disant textuellement ceci: 'Garde-toi de changer d'avis à cause de nous'. Que cela soit noté par écrit comme la preuve de la vivacité d'esprit d'Origène enfant et de ses dispositions très fermes pour la religion.

Et déjà en effet, il avait jeté des fondements solides dans les sciences de la foi, en s'exerçant dès son enfance aux divines Ecritures: il s'y était laborieusement appliqué, et non dans une mesure ordinaire, car son père, non content de le faire passer par le cycle des études (profanes), n'avait pas regardé comme accessoire le souci des Ecritures. Par dessus tout donc, avant qu'il donnât son soin aux disciplines helléniques, il l'avait poussé à s'exercer aux études sacrées, en exigeant chaque jour de lui des récitations et des comptes rendus...

En son particulier, fortement réjoui, il rendait les plus grandes grâces à Dieu, la cause de tous les biens, de ce qu'il avait daigné faire de lui le père d'un tel enfant. On dit qu'alors il s'arrêtait souvent auprès de l'enfant endormi et découvrant sa poitrine, comme si un esprit divin l'habitait intérieurement, qu'il l'embrassait avec respect et s'estimait heureux de la belle postérité qu'il avait" (H. E. VI, 2; 3-11).

L'enseignement d'Origène à Alexandrie

"Lorsqu'il vit qu'il ne suffisait pas à l'étude approfondie, à la recherche et à l'explication des Lettres sacrées et encore à la catéchèse de ceux qui venaient à lui et ne lui permettaient même pas de respirer, parce que les uns après les autres, depuis l'aurore jusqu'au soir, ils fréquentaient son Ecole, il divisa la multitude, et parmi ses disciples, il choisit Héraclas, zélé dans les choses divines et par ailleurs homme très discret et non dépourvu de philosophie ('amour de la sagesse'). Il établit son collègue dans la catéchèse en lui confiant la première initiation de ceux qui venaient de débiter et en gardant pour lui l'instruction des plus avancés...

Et beaucoup d'autres gens instruits, alors que la réputation d'Origène était partout célébrée, venaient à lui, pour faire auprès de cet homme l'expérience de l'habileté dans la perception du sens des doctrines sacrées. Des milliers d'hérétiques, et un grand nombre de philosophes des plus célèbres s'attachaient à lui avec zèle, pour apprendre de lui - on peut presque le dire - , non seulement les choses divines, mais encore celles de la philosophie profane.

En effet, tous ceux qu'il voyait naturellement bien doués, ils les introduisait dans les disciplines philosophiques, la géométrie, l'arithmétique et les autres enseignements préparatoires, puis il leur faisait connaître les sectes qui existent chez les philosophes et leur expliquait leurs écrits, les commentait et les examinait en détail, de sorte que chez les grecs eux-mêmes cet homme était proclamé un grand philosophe.

Ceux qui étaient moins bien doués, en grand nombre, il les menait aux études encycliques (études classiques), en disant que pour eux elles ne seraient pas d'une petite utilité (*ôphélèia*) en vue de la

connaissance et de la préparation aux Ecritures divines. Aussi estimait-il tout à fait nécessaire, même pour lui, de s'exercer aux disciplines profanes et à la philosophie...

Les témoins de ses succès en ces matières sont les philosophes grecs eux-mêmes qui ont fleuri de son temps, et dans les écrits desquels nous trouvons de nombreuses mentions de cet homme; ils

lui dédient leurs propres écrits ou présentent leurs travaux personnels à son jugement comme à celui d'un maître"...

(H. E. VI, 15; 18-19).

C'est alors probablement qu'Origène découvrit l'oeuvre de Philon d'Alexandrie et l'exégèse allégorique de l'A.T. L'oeuvre de Philon, exégète, théologien et mystique juif, prend rang parmi les sources de l'exégèse et de la spiritualité chrétiennes, avec l'oeuvre des Pères Alexandrins.

De cette période alexandrine (185-230), datent les premières oeuvres d'Origène: le *Traité des principes* (*Peri Archôn*), dans lequel il expose les 'principes' de la foi chrétienne; un premier essai de présentation méthodique d'une pensée cohérente sur Dieu, sur l'homme et sur le monde (*cosmos*), à partir de l'Écriture, et de la Tradition ecclésiale. Origène est ici à l'avant-garde de l'effort d'intelligence de la foi en son temps. Cette foi n'est pas encore bien définie dans plusieurs domaines, aussi, Origène se risque-t-il parfois dans des hypothèses aventureuses qui lui seront reprochées plus tard. Pourtant l'ampleur de la considération n'a pas d'égal dans la pensée patristique. Simultanément, Origène engage sa recherche d'intelligibilité du sens de l'Écriture par des travaux sur le texte de l'A.T. et commence ses *Commentaires*. Mais des détractations circonstancielles se présentent qui appellent des réponses d'urgence: pour réfuter l'interprétation gnostique d'Héracléon de l'Évangile selon S. Jean, Origène entreprend son colossal *Commentaire (tomos) sur l'évangile de Jean* (22 Livres, dont il en reste 8, écrits en grec): ouvrage qui s'échelonne dans le temps de 226 à 248, et d'un grand intérêt pour connaître la mystique d'Origène et sa notion de la vie intérieure. Grâce à la générosité d'un mécène, Ambroise, qu'Origène a contribué à convertir, l'Alexandrin dispose de moyens de travail importants, de sténographes (*tachigraphes*) et de copistes. Il travaille donc en équipe, et dicte ses *Commentaires* et *Homélie*s. Surchargé de travail, il voyage pourtant, lorsqu'il discerne que la volonté de Dieu sur lui l'y appelle: Rome, la Palestine (il y nouera des amitiés avec les évêques Alexandre de Jérusalem et Théoctiste de Césarée. Il fait la découverte, près de Jéricho, d'un manuscrit des Psaumes dont la version grecque diffère de celles alors connues. L'entourage de l'empereur Alexandre Sévère (222-235), préoccupé de questions religieuses, s'intéresse à lui, et la mère de l'empereur, Julia Mamaea, l'appelle pour consultation spirituelle et exégétique à Antioche.

Au cours d'un séjour en Palestine, Alexandre et Théoctiste lui font l'honneur bien légitime de l'ordonner prêtre, à l'insu de l'évêque d'Alexandrie Démétrius, dont Origène dépend toujours, juridiquement. Cela amène Origène à quitter Alexandrie pour se réfugier à Césarée de Palestine. Les *Commentaires* d'Écriture Sainte se succèdent alors, ainsi que des *Homélie*s d'une pénétration spirituelle profonde. Il forme aussi des disciples, dont le plus célèbre est sans doute S. Grégoire le Thaumaturge, évangéliste de la Province du Pont (Nord de la Turquie actuelle). Le *Discours de remerciement* de Grégoire à Origène est un précieux témoignage d'appréciation des qualités pédagogiques et spirituelles de l'enseignement du "maître". Grâce à Origène, Césarée restera un centre intellectuel de premier ordre jusqu'au IV^{ème} s., et sa célèbre bibliothèque, constamment enrichie par Origène, sera le lieu d'élection des chercheurs (S. Jérôme la fréquentera assidûment

depuis sa résidence de Bethléem). Ce même Jérôme traduira en latin deux *Homélie sur le Cantique*. Origène écrira, plus tardivement, vers 240, à Athènes puis à Césarée un magnifique *Commentaire sur le Cantique*, dans lequel, au dire de S. Jérôme, il se surpassa lui-même: "Dans ses autres livres, Origène surpassa tous les autres commentateurs; dans son Com./Cantique des Cantiques, il se surdépassa lui-même" (*Préf. Hom./Ct*).

De cette période date aussi son magistral *Commentaire sur l'Épître aux Romains* (vers 244). Il sera appelé en consultation par un groupe d'évêques du sud de la Palestine, en 245, à cause des ambiguïtés de la doctrine trinitaire d'Héraclide, évêque palestinien.

Le manuscrit de la rencontre entre Origène et Héraclide et de la discussion reproduite par des sténographes, a été retrouvé en Egypte, à Toura près du Caire, en 1941. Un irremplaçable document qui éclaire et rassure: l'orthodoxie de doctrine d'Origène se trouve là confirmée.

Autre confirmatur de la justesse de la doctrine spirituelle d'Origène, son *Contre Celse*, vaste apologie en 8 Livres, qui réfute point par point les arguments dépréciatifs du philosophe athée contenus dans son "Discours véritable". Origène nous livre là comme son testament spirituel en date de 248.

En 250, la brusque persécution déclenchée par Dèce fait des martyrs en Palestine; Origène est arrêté, torturé. Si la gloire du martyr lui échappe - et l'on sait combien il l'avait désirée -, du moins mourra-t-il deux années plus tard, comme tant de "confesseurs de la foi", des suites des sévices endurés au nom de Jésus Christ. Il avait 69 ans.

Conseil du maître à un disciple Lettre d'Origène à Grégoire le Thaumaturge

"Tes dispositions naturelles peuvent donc faire de toi un juriste romain accompli et un philosophe grec appartenant à l'une des écoles réputées. Mais je voudrais, moi, que tu utilises toute la force de tes dispositions naturelles en ayant pour fin la doctrine chrétienne. Quant au moyen à employer, j'aurais pour cette raison souhaité que tu prennes de la philosophie grecque tout ce qui peut servir comme d'enseignement encyclique ou de propédeutique pour introduire au christianisme, et de même pour la géométrie et de l'astronomie tout ce qui sera utile (*ôphélimos*) à l'interprétation de l'Écriture sainte. Et ainsi, ce que disent les philosophes de la géométrie et de la musique, de la grammaire, de la rhétorique et de l'astronomie, en les appelant les auxiliaires de la philosophie, nous l'appliquerons, nous, à la philosophie elle-même, par rapport au christianisme...

Toi donc, mon seigneur et fils, applique-toi principalement à la lectures des divines Écritures: applique-toi bien à cela. Car nous avons besoin de beaucoup d'application lorsque nous lisons les Livres divins, de peur de prononcer quelque parole ou d'avoir quelque pensée trop téméraire à leur sujet. En t'appliquant à les lire avec l'intention de croire et de plaire à Dieu, frappe, dans ta lecture,

à la porte de ce qui est fermé, et il t'ouvrira le portier dont Jésus a dit: 'A celui-là le portier ouvre' (Jn 10, 3). En t'appliquant à cette divine lecture, cherche avec droiture et avec une confiance inébranlable en Dieu le sens des divins Ecrits, caché au grand nombre. Ne te contente pas de frapper et de chercher, car il est absolument nécessaire de prier pour comprendre les choses divines. C'est pour nous y exhorter que le Sauveur a dit non seulement: 'Frappez et l'on vous ouvrira', et: 'Cherchez et vous trouverez', mais aussi: 'Demandez et l'on vous donnera' (cf. Mt 7, 7-8). J'ai osé parler ainsi à cause de mon amour paternel pour toi. S'il est bon ou non de l'avoir osé, Dieu seul peut le savoir, et son Christ, et celui qui participe à l'Esprit de Dieu et à l'Esprit du Christ" (S.C. 148, pp. 187-195).

(2) Origène et l'interprétation de la Bible

Le Livre IV, du *Traité des Principes* est la charte de l'interprétation (herméneutique) origénienne de l'Ecriture Sainte (SC 268). En IV, 2, 4, se trouve posé le fondement anthropologique du triple sens de l'Ecriture. De même que l'homme, "l'être tout entier" selon S. Paul, est "esprit, âme et corps" (1 Th 5, 23), de même Origène distingue trois sens principaux de l'Ecriture: un sens littéral (le corps), un sens moral (relatif à l'âme humaine), et un sens spirituel ou mystique (relatif à l'esprit humain, dans sa fine pointe, là où l'Esprit-Saint peut le toucher):

- **le sens littéral** : il désigne aujourd'hui, chez les exégètes, le sens que l'auteur inspiré a voulu donner à son texte. C'est souvent déjà un sens profond ou "spirituel". Mais Origène ne l'entend pas ainsi. Pour lui le sens littéral est le premier sens qui vient à l'esprit lors d'une première lecture. Il s'identifie à l'histoire, c'est à dire à ce qui est décrit ou raconté: le texte "à la lettre".

- **le sens moral** : il consiste en une transposition du premier sens, appliqué à l'homme intérieur dans son rapport à sa conscience. Le procédé vient de Philon, interprétant l'A.T. La vie d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, est un itinéraire de l'âme vers Dieu. Grégoire de Nysse procédera de même dans sa *Vie de Moïse*. Il touche au comportement de l'homme et le questionne, sans nécessairement, à ce niveau, faire intervenir les données de la foi.

- **le sens spirituel ou mystique**: c'est le sens le plus profond du texte biblique; il introduit dans le mystère: celui du Christ et de l'Eglise. Il se rapporte à tout ce qui relève de la foi, et de l'intimité du rapport du croyant à Dieu. En fait, il associera souvent le sens mystique et le sens moral, parlant simplement de "sens spirituel" au-delà du sens littéral ou de l'histoire.

Origène a trop de génie et de liberté dans l'Esprit pour appliquer à la lettre sa théorie, mais elle reste un guide. Il affectionne particulièrement les sens moral et spirituel, mais - sauf exception - il ne néglige jamais le sens littéral ou historique qui constitue pour lui comme une base de départ dans son exégèse (sens des mots, étymologie, grammaire...) et son interprétation. A preuve, ce qu'il

explique dans son *Commentaire sur Matthieu* au sujet de son travail de critique biblique:

"Il s'est produit beaucoup de variantes entre les exemplaires (de l'Evangile selon S. Matthieu, mais aussi de l'A.T.), soit par la négligence des copistes, soit du fait de l'audace perverse de certains, soit par l'insouciance dans la correction des copies, soit du fait de ceux qui, dans la correction, ajoutent ou retranchent ce que bon leur semble. Nous avons pu remédier, avec la grâce de Dieu, aux variantes dans les exemplaires de l'A.T. , en prenant pour critère les autres éditions (les traductions juives). Quant il y avait hésitation concernant les LXX (Septante: traduction grecque du texte hébreu commencée vers 250 avant J.C.) à cause des variantes des exemplaires, nous en avons jugé à partir des autres éditions et nous avons conservé ce qui était en accord avec elles. Nous avons marqué de l'obel (÷) ce qui n'était pas dans l'hébreu, n'osant pas le supprimer absolument; nous avons fait des additions, marquées d'astérisques (*), pour qu'il soit clair qu'elles ne figurent pas dans les LXX, mais que nous avons ajoutées à partir des autres éditions en accord avec l'hébreu..."

Il est important d'observer qu'Origène et les Pères ne négligent pas, au point de n'en tenir aucun compte, le sens littéral ou historique. Mais ce dernier, n'épuise pas le sens plénier du texte biblique: "lettre" et "esprit" (ou 'Histoire et esprit', selon le titre du livre fondamental du Père H. de Lubac, qui entre pour une grande part dans la connaissance et la "réhabilitation" d'Origène), s'appellent mutuellement, comme l'a fait S. Paul (cf. Ga 4, 22ss; 1 Co 10, 1-11; Heb 10, 1).

S. Paul, maître en exégèse pour Origène

"La loi est spirituelle et doit être comprise en un sens spirituel. Pour nous, nous savons que l'Ecriture n'a pas été rédigée pour nous raconter des histoires anciennes., mais pour notre instruction salutaire: aussi comprenons-nous que ce qu'on vient de nous lire est toujours actuel, et pas seulement en ce monde, que figure l'Egypte, mais en chacun de nous..."

Voyons la règle d'interprétation que nous a léguée l'Apôtre Paul. Ecrivant aux Corinthiens, il dit... 'Nous savons que nos ancêtres furent sous la nuée, qu'ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé la même nourriture spirituelle et tous bu au même breuvage spirituel; ils buvaient au rocher spirituel qui les accompagnait; or, ce rocher, c'était le Christ' (1 Co 10, 1ss). Vous voyez la différence entre la lecture purement historique et l'enseignement de Paul. La traversée de la mer (rouge) pour les juifs, Paul l'appelle le baptême; en ce qu'ils croyaient être une nuée, Paul voit le Saint-Esprit. De ce passage il convient de rapprocher la parole du Seigneur dans l'Evangile: 'Celui qui n'est pas rené de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume des cieux' (Jn 3)? La manne où les juifs ne voient qu'aliment pour le ventre et rassasiement de l'appétit, Paul l'appelle une nourriture spirituelle. Et non seulement Paul, mais aussi

le Seigneur qui dit sur le même sujet dans l'Évangile: 'Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts; mais celui qui mangera du pain que je lui donne, moi, ne mourra jamais'; et il ajoute: 'Je suis le pain descendu du ciel' (Jn 6). Paul parle ensuite clairement du rocher qui les accompagnait et il dit: 'Le rocher, c'était le Christ'.

Qu'allons-nous donc faire, nous qui avons reçu de Paul, maître de l'Église, de telles règles d'interprétation? N'est-il pas juste que nous appliquions aux autres cas la règle qu'il nous a transmise par un semblable exemple?" (*Com. /Exode*).

L'exégèse des Pères demeure nourrissante quand elle nous présente ainsi la Bible comme un tout cohérent, vivant et toujours actuel. Certes, il est arrivé à Origène d'abuser de l'usage de l'allégorie qui tendait à "transformer la bible en une forêt de symboles". Philon n'avait-il pas dit: "L'interprétation littérale est comme le symbole d'un univers caché que révèle le sens allégorique" (*De la vie contemplative* 3, 28)? Mais l'allégorie n'est pas l'allégorisme qui en est le mauvais usage. Origène n'y sombre pas. Grand spirituel, il garde toujours le bon sens du philosophe qu'il est aussi, et ne sépare jamais lecture interprétative de l'Écriture et vie spirituelle, c'est à dire prière. Et c'est bien là la garantie qui prévient les déviations et préserve des risques du subjectivisme.

(3) Origène: un maître spirituel

Il suffira, pour illustrer ce trait caractéristique de la personnalité de notre auteur, de citer un large extrait de l'*Homélie VII*, sur le Lévitique (le Livre le plus législatif de l'A.T.), homélie citée par le P. H. de Lubac, dans *Catholicisme*, pp. 322-323:

"Si nous avons compris quelle est l'ivresse des saints, et comment elle leur est promise pour leur joie, voyons maintenant comment notre Sauveur ne boit plus de vin jusqu'à ce qu'il boive avec les saints ce vin nouveau dans le Royaume de Dieu.

Maintenant encore, mon Sauveur s'afflige de mes péchés. Mon Sauveur ne peut être en joie tant que je demeure dans l'iniquité. Pourquoi ne le peut-il pas? Parce que lui-même est 'avocat pour nos péchés auprès du Père', comme le déclare Jean, son intime, en disant que 'si quelqu'un a péché, nous avons comme avocat auprès du Père Jésus Christ qui est sans péché, et qui lui-même est propitiation pour nos péchés' (1 Jn 3, 5; 4, 10). Comment donc pourrait-il boire le vin de l'allégresse, celui qui est avocat pour nos péchés, alors que je le contriste en péchant? Comment pourrait-il être dans la joie, lui qui s'approche de l'autel en propitiation pour moi pécheur, lui au coeur de qui monte sans arrêt la tristesse de mes fautes? 'Je boirai ce vin, dit-il, avec vous dans le Royaume de mon Père' (Mt 26, 29). Tant que nous n'agissons pas de façon à monter au Royaume, il ne peut boire seul ce vin, lui qui a promis de le boire avec nous. Il demeure donc dans la tristesse

aussi longtemps que nous persistons dans l'égarement. Si en effet son Apôtre 'pleure sur certains qui ont péché et n'ont pas fait pénitence de leur crimes' (2 Co 2, 3-4), que dire de lui-même, qui est appelé le Fils de l'Amour, qui s'est anéanti à cause de l'amour qu'il avait pour nous, qui n'a pas cherché son avantage alors qu'il était égal à Dieu mais a cherché notre bien et pour cela s'est comme vidé de lui-même? Ayant donc ainsi cherché notre bien, maintenant ne nous chercherait-il plus, ne songerait-il plus à nos intérêts, ne souffrirait-il plus de nos égarements? Ne pleurerait-il plus sur notre perte, lui qui a pleuré sur Jérusalem et qui lui a dit: 'Que de fois j'ai voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses poussins, et tu ne l'a pas voulu'? Celui qui a pris nos blessures et qui a souffert à cause de nous comme le médecin de nos âmes et de nos corps, maintenant il négligerait la corruption de nos plaies?

Donc, pour nous tous il se tient maintenant devant la face de Dieu, intercédant pour nous; il se tient à l'autel, offrant à Dieu une propitiation en notre faveur... Il attend donc que nous nous convertissions, que nous imitions son exemple, que nous suivions ses traces, pour se réjouir alors avec nous et 'boire avec nous le vin dans le Royaume de son Père' ".

3. Une Eglise persécutée par l'Etat et en conflit interne poursuit sa croissance: de S.Cyprien à Lactance

Introduction

C'est l'Afrique du Nord qui nous offre, jusqu'au début du IV^{ème} s., les plus remarquables témoins du christianisme latin. Minucius Félix, qui se fixera à Rome mais qui est d'origine africaine et contemporain de Tertullien - il lui empruntera beaucoup - nous a laissé un délicieux dialogue apologétique avec l'un de ses amis appelé *Octavius* qu'il amènera finalement à la foi. Une autre apologie - celle-là assez médiocre - nous vient du rhéteur africain Arnobe de Sicca (El Kef, Tunisie centrale). Bien que cela paraisse surprenant, la latinité chrétienne se développe plus rapidement en Afrique-Proconsulaire...qu'à Rome. Il faut attendre 250 pour que le prêtre Novatien - qui fera schisme - écrive la première oeuvre latine d'importance: le traité *De la Trinité*: il combat le docétisme, l'adoptianisme, et le modalisme; il se préoccupe aussi de questions morales dans trois autres traités. Dans les débats internes de l'Eglise du temps dont nous allons parler, l'activité de Novatien s'affronte à celle de S. Cyprien. C'est surtout ce dernier qui nous interpellera, pour clore notre étude par celui qui donnera son essor à la latinité chrétienne, Lactance.

A. Cyprien de Carthage: parcours biographique et production littéraire

Caecilius Cyprianus devient évêque de Carthage en 249 environ; c'est le premier jalon historique que nous ayons de lui. Issu d'une riche famille et versé dans la rhétorique qu'il enseignait, il se convertit au Christ vers 246; son traité *A Donat* relate magnifiquement l'enthousiasme du nouveau converti qui vient de recevoir le baptême dans l'Eglise. Très rapidement, il devient un homme d'Eglise considéré parce que doué de dons naturels et surnaturels authentiques; il reste cependant un homme de la société cultivée soucieux néanmoins de l'unité du corps ecclésial et de la réconciliation de ceux qui, sous la pression des persécuteurs, avaient "apostasié" leur foi: on les appelait les *lapsi*, ceux qui ont "glissé" et achoppé dans la fidélité aux promesses de leur baptême. La conversion de Cyprien fut pour lui un changement de vie: il distribua sa fortune aux pauvres, renonça à l'héritage littéraire ancien sans renier sa culture, pour puiser toute sa science dans la Bible et en divulguer les trésors de sagesse: "Il y a, disait-il, une grande différence entre les chrétiens et les philosophes" (*Lettre* 16, 55). Il exhortera dans ce sens son ami païen Donat (*A Donat*: un petit traité qui est un chef-d'oeuvre littéraire, car si Cyprien a renoncé à tout, il n'a pas renoncé à l'art de bien écrire).

Il composera aussi un recueil de "témoignages scripturaux", les *Testimonia* qu'il dédie à un certain Quirinus: trois Livres qui regroupent des citations de l'A. et du N.T. autour de divers sujets de doctrine chrétienne; l'intention de l'auteur était probablement de venir en aide à des prêtres peu instruits dans leur ministère sacerdotal. C'est aussi pour nous un témoignage historique pour notre connaissance des premières traductions latines de la Bible.

L'héritage littéraire que nous laisse Cyprien date pour l'essentiel de son épiscopat (249-258). Divers "Taités" sont à mentionner qui mettent en relief les préoccupations du temps et les défis que les chrétiens ont, en ce milieu du III^{ème} s., à relever: *La tenue des vierges* (qui s'inspire du Livre de Tertullien sur *La toilette des femmes*), *Sur les Apostats*, surtout *De l'unité de l'Eglise*; *La prière du Seigneur* (un commentaire du 'Notre Père' qu'utilisera Cyprien pour écrire son propre commentaire), *A Démétrianus* (un calomniateur des chrétiens), *Sur la mort*, *Des bonnes oeuvres et des aumônes*, *Du bien de la patience* (ou il emboîte le pas, là encore, à Tertullien); *De la jalousie et de l'envie*; une *Exhortation au martyre* (c'est à l'ordre du jour, parce qu'une réalité quotidienne; traité adressé à Fortunat); une autre apologie: *Que les idoles ne sont pas des Dieux*. A cette somme littéraire importante, il convient d'ajouter 81 Lettres (éditées dans le codex Taurinensis) d'une belle facture littéraire, et qui sont une source importante pour la connaissance de l'histoire de l'Eglise du III^{ème} s. ainsi que du Droit canonique.

Nous touchons là, à travers cette production littéraire, aux problèmes que l'évêque doit affronter loyalement et courageusement avec une communauté chrétienne en pleine tourmente.

Après la cruelle et dangereuse persécution de 250-251, sous l'empereur Dèce, l'Eglise se déchire elle-même dans des querelles passionnées, avant d'affronter la violente persécution de 257-258, sous l'empereur Valérien. Exilé de Carthage en 257, et exerçant clandestinement son ministère alors qu'il est recherché, Cyprien reviendra à Carthage en 258, pour y être décapité (voir l'extrait des Actes de son martyre, cité plus loin).

L'expérience de la conversion et du baptême de Cyprien raconté par lui-même

"Pour moi, lorsque j'étais prostré dans les ténèbres d'une nuit sans clarté, et lorsque, hésitant et indécis, j'étais ballotté au hasard par la houle dans la mer du siècle agité, ignorant de ma vie, étranger à la vérité et à la lumière, j'estimais vraiment difficile et pénible, vu mes habitudes d'alors, ce que me proposait pour me sauver la divine miséricorde: on pouvait naître à nouveau, et, enfanté à une vie nouvelle par le bain de l'eau qui procure le salut, dépouiller ce que l'on avait été auparavant, et, tout en gardant sa constitution physique, changer l'homme, esprit et âme. Je me disais: comment est possible une aussi complète transformation, se débarrasser soudain et d'un seul coup de vices qui, ou innés se ont durci du fait de la dégradation de notre nature matérielle, ou contractés depuis longtemps se sont développés avec l'âge et l'ancienneté? Par de longues et profondes racines ils se sont installés jusqu'au fond de l'être. Quand apprend-il la tempérance l'habitué des dîners d'apparat et des festins copieux? ...Celui qui a trouvé du charme aux faisceaux et aux honneurs ne peut être un simple particulier sans notoriété. Celui-ci, escorté d'une avant-garde de clients, honoré du cortège compact d'un bataillon de gens empressés, considère comme une punition d'être seul. Elle sont tenaces toujours les séductions du mal, et inévitablement, selon l'habitude prise, l'ivrognerie attire, l'orgueil enfle, la colère échauffe, la convoitise tourmente, la cruauté excite, l'ambition sollicite, la débauche fait déchoir.

Voilà ce que souvent je me disais en moi-même. Effectivement moi aussi j'étais retenu, empêtré dans les mille égarements de ma vie précédente, dont je ne croyais pas pouvoir me éfaire: c'est ainsi que j'obéissais aux vices qui faisaient corps avec moi; désespérant de m'améliorer j'encourageais mes maux comme s'ils étaient déjà mon bien propre et mes esclaves de naissances.

Mais après qu'avec le secours de l'eau qui régénère, les taches de mon ancienne vie eurent été lavées et que la lumière d'en haut se fut répandue dans mon âme délivrée et purifiée, après que j'eus reçu l'Esprit venu du ciel et qu'une seconde naissance m'eut changé en un homme nouveau, ce fut merveille comme aussitôt je vis la certitude lever mes doutes, s'ouvrir les barrières, s'éclairer les ténèbres, devenir facile ce que précédemment semblait difficile, possible à pratiquer ce que je croyais impossible, à telle enseigne qu'il m'était donné de reconnaître comme terrestre ce qui auparavant, né de la chair, était enclin au péché, comme déjà divin ce que dorénavant animait l'Esprit-Saint. Tu sais assurément et tu reconnais tout comme moi ce que nous a enlevé ou ce que nous a apporté

cette mort des péchés, cette vie des vertus" (*A Donat*, 3-4).

B. Cyprien et le problème des *lapsi*

En 250, l'empereur Dèce veut susciter un élan populaire et faire l'unanimité nationale et religieuse autour de sa personne: tout citoyen de l'Empire est tenu de participer en sa faveur à un acte public de culte envers les dieux. Les chrétiens sont placés devant un cas de conscience dramatique; les voilà contraints de choisir entre un acte idolâtrique, et l'emprisonnement, les tortures et peut-être la mort.

Cyprien prit le parti de se cacher en continuant à diriger la communauté chrétienne dont il avait la charge par ses lettres (cf. *Lettres* 5 à 43). Cette attitude de "fuite" stratégique lui sera d'ailleurs reprochée, notamment par le clergé de Rome où la pape Fabien, lui, subissait le martyre. Mais Cyprien sut se défendre et renouer des relations confiantes avec l'Eglise romaine. L'application des mesures persécutrices n'excéda guère l'année 250; elle fit néanmoins de nombreux martyrs et de très nombreuses défaillances (les "glissades" qui ont fait tomber les *lapsi*) parmi les chrétiens. Ceux-ci avaient cherché une échappatoire soit en accomplissant le rite idolâtrique exigé, soit en brûlant quelques grains d'encens devant l'effigie de l'empereur, soit encore en se procurant des certificats de pieuse pratique du culte impérial. Apostats par faiblesse, ils désiraient ensuite être réintégrés dans l'Eglise. Le problème s'était déjà posé par le passé lors de précédentes persécutions, mais il prenait alors un relief particulier. A Carthage, sans demander l'avis de l'évêque, des chrétiens "confesseurs" de la foi qui avaient été emprisonnés et parfois torturés mais qui avaient échappé à la mort, se mirent à délivrer généreusement aux *lapsi* des "billets d'indulgence". En revanche, à Rome, à Alexandrie, à Antioche, les rigoristes s'opposèrent à l'épiscopat quant il se montrait favorable à la réconciliation des *lapsi*, moyennant une pénitence appropriée. Ce fut là l'origine du schisme rigoriste du prêtre Novatien à Rome, auquel se rallièrent des mécontents de Carthage, opposés à Cyprien. Celui-ci, rentré dans sa ville épiscopale fin 251 réunit un concile d'évêques africains qui prit des décisions concernant la réintégration des *lapsi*; les Eglises de Rome et d'Alexandrie firent de même, choisissant l'indulgence plutôt que la rigueur. Ce débat sur la discipline pénitentielle et les schismes qui pouvaient en résulter, inspira à Cyprien divers ouvrages dont *Sur les lapsi*, *Des apostats*, et surtout *De l'unité de l'Eglise catholique*.

C. S. Cyprien, ardent défenseur de l'unité de l'Eglise

Ce dernier traité *De l'unité de l'Eglise*, développe deux idées principales: (1) L'Eglise comme "mystère d'unité"; (2) L'épiscopat comme "corps" au service de cette unité. L'Eglise a donc

vocation d'unité; elle doit être union des âmes (c'est à dire au sens propre "unanimité": *una/anima*) et union des coeurs (c'est à dire "concorde": *cum/corde*). Car, comme le dit Cyprien dans une phrase clé reprise par la Constitution sur l'Eglise *Lumen Gentium*: "elle tient son unité de l'unité même du Père, du Fils et de l'Esprit Saint". Ainsi, le schisme (*kisma* = séparation, déchirement; et Cyprien écrit son traité au moment où le prêtre Novatien faisait "schisme" à Rome) est le grand péché; il est comme la négation de l'Eglise, de sa "catholicité" (*kata olon* , "selon le tout"). Et si elle est "catholique", elle ne peut être que la seule vraie et véridique. Et Cyprien n'hésite pas à conclure que hors de l'Eglise catholique, il n'y a ni sacrements valables, ni grâce de salut: "hors de l'Eglise point de salut", ce qui doit s'entendre ainsi: nul n'est effectivement sauvé sinon dans l'Eglise et par l'Eglise où le Christ, unique Sauveur de l'homme, exerce toute sa puissance de salut. Les schismatiques se privent de la source de vie; nous retrouvons là les mises en garde d'Ignace d'Antioche, d'Irénée de Lyon, d'Origène, et - nous le verrons - de Lactance. Bien sûr, l'avenir devra dégager et progressivement éclairer les enjeux ecclésiologiques et sacramentaires de telles affirmations.

Et l'unité de l'Eglise n'est pas seulement d'ordre spirituel; elle s'appuie sur la cohésion visible de l'épiscopat qui forme - et Cyprien insiste - "un corps", "un collège", dimension essentielle que le Concile Vatican II a si bien remis en lumière. L'évêque n'a de pouvoir qu'en tant que membre de ce collège, et uni communionnellement à ses confrères et à l'évêque de Rome; il est alors signe et centre d'unité en chaque Eglise locale où se vit la catholicité. Deux versions nous sont parvenues d'un passage qui à trait à l'Apôtre Pierre; nous le présenterons en deux colonnes parallèles: deux versions authentiques qui ne donnent pas tout à fait le même poids à la primauté de Pierre dans l'Eglise. L'idée fondamentale est que l'unité ecclésiale a une origine unique concrétisée en la personne de Pierre, puis en l'Eglise de Rome qu'il a fondée, et qui est source d'unité pour toutes les autres Eglises, "Eglise principale d'où l'unité sacerdotale (Cyprien veut dire 'épiscopale') est issue". Ce qui n'empêchera pas l'évêque de Carthage de refuser à l'évêque de Rome un pouvoir juridictionnel, qui pouvait être arbitraire, sur les Eglises locales.

L'unité de l'Eglise: rôle de Pierre et de l'Eglise de Rome

"Le Seigneur dit à Pierre: 'Je te dis, moi, que tu es Pierre et que sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise" (Mt 16, 18)...

<p>Au même Pierre il dit après sa résurrection: 'Pais mes brebis. C'est sur un seul qu'il édifie l'Eglise; et il lui confie ses brebis à faire paître. Et quoiqu'il dispense à tous les apôtres un pouvoir égal, il n'a cependant</p>	<p>C'est sur un seul qu'il édifie l'Eglise. Et bien qu'après sa résurrection il dispense à tous les apôtres pouvoir égal et leur dise: 'De même que mon Père m'a envoyé,</p>
---	--

<p>établi qu'une seule chaire (<i>cathedra</i>) et il a organisé moi je vous envoie'...</p> <p>par l'autorité de sa parole l'origine, la modalité de l'unité.</p> <p>De toute façon, les autres apôtres étaient aussi ce que fut Pierre, mais la primauté est donnée à Pierre, et une Eglise unique, une chaire unique nous est montrée. Tous sont pasteurs, mais il nous est signalé qu'il n'y a qu'un troupeau que font paître tous les apôtres en un accord unanime.</p> <p>Celui qui ne s'attache pas à cette unité (recommandée par) Paul, croit-il qu'il reste attaché à la foi? Celui qui abandonne la chaire de Pierre sur laquelle l'Eglise a été fondée, peut-il se flatter d'être dans l'Eglise?"</p> <p style="text-align: center;"><i>Sur l'unité de l'Eglise, 4</i></p>	<p>Cependant, pour manifester l'unité, il a ménagé par l'autorité de sa parole l'origine de cette même unité (de telle façon qu'elle) commençât par un seul.</p> <p>De toute façon, les autres apôtres étaient aussi ce que fut Pierre; ils bénéficiaient d'une participation égale à l'honneur et au pouvoir, mais le commencement a son point de départ dans l'unité. Ainsi est soulignée l'unité de l'Eglise du Christ...</p> <p>Celui qui ne s'attache pas à cette unité de l'Eglise, croit-il qu'il reste attaché à la foi? Celui qui résiste et fait opposition à l'Eglise, est-il bien sûr d'être dans l'Eglise? Le bienheureux apôtre Paul n'enseigne-t-il pas la même chose, ne met-il pas en relief le sacrement de l'unité, quand il dit: 'Il n'y a qu'un seul corps'...</p> <p style="text-align: center;"><i>Sur l'unité de l'Eglise, 4</i></p>
---	--

Contre le schisme, à propos de Novatien

"Puisque l'Eglise seule a l'eau vivifiante et le pouvoir de baptiser et de purifier, celui qui dit que l'on peut être baptisé et sanctifié chez Novatien, devrait établir d'abord et montrer que Novatien est dans l'Eglise, ou la gouverne. L'Eglise en effet est une, et ne peut, étant une, être à la fois dedans et dehors. Si elle est chez Novatien, elle n'était pas chez Corneille (l'évêque légitime de Rome); mais si elle était chez Corneille, qui succéda par une ordination légitime à l'évêque Fabianus, et à qui le Seigneur, outre l'honneur épiscopal, a donné aussi la gloire du martyr, Novatien n'est pas dans l'Eglise, et ne peut pas être considéré comme un évêque, lui qui, au mépris de la Tradition évangélique et apostolique, est sorti de lui-même et n'a succédé à personne. En effet, celui-là ne peut gouverner l'Eglise qui n'a pas été ordonné dans l'Eglise.

Que les âmes chrétiennes soient unies entre elles par le lien ferme et indissoluble de la charité, c'est ce que montrent le sacrifice même du Seigneur. En effet, quand le Seigneur appelle son corps le pain fait de la réunion d'un grand nombre de grains, il marque l'unité de notre peuple, qu'il figurait. Et quand il appelle son sang le vin exprimé d'un grand nombre de grappes et de grains, et formant une liqueur unique, il marque que notre troupeau est fait d'une multitude ramenée à l'unité. Si Novatien est uni à ce pain du Seigneur, s'il est mêlé au breuvage du Christ, on pourra croire qu'il lui est possible d'avoir la grâce de l'unique baptême de l'Eglise, s'il est bien établi qu'il garde l'unité

de l'Eglise" (*Lettre 69, 3, 1; 5, 2*).

Finalement, la question de la réintégration des *lapsi* (voir plus haut, pp. 44-45), vu le parti pris à leur propos, n'est pas étrangère à la question fondamentale et plus englobante de l'unité de l'Eglise. L'extrait du traité *Sur les apostats*, que nous lisons maintenant, nous le montre à l'évidence:

La réintégration des apostats dans l'Eglise ne peut se faire "à bon marché"

(Cyprien se trouve pris entre deux feux dans l'affaire des 'lapsi'. Il s'oppose aux rigoristes qui refusent le pardon de l'Eglise, mais aussi à ceux, prêtres ou 'confesseurs' qui se sont mis à l'accorder sans en référer à l'évêque, de leur propre autorité, et sans exiger une juste pénitence).

"Frères bien-aimés, une calamité d'un nouveau genre est apparue et, comme si la tempête de la persécution ne sévissait pas assez, elle a été portée à son comble, sous prétexte de miséricorde, par un mal trompeur et un fléau qui se cache sous des apparences caressantes. En opposition avec la rigueur de l'Evangile, en opposition avec la loi de Dieu et du Seigneur, par l'audace de certains, voici que la communion est accordée imprudemment - une paix vaine et trompeuse, dandereuse pour ceux qui la donnent, et sans effets pour ceux qui la reçoivent. Certains n'attendent pas avec patience la guérison, ni ne recherchent le vrai remède que procure l'expiation: la pénitence n'habite pas dans leur cœur, même le souvenir du crime le plus grave et le plus terrible qu'est l'apostasie est aboli...

Tous ces enseignements sont méprisés et rejetés. Avant l'expiation du délit, avant l'"exomologèse" (confession) du crime, avant que la conscience ait été purifiée par la main et le ministère de l'évêque, avant d'avoir apaisé l'offense faite au Seigneur irrité et menaçant, ils font violence au corps et au sang du Christ, et ils pèchent contre Dieu, avec leurs mains et leur bouche, plus que lorsqu'ils ont renié le Seigneur. Ils croient que c'est la paix, ce que certains vendent d'une manière trompeuse. Ce n'est pas la paix mais le conflit, car celui qui est loin de l'Evangile ne peut être uni à l'Eglise" (*Sur les apostats*, 15).

Mais un autre conflit, interne à l'Eglise, allait susciter le discernement de l'évêque Cyprien en matière de sacrements. Il va se heurter à l'intransigence d'Etienne, successeur de Corneille - après le bref inter-pontificat de Lucius.

D. La controverse sur le baptême: les évêques d'Afrique résistent au pape Etienne

L'accord entre Corneille et Cyprien avait été exemplaire dans l'affaire de la réintégration des *lapsi*. Il allait en aller autrement avec Etienne (254-257), le successeur de Corneille, à propos de la

validité du baptême donné dans des communautés hérétiques ou schismatiques. La question, déjà antérieurement posée, avait été diversement résolue: les pratiques n'étaient pas uniformes. Dans certaines communautés d'Eglise, on considérait comme nul le baptême conféré en dehors de l'Eglise catholique: on rebaptisait donc tous les 'convertis' venant de groupements séparés: c'était l'usage en Asie mineure, en Syrie et en Afrique Proconsulaire - donc à Carthage. A Rome ou à Alexandrie, au contraire, on se contentait d'imposer les mains aux 'convertis' pourvu que le baptême ait été administré "dans la forme et l'intention de l'Eglise". Cette diversité des usages finit par provoquer des interrogations dans les communautés d'Afrique du Nord. Au Concile de Carthage de 255, un groupe d'évêques réclama une prise de position officielle à ce sujet; et le Concile déclara seule valide la pratique africaine. Des lettres furent rédigées par Cyprien dans ce sens. Il écrivit au pape Etienne, pour l'informer de la décision conciliaire, et l'inviter assez clairement à s'y rallier. La réponse d'Etienne fut nette et sans détours: invoquant la tradition de l'Eglise, il maintenait la pratique romaine. Contrarié, Cyprien chercha des appuis en Orient, en particulier auprès de Firmilien de Césarée, en Cappadoce. Une lettre de ce dernier montre, par le ton employé au sujet d'Etienne, à quel degré était monté le débat: manifestement la passion s'y mêlait; on lit même que le pape Etienne avait menacé de rompre la communion avec les Africains et avec l'Orient - ce que confirme Denys d'Alexandrie qui tentait de calmer les esprits.

Le Concile africain se réunit à nouveau en septembre 256 - les Actes en ont été conservés. Sans s'insurger contre Etienne, la décision antérieure est confirmée, estimant avec Cyprien que "chaque évêque exerce le gouvernement de son Eglise de manière libre et responsable, sans être tenu de devoir en référer à une autorité supérieure" (le pape en l'occurrence). C'était, de la part de l'évêque de Carthage une sorte de profession d'autonomie. Mais alors, comment concilier cette revendication avec la notion si fortement affirmée par Cyprien du "collège" épiscopal, de la notion corporative de l'épiscopat et de son inséparable unité? Cette position africaine sur la discipline baptismale n'allait-elle pas compromettre l'unité de l'Eglise si magistralement proclamée dans le traité *Sur l'unité de l'Eglise*?

La situation difficile ainsi créée va demeurée sans solution pendant une année. En août 257, le pape Etienne meurt martyr dans la persécution lancée par l'empereur Valérien qui visait les évêques, chefs des Eglises. Au même moment Cyprien lui-même est arrêté et exilé. L'an 258, il consommait lui aussi son martyre, entouré de son clergé et de nombreux fidèles. On lui fit une sépulture triomphale, ...et la controverse sur le baptême s'éteignit d'elle-même. Des pratiques diverses perdurèrent dans les Eglises jusqu'à ce qu'au IVème siècle, la pratique Alexandrine et Romaine finit par s'imposer. La justification théologique en fut apportée par S. Augustin. La reconnaissance mutuelle, entre Eglises séparées, de la validité du baptême administré légitimement et selon la forme évangélique instituée par le Christ et pratiquée par les Apôtres, se reçoit

aujourd'hui de cette solution antique du conflit.

Illustrons cette physionomie des rapports cordiaux et parfois tendus entre Carthage et Rome par deux lettres de Cyprien, l'une au pape Corneille, l'autre à "l'évêque de Rome", Etienne.

L'accord entre Corneille et Cyprien dans l'affaire des *lapsi*

"Nous avons reçu, frère très cher, les glorieux témoignages de ta foi, de ton courage, et ta belle confession nous a donné tant de joie que nous nous considérons comme participant à tes mérites et à ta gloire. Comme il n'y a entre nous qu'une Eglise, qu'une âme et qu'un coeur, quel évêque ne se réjouirait de la gloire d'un autre évêque comme d'une gloire propre à lui-même, et quel est le groupe de frères qui ne serait heureux de voir des frères dans la joie? On ne saurait dire toute l'allégresse, tout la satisfaction qui s'est manifestée ici, quand nous avons appris ces heureuses nouvelles de ton courage; quand nous avons appris que tu avais servi de chef aux frères dans la confession, mais aussi que la confession du chef a été rehaussée par la conformité de sentiment des frères. Ainsi en marchant à la gloire le premier, tu as eu beaucoup de compagnons de gloire; tu as décidé les fidèles à être confesseurs, en te montrant prêt, le premier, à onfesser pour tous. Nous ne savons que louer le plus en toi, ou bien ta foi prompte et ferme, ou bien cette affection des frères qui ne permet pas de séparation. Le courage de l'évêque marchant le premier s'est montré publiquement, l'union des frères suivant l'évêque s'est affirmée de même. Il n'y a eu chez vous qu'un coeur et qu'une voix, et toute l'Eglise de Rome a confessé Jésus Christ..

Pensons l'un à l'autre, dans l'union des coeurs et des âmes; prions chacun de notre côté, l'un pour l'autre; dans les moments de persécution et les difficultés, soutenons-nous par une charité réciproque, et si à l'un de nous Dieu fait la grâce de mourir bientôt et de précéder l'autre, que notre amitié continue auprès du Seigneur, que la prière pour nos frères et nos soeurs ne cesse pas de s'adresser à la miséricorde du Père. Je souhaite, frère très cher, que tu te portes toujours bien" (*Lettre 60, à Corneille*).

La rude franchise de Cyprien envers Etienne

(Cyprien signifie au pape Etienne de franche manière, la décision des évêques d'Afrique concernant le baptême conféré hors de l'Eglise catholique)

"Pour régler certaines affaires, en les soumettant à l'examen d'une assemblée, nous avons été obligés, frère très cher, de nous réunir à plusieurs évêques et de tenir un concile. Beaucoup de questions y ont été apportées et mises au point. Mais nous devons t'écrire et conférer avec ta gravité et ta sagesse de celle-là surtout qui intéresse l'autorité épiscopale, l'unité et la dignité de l'Eglise catholique, qui sont d'institution divine. Nous avons donc décidé que ceux qui ont été

immergés hors de l'Eglise, et souillés d'une eau profane, quand ils viennent à nous et à l'Eglise qui est une, devaient être baptisés, parce que c'est trop peu que de leur imposer la main pour qu'ils reçoivent le Saint Esprit, s'ils ne reçoivent aussi la baptême de l'Eglise...

Quant à ce que font les hérétiques, nous avons récemment établis avec soin que ce n'est pas un baptême, et qu'on ne peut rien obtenir par la grâce du Christ chez ceux qui s'opposent au Christ...

Voilà, frère très cher, ce que, en raison du respect et des égards que nous avons réciproquement et de notre sincère amitié, nous avons cru devoir porter à ta connaissance, pensant bien que ton zèle pour la religion et la sincérité de ta foi te feront agréer des déclarations sincères qui tendent au bien de la religion. Au surplus, nous n'ignorons pas que certains n'abandonnent jamais l'idée dont ils se sont une fois pénétrés, et ne changent pas facilement d'avis, mais tout en gardant avec leurs collègues le lien de la paix et de la concorde, retiennent certains usages particuliers, qui ont eu une fois cours chez eux. En cela, nous non plus nous ne prétendons faire violence ni donner de loi à personne, chaque évêque ayant toute liberté dans l'administration de son Eglise, sauf à rendre compte à Dieu de sa conduite. Nous souhaitons, frère très cher, que tu te portes toujours bien" (*Lettre 72, I, 1; III*).

Tel fut Cyprien, "l'arbre toujours vert", comme le *cypreus* (le cyprès) qui, homme d'Eglise en tant qu'évêque, fut un "homme de l'Eglise". Il sut faire face à des conflits internes et externes en apportant des solutions courageuses, même si certaines furent imparfaites: ce sera l'occasion pour la postérité - et comment ne pas penser à Augustin, cet autre africain - d'approfondir la réalité ecclésiale dans la contemplation de son "mystère d'unité" et de gérance de la divine Miséricorde. Au IVème siècle, il y aura à faire face, dans l'Eglise d'Afrique, à un autre cataclysme: le terrible schisme donatiste : Cyprien avait tracé la voie. Il fut certes malicieusement exploité par les partisans de Donat qui puisèrent dans la position de Cyprien sur la question du baptême des arguments pour "rebaptiser" les catholiques qui passaient chez eux. S. Augustin, tout en se situant dans la lignée de Cyprien, justifiera l'alignement sur la pratique alexandrine et romaine, en se démarquant de son grand prédécesseur. Reprenant, en le transposant, le mot d'Aristote que l'on disait disciple de Platon et qui s'en défendait, Augustin aurait pu dire: "J'aime Cyprien de Carthage, mais j'aime encore mieux la vérité". Cyprien, martyr, dont le maître à penser fut Tertullien et qu'il appelait "mon maître", reste une des colonnes de l'Eglise d'Occident.

Actes du martyr de saint Cyprien (14 septembre 258)

"Le proconsul Galère Maxime ordonna que Cyprien lui soit présenté quand il siègerait au Portique des exécutions. Lorsque l'évêque Cyprien fut amené, le proconsul lui demanda:

'C'est toi qui es Thascius Cyprianus?

_ C'est moi.

Le proconsul: 'C'est toi qui prétend être le chef d'hommes aux doctrines sacrilèges?' _ C'est moi.
_ Les très saints empereurs ont ordonné que tu sacrifies aux dieux. _ Je ne le ferai pas.

Le proconsul, après avoir délibéré avec son conseil, se décida enfin à prononcer la sentence. Il parla ainsi: ...'Parce que tu as été convaincu d'être l'auteur et propogateur de crimes infâmes, tu serviras de leçon à ceux que tu as associés à ton forfait; l'ordre public sera consacré par ton sang.

Après ce discours, il lut sa décision sur une tablette: 'Nous ordonnons que Thascius Cyprianus soit châtié par le glaive. Cyprien dit: 'Je rends grâce à Dieu'.

Après cette sentence, la foule des frères disait: 'Nous aussi, qu'on nous décapite avec lui. Aussi les frères s'ameutèrent et une grande foule le suivit. C'est ainsi que Cyprien fut amené au Champ de Sextus... Lorsque l'exécuteur arriva, Cyprien ordonna à ses assistants de lui donner vingt-cinq pièces d'or. Les frères étendirent devant lui des liges et des mouchoirs. Puis le bienheureux Cyprien se banda les yeux de sa propre main. Comme il ne pouvait pas s'attacher les mains, Julien le prêtre, et Julien le sous-diacre les lui attachèrent.

C'est ainsi que le bienheureux Cyprien subit le martyre. Pour éviter la curiosité des païens, on déposa son corps non loin de là. Puis, pendant la nuit, on le transporta avec des cierges et des torches au cimetière du procureur Macrobe Candidien, sur la route de Mappala, près des citernes. Ce transfert se fit dans la joie d'un véritable triomphe" (L.H.IV, pp. 1003-1005).

4. Un humaniste latin chrétien: Lactance, le "Cicéron chrétien"

A. Une carrière peu ordinaire et féconde, à une époque décisive

Cecilio Firmiano Lactance (né vers 250 - mort en 325) est un Africain, lui aussi. Il fut l'élève de l'apologiste Arnobe de Sicca, et quoique figurant parmi les auteurs de second rang, il mérite cependant qu'on s'intéresse à lui. Ni grand philosophe, ni savant théologien, ni spirituel éminent, il a fait preuve d'une telle originalité d'esprit qu'il lui revient une place singulière parmi les Pères latins. Laïc chrétien, écrivain et maître indépendant, comme Justin ou Tertullien, il enseigna la rhétorique (grammaire, littérature, éloquence). Il écrit avec une rare éloquence, ce qui explique le surnom de "Cicéron chrétien" qui lui fut donné à la Renaissance (XVème s.).

D'abord, il gravite dans l'orbite de la cour impériale, celle de Dioclétien, puis celle de Constantin. A cheval sur deux siècles (250-325), il est contemporain du grec Eusèbe de Césarée. Tous deux vivront le passage crucial de l'ère des persécutions pour l'Eglise - la dernière ayant été déclenchée par Dioclétien en 302 - à l'ère de tolérance et de droit à l'existence pour l'Eglise à partir de 312-313, puis du christianisme officiellement reconnu après la conversion de l'empereur

Constantin. Mais, alors qu'Eusèbe, dans son oeuvre théologique, s'engage dans les débats du IV^{ème} siècle, Lactance se rattache à la période précédente, celle des Pères du III^{ème} s.

Appelé d'Afrique à Nicomédie, capitale d'empire, par Dioclétien à la fin du III^{ème} s., il occupera une chaire de professeur de latin, langue administrative qui prend alors une importance croissante. C'est à Nicomédie qu'il se convertit au christianisme.

A la suite des édits de persécution de 302-303, il abandonne son poste, tombant en disgrâce. Sans doute rencontra-t-il Constantin à Nicomédie puisque le futur empereur y vivait en otage sous la poigne redoutable du cruel Dioclétien. Constantin fut séduit par l'érudition du maître Lactance; il s'en souviendra lorsqu'il faudra trouver pour Crispus, son fils, un pédagogue et un éducateur. Le père de Constance Chlore était alors empereur d'Occident, et Dioclétien, empereur d'Orient, s'assurait du loyalisme de Constance en tenant son fils Constantin "en résidence surveillée" à Nicomédie. Devenu maître de l'Occident en 312, Constantin choisit Trèves pour en faire sa capitale résidentielle et administrative: il y fit appeler Lactance en 303 pour assurer la formation de son fils, Crispus.

Après la victoire de Constantin sur Licinius, le maître de l'Orient après Dioclétien, Constantin s'établira à Nicomédie, mais Lactance ...ne le suivit pas. On perd sa trace après 325, date probable de sa mort.

Sa production littéraire

C'est essentiellement dans ces 25 années du début du IV^{ème} s. que Lactance composa l'oeuvre littéraire que nous possédons de lui aujourd'hui.

L'écrit le plus ancien est certainement *Sur l'oeuvre de Dieu*: une apologie de la croyance en Dieu Créateur si malmenée par les philosophes athées (Celse, que réfuta Origène, en était un vindicatif représentant). Puis, ce fut l'oeuvre maîtresse: *Les Institutions divines*, qu'il mit une dizaine d'années à écrire (302-313). Il en fit une sorte d'abrégé dans *L'Epitomè*. Le *Traité Sur la colère de Dieu* peut avoir été rédigé vers 314, ou plus tard. Autre livre: *Sur la mort des persécuteurs*; il retrace l'histoire cruelle des années qui précédèrent celles de la "paix constantinienne"; c'est en fait une apologie du christianisme auquel l'empereur se convertit avant sa rencontre décisive et sa victoire sur l'usurpateur Maxence, au Pont Milvius (Nord de Rome), en 312.

B. Un apologiste doublé d'un polémiste , mais pédagogue malgré tout

Les milieux païens peuvent bien encore railler le christianisme, du moins ne peuvent-ils plus

l'ignorer. L'intolérance du pouvoir dans les années de persécution a été d'ailleurs fortement désapprouvée par certains païens lucides et chercheurs de la vérité, épris à la fois de justice et des exigences de la raison. Lactance veut profiter de ce retournement qui s'amorce chez les païens intellectuels ou de bon sens, pour **changer le style de l'apologie**. Il reproche à Tertullien ses excès verbaux; il regrette le vocabulaire trop emprunté à l'Écriture de Cyprien qui déconcerte les non initiés à la lecture de la Bible. Lactance décide donc d'en rester essentiellement au plan de l'objectivité et de la rationalité. Seul peut-être l'ouvrage *Sur la mort des persécuteurs* prend des allures polémiques, voire pamphlétaires. On y trouve cependant une théologie, tout à fait comparable à celle d'Eusèbe de Césarée, où un rêve éveillé est exprimé: celui de voir se réaliser une alliance définitive entre les intérêts de l'Empire et la mission évangélisatrice de l'Église.

L'objectif de Lactance est de convaincre les païens qu'il y a dans la sagesse chrétienne un dépassement vers ce que recherchait la sagesse profane: un "humanisme intégral" (l'expression est de Jacques Maritain). La base apologétique sera la démarche rationnelle bien que Lactance soit intimement pénétré du fait que la vérité révélée se situe au-delà des capacités de la raison. Il critiquera donc impitoyablement les inconvenances irrationnelles et mythiques du paganisme tout en reconnaissant la valeur de l'avancée de la réflexion philosophique vers la perception consciente de l'unicité de Dieu et de sa nature spirituelle. Il dénonce l'arbitraire et l'absurdité des traditions et préjugés du paganisme religieux (surtout aux livres I, III, et V des *Institutions*). Il n'est pas sans s'inspirer de ce qui fut sans doute son modèle, le livre de Cicéron *Sur la nature des dieux*. Mais soucieux de ne pas brusquer les manières de penser, il développe une approche du christianisme à partir de la culture antique, montrant dans la religion et la sagesse chrétiennes comme l'aboutissement des sagesse qui les ont précédées dans l'histoire de l'humanité. Le polémiste s'efface devant l'humaniste. Cicéron reste son maître incontesté par son "idéal d'humanité" qui lui est propre, de fraternité humaine, surtout par son refus de l'oppression du faible par le fort... Mais Lactance puise à bien d'autres sources: Virgile est pour lui un "prophète païen", Quintilien, un incomparable artiste dans l'art d'écrire et de composer; il emprunte aux platoniciens et aux stoïciens (à Sénèque en particulier), et même à Epicure, ce qui est plus surprenant. *La colère de Dieu* - si présente dans l'A.T. par ses manifestations -, ne sera pas traitée en référence aux Livres bibliques mais sur le plan rationnel, en combattant du moins la thèse païenne de l'impassibilité divine.

Cette discrétion par rapport aux sources scripturaires (A. et N.T.) peut surprendre. Ce n'est pas par une méconnaissance de l'Écriture. Il en est imprégné. L'argument apologétique des prophéties et de la continuité entre A. et N.T. a sa place dans l'œuvre de Lactance. Il a choisi, comme modèle d'apologie plutôt la manière de Minucius Félix, dans son *Octavius*, plutôt que celle de Tertullien ou de Cyprien.

Une apologétique adaptée

(Lactance définit son projet)

"Voilà pourquoi je n'ai pas reculé devant la tâche de traiter à fond le sujet que Cyprien n'a pas épuisé dans le plaidoyer où il s'efforce de réfuter ce 'Démétrien qui aboie' - ce sont ses propres termes - 'et couvre de sa voix la vérité'. Il n'a d'ailleurs pas traité ce sujet comme il l'aurait dû: ce n'est pas en effet par les témoignage de l'Écriture - que son adversaire (Démétrien) considérait comme une élucubration absolument vaine, imaginaire et mensongère, mais par des arguments rationnels qu'il aurait fallu réfuter ses accusations. Car, dès lors qu'il s'en prenait à un homme ignorant la vérité, il aurait dû laisser quelque peu de côté ses souvenirs des divines lectures et l'éduquer en commençant par les rudiments, comme un débutant, lui montrer peu à peu les éléments de la lumière pour ne pas l'aveugler en l'exposant à la pleine clarté. Car de même qu'un petit enfant ne peut supporter la force d'une nourriture compacte et solide à cause de la fragilité de son estomac, et qu'on le nourrit avec du lait, aliment liquide et onctueux, jusqu'à ce que, devenu plus robuste, il puisse prendre une nourriture plus forte, de même il aurait fallu dans son cas, puisqu'il ne pouvait pas encore recevoir les arguments divins, lui présenter d'abord les témoignages des hommes, c'est à dire ceux des philosophes et des historiens, pour réfuter ses thèses en recourant de préférence aux auteurs sur lesquels il se fonde. Aussi ce qu'il n'a pas fait, emporté par sa connaissance remarquable des divines Écritures, au point de s'en tenir uniquement à ces textes, sur lesquels est fondée la foi, ai-je entrepris, sous l'inspiration de Dieu, de le faire à mon tour, ainsi d'ailleurs que de préparer la voie à d'autres pour qu'ils suivent mon exemple" (*Instit. Div.* V, 4, 3-7).

Une apologétique ambitieuse

(Lactance explique l'objectif qu'il vise dans ses Institutions Divines en réponse à certains auteurs antichrétiens)

"Stimulé tout à la fois par leur orgueilleuse impiété, par une exigence intérieure de pure vérité, et - du moins je le crois - par Dieu, j'ai assumé la mission de réfuter les accusateurs de la justice, avec toutes les ressources de mon esprit, non pas pour écrire contre ceux-là qui pouvaient être écrasés en quelques mots, mais pour terrasser en une seule fois, dans un seul assaut, tous ceux qui partout accomplissent ou ont accompli le même genre de tâche. Je suis persuadé en effet qu'une foule d'autres écrivains, dans de nombreux pays, et non seulement en grec, mais encore en latin, ont édité, par leurs écrits, un monument de leur injustice. Et comme je ne pouvais répondre à chacun en particulier, j'ai pensé qu'il me fallait conduire mon plaidoyer de façon à renverser avec tous leurs écrits les anciens auteurs et à couper aux auteurs futurs toute possibilité d'écrire ou de répondre. Qu'ils prêtent seulement l'oreille: je ferai certainement bien en sorte que quiconque aura

étudié mon oeuvre accepte ce qu'il condamnait auparavant, ou, ce qui revient presque au même, cesse enfin de la railler. Certes, Tertullien a plaidé parfaitement la même cause dans son livre intitulé *Apologétique* ; cependant, autre chose est de répondre aux accusations, ce qui consiste uniquement à se défendre et à nier, autre chose est de présenter des *Institutions* - c'est ce que nous faisons - dans lesquelles il faut nécessairement faire entrer la substance entière de la doctrine...

Et si, à notre appel, des hommes savants et éloquents commencent à s'engager dans cette voie et veulent bien jeter leur talent et l'énergie de leur éloquence sur ce champ de bataille de la vérité, on ne saurait douter que les fausses religions s'évanouiront vite et que toute la philosophie déclinera si tous sont persuadés que notre religion est la seule véritable, et notre sagesse également la seule vraie" (*Institutions divines*, V, 4, 1-3.8).

La justice, valeur morale suprême

"Voyons maintenant quel est le souverain bien, ce qui est proposé au sage comme le souverain bien. Tous les hommes naissent pour la justice; non seulement les Ecritures sacrées l'enseignent, mais même les philosophes professent parfois la même chose. Cicéron dit: 'De toutes les questions qui sont agitées dans les discussions des savants, aucune assurément n'est plus importante que de comprendre clairement que nous sommes nés pour la justice.

C'est la vérité même. Nous ne naissons pas pour le crime; chacun de nous est un animal social (cf. Sénèque) fait pour l'union. Les bêtes sauvages sont engendrées pour la cruauté, car elles ne peuvent se nourrir que de proie et de sang. Pourtant, même poussées par une faim extrême, elles n'en épargne pas moins les animaux de leur espèce...

Combien plus l'homme, lié à l'homme par le commerce de la parole et la communauté de l'esprit, se doit-il d'épargner l'homme et de l'aimer! C'est là la vraie justice...

La justice elle-même est astreinte à deux devoirs. Elle est redevable de l'un à Dieu comme à un père, de l'autre à l'homme comme à un frère..., à savoir: à Dieu la religion, à l'homme la charité" (*Epitomè*, 34).

C. Un théologien ouvert et ambitieux, quoique peu biblique

On a dit de Lactance qu'il "n'était pas un théologien de génie" (J. Quasten). C'est vrai, en comparaison d'un Irénée de Lyon, d'un Tertullien surtout, ou d'un Origène. Néanmoins, dans sa construction des *Institutions divines*, il ambitionne de présenter un panorama complet de la foi chrétienne, depuis les préliminaires de réfutation du paganisme et de ses expressions religieuses absurdes ou indécentes, jusqu'en son contenu fondamental: Dieu, le Christ, la morale et le culte chrétiens, les réalités dernières (fin du monde et au-delà). Nous avons vu, chez les premiers Pères Grecs surtout, s'amorcer un discours chrétien cohérent et des essais de synthèse doctrinale. Chez les

Latins, Lactance marque le passage des traités catéchétiques ou polémiques à une réflexion d'ensemble sur le mystère chrétien. Mais il y aura bien des lacunes dans sa présentation: la subordination du Christ au Père qu'il présente laisse parfois entendre que le Verbe est inférieur à ce dernier. Il voit dans le Christ surtout un docteur et un modèle pour la vie morale, sans ignorer cependant son zèle de Sauveur des hommes par la croix et la Résurrection. Lecteur de Tertullien, il semble ignorer la Personne de l'Esprit Saint; la vie ecclésiale et sacramentelle ne tient, semble-t-il que peu de place dans la vie du chrétien.

C'est donc comme moraliste que Lactance donne sa mesure, non comme "dogmaticien". Dans les Livres V et VI des *Institutions divines*, "il pose méthodiquement les bases philosophiques et théologiques de la morale à partir de sa culture profane et de son expérience chrétienne" (J. Liébaert). Une des idées force de Lactance dans son traité, est que religion et morale se trouvent toujours en inter-connection, ce qui suppose la possession de la vraie sagesse; celle-ci est révélée et comporte la connaissance vraie de l'homme, du monde et de Dieu. La méconnaissance de cette sagesse est à la racine du désordre moral dans l'humanité.

Dans le vécu quotidien, religion et morale se rejoignent dans ce que Lactance appelle la "justice"; notion centrale, chez lui, qui intègre aussi bien la justice entre les hommes que la justice envers Dieu (adoration et culte), et la justice envers soi-même (la croissance en sainteté).

Tous "frères", par un lien de nature mais aussi par un lien sacré qui les relie à Dieu, tous les hommes sont foncièrement égaux, et tous méritent "humanité et miséricorde". La vertu d'humanité, équivalent de la "justice", consiste à "aimer tout homme parce qu'il est homme", cela jusqu'au renoncement à ses propres droits, à la non-violence, et au support du mal qui nous est fait.

La vie morale reste pour Lactance un combat difficile; la lutte humble et persévérante est le fruit de la "patience", reine des vertus, dont le Christ et les martyrs sont modèles exemplaires et indépassables.

Si la valorisation de "la crainte de Dieu" semble l'emporter sur l'amour, c'est par égard pour ses lecteurs païens que cet accent est pris. Cette présentation d'une morale solidement fondée est une grande étape dans l'histoire de l'éthique humaine. Elle prépare, sans prétendre la remplacer, l'approche "mystique" qui déplacera le centre de gravité de la morale dans la relation d'intimité de rapport à Jésus Christ, le Verbe fait chair, donateur de l'Esprit. "L'humanisme dévôt" du XVIIème siècle avec Pierre de Bérulle, Fénelon, Vincent de Paul, Olier et l'Ecole française, portera à son paroxysme cet enracinement "mystique" de la morale, et en montrera tout le dynamisme vital et la fécondité. Cette connexion intimement féconde entre mystique et morale a été de nos jours magistralement mis en lumière par la vie et l'oeuvre de Maurice Zundel (+1975).

Que les hommes soient humains, ou "l'humanité qui devient charité"

"Le lien suprême des hommes entre eux est l'humanité; qui la rompt est à regarder comme un impie et un parricide. Car si nous descendons tous du même homme façonné par Dieu, nous sommes assurément du même sang; aussi faut-il voir le plus grand des crimes dans la haine de l'homme, même malfaisant.

C'est pourquoi Dieu a prescrit que nous ne nourrissions jamais d'inimitiés, mais que nous les supportions toujours... Si nous avons reçu esprit et âme d'un seul Dieu, que sommes-nous d'autre que des frères?... Il faut donc tenir pour des bêtes sauvages ceux qui nuisent à l'homme, qui, contre le droit et la loi de l'humanité, dépouillent, torturent, tuent, exterminent.

En vertu de ce lien de fraternité, Dieu nous enseigne à ne jamais faire le mal, mais toujours le bien. Qu'est-ce précisément que faire le bien? Lui-même le détermine: porter secours aux miséreux et aux accablés, donner de la nourriture à ceux qui n'en ont pas...

Aussi devons-nous nous voir nous-mêmes dans les autres hommes. Nous ne méritons pas d'être délivrés du péril si nous ne sommes pas secourables... Il faut donc garder l'humanité si nous voulons être à bon droit appelés hommes. Garder l'humanité, est-ce autre chose que d'aimer l'homme parce qu'il est homme et la même chose que nous... C'est là la parfaite justice, qui sauvegarde la société humaine" (*Institutions divines*, VI, 10-11).

+

Troisième Partie: L'aube d'une époque nouvelle: les premiers Pères du IVème s.

Six chapitres:

- Au tournant du IVème s.: les écrivains chrétiens d'Orient
- Les débuts de la crise doctrinale: Arius questionne; Nicée répond
- L'historien Eusèbe de Césarée (263-345)
- Eustathe d'Antioche, un ardent anti-arien
- S. Athanase d'Alexandrie (+373)
- S. Hilaire de Poitiers, "l'Athanase d'Occident" (+367).

I. Au tournant du IVème s., les écrivains chrétiens d'Orient

Les figures marquantes de la période allant de la mort de Cyprien (258) aux premières décades du IVème s. , sont moins nombreuses que ne le furent celles des Pères antécédents et

comme le seront les Pères de Nicée et d'après Nicée (325), cela en Occident comme en Orient. Deux personnalités sont cependant marquantes pour la Patrologie et représentatives pour cette fin du IIIème siècle et le début du IVème. Nous avons présenté Lactance et son oeuvre apologétique très ouverte au monde "barbare": il est représentatif de la latinité du temps. En Orient, un historien chrétien nous a laissé une oeuvre monumentale pour la connaissance du christianisme: Eusèbe de Césarée de Palestine; nous l'étudierons au chapitre 3 de ce cours.

Au plan de la pensée, l'Eglise, jouissant d'une tolérance de fait, peut se développer dans cet espace de temps qui sépare les deux terribles persécutions générales de Valérien et de Dioclétien (40 ans) . Plusieurs débats ont eu lieu: l'un se tiendra autour de l'évêque d'Antioche, Paul de Samosate, qui sera condamné par un synode en 268 pour mettre en cause la divinité du Christ afin de sauvegarder - pensait-il - l'unicité de Dieu. Un autre débat - trinitaire celui-là -, qui opposera le Patriarche d'Alexandrie Denys, à son homonyme, le pape Denys de Rome. Ce dernier, et avec lui les théologiens romains, comprenait mal, qu'à la suite d'Origène, on puisse parler des "trois hypostases" en Dieu, parce que le terme était entendu par les latins comme synonyme de "substance" (*hypo/stasis = sub/stantia*), alors que les orientaux et les Egyptiens le comprenaient comme se référant à la tri-personnalité divine, c'est à dire à la distinction des "personnes" en Dieu. Et brusquement, de manière extrêmement violente, en 302, Dioclétien va déclencher une persécution qui ne s'éteindra que dix ans plus tard, en 313. L'épiscopat se trouve confronté à de terribles problèmes: celui des *lapsi* et des schismes rigoristes, celui de l'unité dans l'Eglise d'Egypte - son évêque, Pierre d'Alexandrie, mourra martyr en 311; celui qui épuisera l'Eglise d'Afrique du Nord pendant un siècle: la donatisme. Parmi les martyrs relevons les noms de S. Pamphile de Césarée, l'ami d'Origène et son continuateur (+309); S. Lucien d'Antioche, bibliste éminent, maître fondateur de l'Ecole exégétique d'Antioche (+312).

Le tournant décisif pour l'Eglise se prend dans les années 312-313. Constantin élimine l'usurpateur Maxence, en Occident, tandis que Licinius, en Orient, est vainqueur de Maximin Daïa. Constantin, qui veut se convertir au Christ, et son collègue oriental Licinius, mettent fin à la persécution des chrétiens dans l'Empire. Mais la protection de l'Eglise et de son épiscopat par Constantin, se révèle bientôt ambiguë. Les évêques auront à défendre leur indépendance en le payant parfois très cher; plusieurs seront exilés. Cependant, ce nouvel ordre des choses va permettre à l'Eglise de vivre un réel épanouissement sur tous les plans. Les IVème et Vème siècles seront une période patristique exceptionnelle où les grandes controverses doctrinales se résoudreont dans de grands Conciles, sous la conduite de l'Esprit Saint et d'hommes éminents qui contribueront à préciser le discours théologique et dogmatique de l'Eglise: Athanase et Cyrille d'Alexandrie, Augustin d'Hippone et Léon le Grand. Le court règne de Julien "l'Apostat" (361-363) et sa tentative de retour au paganisme institué, n'entravera pas cette évolution irréversible.

La pénétration de l'Évangile dans la culture se réalisera progressivement et irrésistiblement.
Des temps nouveaux sont advenus...

Le "tournant" du IV^{ème} siècle

Empereurs	Faits d'Histoire	Vie de l'Église
260-268 <i>Gallien</i>		Vers 260: controverse entre Denys de Rome et Denys d'Alexandrie.
	Après 268: Livre de Porphyre <i>Contre les chrétiens</i> .	268: condamnation de Paul de Samosate (Concile d'Antioche).
270-275 <i>Aurélien</i>	269: mort de Plotin	
284-305 <i>Dioclétien</i>	302: début de la Grande Persécution.	Vers 300: controverse sur Origène (Méthode d'Olympe et Pierre d'Alexandrie). Premiers écrits d'Eusèbe de Césarée.
305 <i>Galère et Maximin Daïa</i> en Orient		Vers 305: schisme de Méléce de Lycopolis en Egypte (question des <i>lapsi</i>).
306 <i>Constantin</i> en Gaule, <i>Maxence</i> (Afrique et Italie).		
308 <i>Licinius</i> en Italie du nord.		310: Martyre de Pamphile de Césarée.
311 Mort de <i>Galère</i>	311: Edit de tolérance de Galère avant sa mort.	311: Martyre de Pierre d'Alexandrie, et de Méthode d'Olympe. Schisme de Donat à Carthage.
312 Victoire de <i>Constantin</i> sur <i>Maxence</i>	Reprise de la persécution par Maximin Daïa en Orient.	312: Martyre de Lucien d'Antioche
313 Victoire de <i>Licinius</i> sur <i>Maximin Daïa</i>	313: Edit de tolérance ("Edit de Milan") promulgué par Constantin et Licinius	Vers 320: enseignement d'Arius à Alexandrie.
324 Guerre entre <i>Constantin</i> et		325: Concile de Nicée (1er Concile

<p><i>Licinius</i>. Victoire de <i>Constantin</i>, désormais seul empereur</p> <p>337 Mort de <i>Constantin</i>.</p>	<p>330: inauguration de Constantinople, nouvelle capitale d'empire.</p>	<p>oecuménique).</p> <p>328: Athanase, évêque d'Alexandrie.</p> <p>Vers 330: déposition d'Eustathe d'Antioche.</p> <p>335: Synode de Tyr: 1er exil de Athanase.</p> <p>339: mort d'Eusèbe de Césarée.</p>
--	---	---

*

Dieu donne la victoire

[L'interprétation chrétienne de la victoire de Constantin sur l'usurpateur Maxence au Pont Milvius (nord de Rome) en 312, selon le récit d'Eusèbe de Césarée].

"Constantin, le premier des deux empereurs par la dignité et le rang, eut pitié de ceux qui, à Rome, subissaient la tyrannie. Après avoir invoqué comme allié dans ses prières le Dieu céleste et son Verbe, le Sauveur de tous, Jésus Christ lui-même, il s'avance avec toute son armée...

Dans une première, une seconde, une troisième rencontre avec le tyran, il remporte des victoires complètes; il s'avance à travers toute l'Italie, et déjà il est tout proche de Rome. Ensuite, afin qu'il ne soit pas forcé de combattre les Romains à cause du tyran, Dieu lui-même, comme avec des chaînes, tire le tyran très loin des portes de la Cité...

De même donc que, au temps de Moïse et de la race jadis pieuse des Hébreux, 'Dieu précipita dans la mer les chars de Pharaon et son armée' (cf. Ex 14-15)..., de la même manière, Maxence, lui aussi, ainsi que les hoplites et les lanciers qui l'entouraient, 's'enfoncèrent dans l'abîme comme une pierre', lorsque, tournant le dos à la force de Dieu qui était avec Constantin, il traversa le fleuve (le Tibre) qui était devant lui et dont il avait fait contre lui un instrument de perte en joignant ses rives par des barques et en établissant solidement un pont...

Le pont établi sur le fleuve se rompt, le passage s'affaisse, les barques chargées d'hommes s'enfoncent tout d'un coup dans l'abîme...

Ainsi est-ce justement que..., comme l'avaient fait les compagnons de Moïse..., ceux qui, grâce à Dieu, avaient remporté la victoire pouvaient en quelque sorte chanter et répéter l'hymne dirigée contre l'ancien tyran impie: 'Chantons le Seigneur, car il a été magnifiquement glorifié. Il a précipité à la mer cheval et cavalier' (H.E. IX, 9, 2-8).

II. Les débuts de la crise doctrinale: Arius questionne, Nicée répond

Le problème majeur des Pères et de l'Eglise tout entière, en ce début du IVème siècle, est l'arianisme, doctrine hétérodoxe qui s'oppose à la Règle de la foi apostolique en prétendant que le Fils de Dieu, Jésus Christ, n'est pas Dieu par nature. Cette doctrine prend son nom de son auteur, Arius, prêtre d'Alexandrie.

A. La genèse de l'hérésie d'Arius

L'Eglise croit et cherche à comprendre sa foi. Elle s'interroge, en lisant et en écoutant la Parole consignée par écrit: "Quel est le Dieu auquel les chrétiens donnent leur foi?" "Qui est Jésus Christ par rapport à Dieu, et par rapport aux hommes? Quelle est son identité propre, son 'statut', dirait Tertullien?" Les Pères anté-nicéens avaient été un moment tentés de recourir à l'idée d'"intermédiaires" entre Dieu et le monde. Philon le juif, leur fournissait une réponse par sa doctrine du *Logos* qui était pour lui plutôt du côté de Dieu que des créatures, "Pilote et Chorège de l'univers". Mais une certaine ambiguïté subsistait. Plotin, le philosophe et mystique néoplatonicien, avait, dans sa fameuse Triade, placé l'Intelligence ou *Logos* comme intermédiaire entre l'Un et l'Ame du monde, mais seul l'Un était l'Absolu transcendant. Fallait-il calquer sur lui une "constitution" et "disposition" trinitaire dégradée?

Les théologiens chrétiens, avec S. Justin et surtout Origène, prirent le risque - il est vrai -, de porter atteinte à la divinité du Verbe et de l'Esprit en les présentant comme entretenant avec le monde une relation que certains jugeaient indigne de Dieu le Père. Les Apologistes du IIIème s. (Tertullien, Arnobe, Lactance) avaient sauvé l'irréparable en mettant nettement le Verbe-*Logos* du côté de Dieu. La relecture objective d'Origène au fil de son *Contre Celse* le confirme; mais Eusèbe de Césarée lui-même laisse encore quelque ambiguïté dans ses formulations.

La réflexion d'Arius se rattache à ce courant "subordinationniste", mais en faisant basculer le Verbe-*Logos* et "Demiurge" du côté de la créature - alors que le "subordinationnisme" d'Origène, lui, est orthodoxe, rappelons-le. Pour s'engager sur cette pente déviante, Arius s'appuyait sur les présupposés philosophiques de l'époque, indépendamment de la foi ecclésiale - ce dont s'étaient

gardés ses devanciers. Cette "logique" soutenue par Arius, malgré les rappels fortement répétés par son évêque Alexandre (voir ci-dessous: "L'appel à l'Ecriture contre Arius"), mit le prêtre de Baucaulis (quartier d'Alexandrie) en discordance formelle avec la foi apostolique. Le "Symbole de Nicée", ancêtre de notre *Credo*, vibre encore, dans son texte, de l'enjeu des débats, en contredisant clairement et radicalement les formules d'Arius (voir tableau ci-dessous). L'Eglise formulait ainsi la foi droite, celle des Apôtres et du peuple croyant doté du "sens de la foi", qui avait été le premier à réagir en entendant Arius affirmer que le Fils de Dieu n'était plus l'Emmanuel, mais une créature.

B. Les deux motivations d'Arius

Deux convictions habitaient, semble-t-il, Arius:

- **L'unicité de Dieu**; elle est biblique, certes, mais est aussi un a priori philosophique et s'inscrit dans la tradition "monarchienne" (Dieu est seul Souverain absolu, "monarque"; cf. Dt 6, 4). Or, le Verbe a été engendré. Le propre de Dieu étant, selon Arius, d'être inengendré, et le Verbe l'ayant été, celui-ci ne peut donc pas être "Dieu", ne pouvant être à la fois engendré et inengendré. Car l'éternité de Dieu est liée, prétend Arius, à son caractère inengendré. Donc, le Verbe, engendré par hypothèse, ne peut pas être "éternel". Le dire co-éternel au Père serait le dire co-inengendré, ce qui est contradictoire. "Il n'était donc pas, dira Arius, avant d'avoir été engendré; il eut un commencement. Corrélativement, Dieu était Dieu avant d'être Père". "Le Fils a été créé; il a été engendré par la volonté du Père et non de sa substance. En réalité, il a été produit à partir du néant". Selon Arius, le Fils est donc de l'autre côté de la différence absolue qui sépare Dieu de la créature. Mais il est si haut placé, qu'il peut servir d'intermédiaire.
- **L'autre conviction d'Arius est d'ordre christologique**: le Verbe du Père, inférieur à lui (cf. Jn 14, 28, qu'Arius n'associe jamais à Jn 10, 30: "le Père et moi nous sommes un"), préexistant à notre monde et aux anges, mais capable de changement, s'est uni à une chair d'homme, à titre d'instrument, de telle façon qu'il joue dans cette chair le rôle de l'âme qu'il remplace. Le Christ est sujet à l'ignorance et aux passions de l'humanité (cf. Mc 13, 32; Jn 11, 33.39). Pour Arius, il y a bien un seul Dieu. Le Fils et l'Esprit, selon lui, sont ses premières créatures.

C. "Arius m'a volé mon Sauveur" (parole attribuée à S. Athanase)

- **La faille d'Arius**: au lieu de soumettre sa définition philosophique d'un Dieu "inexprimable, inaccessible, immuable, impassible, étranger au temps", à la lumière de la foi révélée, il va,

pour sauvegarder l'Absolue transcendance de Dieu, faire de ses définitions a priori, le critère de son interprétation critique de la foi de l'Eglise. Il cite l'Ecriture, certes, mais partiellement. Il se réfère à l'A.T. (Pr 8, 22 par exemple, où la sagesse est identifiée au Verbe, ce que confirme les Pères) mais sans aller jusqu'au bout d'une exégèse critique solide: l'emploi du verbe hébreu *qanani*, qui peut de traduire "m'a créée", peut aussi l'être par "m'a acquise", "m'a possédée comme son bien propre"... on ne peut pas en déduire que "la sagesse est une créature", ce que fait Arius. De même pour l'interprétation de Col 1, 15 où le Christ est dit "Premier né de toute créature"; cela doit être interprété dans le sens d'Ap. 3, 14: Il est "le Principe des oeuvres de Dieu", c'est à dire que "par lui, tout a été fait" (cf. Jn 1, 3: "sans lui, rien ne fut").

- **Arius pose des questions à la foi:** Comment penser Dieu venant dans le monde et dans le temps, l'Absolu s'engageant dans le relatif? Celse prenait argument de la contradiction apparente pour dire la foi "absurde" et justifier son athéisme. Comment concevoir la "médiation" du Christ (cf. 1 Tm 2, 5) entre Dieu et les hommes sans le penser à mi-chemin entre Dieu et les hommes? Comment concevoir en même temps, l'Eternel Unique (*Shéma Israël*, Dt 6, 4) et le Dieu Père, Fils et Esprit Saint?
- **La foi questionne à son tour Arius:** si l'on suit l'hérésiarque, que devient la Révélation biblique du Dieu Tout Autre qui se fait, "pour nous les hommes et pour notre salut", le Tout Proche, Emmanuel (Is 7; Mt 28, 20)? Comment ne pas lire dans la *kénose* du Verbe fait chair (Jn 1, 14), la manifestation de l'amour même de Dieu pour l'humanité qu'Il veut sauver?
- Quel salut pour l'homme si Dieu ne le rejoint pas? Que serait un salut qui ne serait pas communion d'amour avec Dieu dans la participation même à sa propre "nature divine" (cf. 2 Pi 1, 4)? Si l'homme ne doit son salut qu'à lui-même, il ne peut être divinisé; il ne parviendra jamais à l'incorruptibilité à laquelle il aspire. L'homme qui ne serait pas assumé tout entier par Dieu, ne pourrait pas être sauvé tout entier, esprit et corps. Seule l'*économie* du Verbe fait chair, où "Dieu rejoint l'homme pour le ramener à lui" (comme dit S. Irénée), réalise effectivement ce salut annoncé par les Prophètes et accompli dans le Christ. Oui, "Arius nous vole notre Sauveur". Si le Christ n'est pas le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, il n'est pas le Sauveur de l'homme et de toute l'humanité. Mais le "Symbole de Nicée" le confessera tel, sur le témoignage des Apôtres, consigné dans les Ecritures.

*

La foi de Nicée

[Le symbole de Nicée comparé au symbole baptismal de l'Eglise de Césarée de Palestine qui servi de texte de base. Les formules en italiques sont celles qui ont été introduites pour réfuter celles d'Arius]

Symbole de Césarée	Symbole de Nicée
<p>Nous croyons en un seul Dieu le Père tout-puissant, Créateur de toute choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur Jésus Christ, le Verbe de Dieu, Dieu, Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vie née de la vie, Fils unique, premier-né de toute créature, engendré du Père avant tous les siècles, par qui tout a été fait.</p> <p>Pour notre salut il a pris chair et a habité parmi nous. Il souffrit sa passion, il ressuscita le troisième jour, il monta vers le Père et il reviendra dans sa gloire à juger les vivants et les morts. Nous croyons aussi en un seul Saint Esprit...</p>	<p>Nous croyons en un seul Dieu le Père tout-puissant, Créateur de toutes choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur Jésus Christ, Fils unique engendré du Père, c'est à dire de la substance du Père, Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré, non pas créé, consubstantiel au Père (<i>homoousios tou Patrou</i>), par qui tout a été fait au ciel et sur la terre.</p> <p>Pour nous les hommes et pour notre salut, il est descendu, il s'est fait chair et s'est fait homme. Il souffrit sa passion, il ressuscita le troisième jour, il monta au ciel d'où il viendra juger les vivants et les morts. Et au Saint Esprit.</p> <p>Quant à ceux qui disent: 'il fut un temps où il</p>

n'était pas', ou bien: 'il n'était pas avant d'être engendré', ou bien: 'il est sorti du néant', ou que le Fils de Dieu est d'une autre substance ou essence, ou qu'il a été créé, ou qu'il n'est pas immuable mais soumis au changement, l'Eglise les anathématise.

L'appel à l'Ecriture contre Arius

[Avant le concile de Nicée, dans une lettre encyclique à l'épiscopat, l'évêque Alexandre d'Alexandrie réfute les thèses d'Arius par l'Ecriture]

"Qui a jamais entendu pareilles choses? Qui, maintenant qu'il les entend, ne bouchera pas ses oreilles pour empêcher d'y faire parvenir ces ignobles paroles? Qui en entendant Jean dire: 'Au commencement était le Verbe' (Jn 1, 1) ne condamnera pas ceux qui disent: 'Il fut un temps où il n'était pas'? Qui encore, entendant ces mots de l'Evangile 'Fils unique de Dieu' (Jn 1, 3) et 'Par lui tout a été fait' (Jn 1, 18) ne haïra pas ceux qui affirment que le Fils est une des créatures? Comment peut-il être égal à ce qui a été fait par lui? Comment peut-il être Fils unique, celui que l'on range avec toutes les choses, dans leur catégorie? Comment viendrait-il du néant alors que le Père dit: 'De mon sein, avant l'aurore, je t'ai engendré' (Ps 109, 3)? Comment serait-il en sa substance dissemblable du Père, lui qui est l'Image parfaite et la splendeur du Père (2 Co 4, 4; He 1, 3) et qui dit: 'Qui me voit, voit le Père' (Jn 14, 9)? Comment, si le Fils est le Verbe et la Sagesse du Père, y eut-il un temps où il n'était pas? C'est comme s'ils disaient qu'il y eut un temps où Dieu fut sans Parole et sans Sagesse. Comment est sujet au changement et à l'altération celui qui dit de lui-même: 'Je suis dans le Père et le Père est en moi' (Jn 10, 38) et 'Moi et le Père, nous sommes un' (Jn 10, 30), et qui a dit par le Prophète: 'Voyez-moi; je suis et ne change pas' (Ml 3, 6)? Même si l'on pense que cette parole peut être dite du Père lui-même, il serait cependant plus à propos maintenant de la juger dite du Christ, parce que devenu homme, il ne change pas, mais, comme dit l'Apôtre

'Jésus Christ hier et aujourd'hui, le même à jamais' (He 13, 8). Qui les pousse à dire que c'est pour nous qu'il a été fait, alors que saint Paul dit: 'Pour lui et par lui toutes choses existent' (He 2, 10)? Quant à leur affirmation blasphématoire que le Fils ne connaît pas parfaitement le Père, on ne saurait s'en étonner. Car une fois qu'ils se sont décidés à combattre le Christ, ils méprisent aussi les paroles du Seigneur lui-même qui dit: 'Comme le Père me connaît, je connais aussi le Père' (Jn 10, 15).

(In Ortiz de Urbina, Nicée et Constantinople, Paris, 1963, pp. 250-251)

Bilan:

Sur 318 évêques réunis à Nicée, deux seulement refusèrent de signer le Symbole par crainte d'une interprétation modaliste du terme "consubstantiel" (*homoousios*). Mais il faudra cinquante ans, jusqu'à Constantinople I, pour que le Symbole de Nicée soit accepté universellement dans le monde "catholique". Le concile suivant, Constantinople I, qui aura pour tâche essentiel de développer le "troisième article" concernant l'Esprit Saint en confessant sa divinité, partira du Symbole défini 50 ans plus tôt. La réception de décisions conciliaires est toujours lente à se réaliser. Nous le constatons aujourd'hui: le Concile Vatican II, qui a 40 ans d'âge, n'est pas encore assimilé et reçu par tous les chrétiens. Il est vrai qu'il s'agit d'une minorité. Les fruits d'un Concile sont toujours lents à mûrir...

+

III. [Un évêque, "Père de l'Histoire Ecclésiastique", apologiste, chroniqueur et archiviste, au sortir de la persécution: Eusèbe de Césarée \(263-339\).](#)

Écoutons ce jugement d'appréciation d'un historien qualifié de l'Histoire du christianisme, Mgr L. Duchesne:

"Si Eusèbe n'avait pas, avec une diligence sans égal, fouillé les bibliothèques palestiniennes où le Docteur Origène et l'évêque Alexandre (de Jérusalem) avaient recueilli toute la littérature chrétienne des temps anciens, nos connaissances sur les trois premiers siècles de l'Eglise se réduiraient à bien peu de chose. Grâce à lui, nous nous trouvons en mesure, non sans doute de ne pas regretter le naufrage de cette littérature, mais au moins de pouvoir l'apprécier sur de notables débris"(Histoire Ancienne de l'Eglise, T.I, pp.VII-VIII).

Les Pères n'ont pas fini de nous surprendre! Eusèbe de Césarée de Palestine est de ceux qui, dotés de grands mérites, semblent pourtant s'être dissocié - pour un temps- du *consensus Patrum* (de la manière commune de penser des Pères), puisqu'il fut un sympathisant de la tendance "arienne", ou du moins, en se faisant le guide du parti central de l'Assemblée de Nicée, se montra farouchement opposé à l'introduction du "consubstantiel" dans le Symbole pour en rester à ce que dit l'Écriture, contredisant la position majoritaire conduite par Athanase d'Alexandrie.

Néanmoins, il sut unir l'intérêt le plus grand pour le passé et une participation active aux affaires du présent; il fut à la fois "historien et controversiste, tête de file dans les luttes religieuses de son temps, un des derniers apologistes et le premier chroniqueur et archiviste de l'Église" (J. Quasten). Il nous fait saisir les transformations radicales qui se produisirent à ce tournant de l'histoire, apportant le témoignage d'un évêque contemporain du premier empereur chrétien.

A. Quelques précisions biographiques

Sans doute est-il issu d'une famille de Césarée, né vers 263; Césarée était une terre d'étude, illustrée par le génie d'Origène, dotée d'une importante et inestimable bibliothèque que le prêtre Pamphile - qui fut le maître d'Eusèbe - enrichit considérablement. Eusèbe lui devait tant, qu'il se faisait appeler "Eusèbe de Pamphile", le désignant ainsi comme son père spirituel. Pamphile fut martyrisé en février 310. Eusèbe n'échappa lui-même à la mort que par la fuite vers Tyr et, de là, vers la Thébàide égyptienne où il devait être fait prisonnier et emprisonné.

L'année de la "paix de l'Église" (313) fut celle de son élection au siège épiscopal de Césarée: une manière de lui témoigner la reconnaissance de l'Église pour son édifiante confession de foi. D'autres, cependant, lui reprocheront, comme une lâcheté, sa fuite... S. Cyprien ne l'avait-il pas fait? Et qui contesterait le fidèle courage de l'évêque de Carthage, qui mourra martyr? Mais, il est vrai, Eusèbe se laissa entraîner dans la controverse arienne: il crut pouvoir répondre - à tort - à l'âpreté du conflit en conseillant des concessions mutuelles entre les partis opposés, sans percevoir - et voilà la déficience - ce qu'il y avait de fallacieux et de dangereux pour la foi apostolique dans les thèses d'Arius (voir chapitre II).

Au synode de Césarée, qui suivit de peu le Concile de Nicée (325), il déclara "orthodoxe" une déclaration de foi d'Arius, réajustée précipitamment afin de se faire réintégrer dans l'Église, en imposant toutefois à l'hérésiarque "de se soumettre à son évêque" (ce qu'Arius ne fera pas!). Au synode d'Antioche de 325, il se verra "excommunié" pour avoir rejeté une formule dirigée contre l'enseignement d'Arius.

Nous avons vu qu'à Nicée, il s'opposait à l'*homoousios* athanasien le croyant susceptible de conduire au sabellianisme (modalisme). Il signa cependant l'approbation du Symbole de Nicée, mais de main et de tête (pour ne pas déplaire à l'empereur), plus que de conviction et de cœur. Il se

rangea ensuite aux côtés d'Eusèbe de Nicomédie, chef de file des "ariens modérés", et devint conseiller de l'empereur. C'est Eusèbe de Nicomédie qui contribua, au synode d'Antioche de 330, à la déposition d'Eustathe (voir chapitre IV). Lors du synode de Tyr (335), Eusèbe de Césarée contribuera aussi à obtenir la déposition d'Athanase, qui avait refusé de réadmettre Arius à la communion; Constantin l'exila. Marcel, l'évêque d'Ancyre (Ankara), perdra lui aussi son siège à cause d'Eusèbe.

Ainsi, la personnalité d'Eusèbe est marquée d'ambivalence: peu sûr au plan théologique (il a cependant de très orthodoxes professions de foi dans le "Logos-Dieu" - comme il appelle le Verbe, à la suite d'Origène; voir textes ci-dessous), mais il est riche d'une érudition extrême bien précieuse à l'Eglise pour se connaître elle-même. Il mourra peu après Constantin (+337), en 339/340.

Les "leçons de l'Histoire"

[Eusèbe présente son "Histoire ecclésiastique" (H.E., Préface, I, 1-5)]

"Les successeurs des saints Apôtres et les temps écoulés depuis notre Sauveur jusqu'à nous, toutes les grandes choses que l'on dit avoir été accomplies au long de l'histoire, tous ceux qui ont gouverné et présidé avec honneur les plus illustres communautés..., les noms, la qualité et l'époque de ceux qui, poussés aux extrémités de l'erreur par l'attrait de la nouveauté, ont, tels des loups ravisseurs, ravagé sans merci le troupeau du Christ...; tous les combats, leur nature et leur temps, menés par la Parole divine contre les nations; ceux qui, au cours du temps, ont engagé la lutte pour elle au prix de leur sang et des épreuves, les martyres même qui ont eu lieu de nos jours et, après tout cela, le secours survenu par la miséricordieuse bonté de notre Sauveur: voilà ce que je me propose de transmettre par écrit...Nous engageant actuellement le premier dans ce sujet, nous entreprenons de parcourir un chemin en quelque sorte désert et non encore foulé, priant Dieu d'être notre guide et la puissance du Seigneur d'être notre aide. Nous ne pourrions même pas trouver les simples empreintes des gens qui nous ont précédés sur le même chemin, mais seulement de faibles indications à travers lesquelles chacun d'eux à sa manière a laissé un récit partiel des temps qu'il a vécus; ils nous tendront leurs dires comme des torches dans le lointain; ils crieront en quelque sorte comme du haut d'une tour et nous indiqueront par où passer et comment conduire la marche de notre récit sans erreur et sans risque. Tout ce que nous jugerons profitable au but visé, nous le choisirons dans leurs souvenirs épars et, cueillant comme en des parterres d'éloquence les paroles utiles de ces écrivains d'autrefois, nous essaierons de les réunir en un tout selon l'ordonnance historique...

Je crois mon travail tout à fait nécessaire car je ne connais personne jusqu'ici parmi les écrivains ecclésiastiques qui se soit donné la peine d'aborder cette partie de la littérature. J'espère qu'il paraîtra pleinement utile à ceux qui recherchent avec ardeur **les leçons de l'histoire**".

Au sujet de la préexistence et de la divinité de notre Sauveur et Seigneur le Christ de Dieu

"La nature du Christ est double: l'une ressemble à la tête du corps et par elle il est reconnu Dieu (*è Théos épinoeitai*); l'autre est comparable aux pieds: par elle, il a revêtu un homme passible comme nous, pour notre salut. L'exposition de ce qui va suivre sera désormais parfaite si nous faisons le récit de toute son histoire en commençant par les choses les plus élevées et les plus importantes: ainsi seront manifestées l'antiquité et la divinité du christianisme à ceux qui le regardent comme nouveau et étranger, apparu d'hier et non d'ancienne date.

La génération, la dignité, la substance même et la nature du Christ, aucune parole ne suffirait à les exprimer, selon que l'Esprit divin le dit dans les prophéties: 'Qui racontera sa génération? (Is 53, 8) Car "personne ne connaît le Père sinon le Fils et personne ne connaît le Fils selon sa dignité, sinon seul le Père qui l'a enfanté" (cf. Mt 11, 27). La lumière antérieure au monde, la Sagesse intelligente et substantielle qui est avant les siècles, le Dieu-Verbe (*o Théos Logos*) qui vit et se trouve au commencement près du Père (Jn 1, 2-4), qui le comprendrait purement en dehors du Père?

Il est avant toute création et organisation visible et invisible la première et seule progéniture de Dieu, l'archistratège de l'armée raisonnable et immortelle du ciel, l'ange du grand conseil (Is 9, 6), le ministre de l'ineffable pensée du Père; le démiurge (*dèmiourgon*) de l'univers avec le Père, l'enfant authentique et unique de Dieu; le Seigneur, Dieu et roi de toutes choses créées, doué par le Père de la domination et de la force, ainsi que de la divinité (*autè théotèti*), de la puissance et de l'honneur, car, selon la mystérieuse assertion des Ecritures qui se rapportent à lui et enseignent sa divinité, 'Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu: tout a été fait par lui et sans lui rien n'a été fait' (Jn 1, 1-3)" (H. E. I, II, 1-3).

B. La production littéraire:

Excepté Origène, Eusèbe surpasse tous les Pères de l'Eglise grecque par l'ampleur de ses recherches et de son érudition. Ce fut un travailleur infatigable. Ses traités représentent des quantités d'extraits tirés d'écrits païens et chrétiens aujourd'hui disparus, et c'est pourquoi ses productions littéraires ont survécu, malgré le handicap de sa tendance arianisante. Il doit surtout sa célébrité à ses grands écrits historiques et apologétiques.

1. Oeuvres historiques

- *La Chronique*: écrite vers 303, elle part d'Abraham (2016 av. J.C.) et comprend 5 divisions, d'Abraham à la prise de Troie, de la prise de Troie à la première olympiade, de la première olympiade à la seconde année du règne de Darius (520 av. J.C.), de la

seconde année du règne de Darius à la mort du Christ, de la mort du Christ à 303. Elle est une des oeuvres fondamentales sur lesquelles s'appuient toutes les recherches sur le passé de l'humanité.

- *L'Histoire Ecclésiastique*: c'est à elle surtout, qu'Eusèbe doit sa célébrité; elle compte dix livres couvrant la période de la fondation de l'Eglise jusqu'à la victoire de Constantin sur Licinius (324). Voir plus haut le texte de la Préface du Livre I, "Les leçons de l'Histoire". Le but de l'auteur est de présenter les listes épiscopales des communautés chrétiennes importantes, les Docteurs et auteurs chrétiens "illustres" (c'est à dire qui "mirent en lumière l'Ecriture en la commentant"), le repérage des hérétiques notoires, le "châtiment divin du peuple juif", les martyrs et le triomphe final du christianisme. D'où la finalité apologétique du propos.
- *Les martyrs de Palestine*: vestige d'une collection d'anciens "actes de martyrs". Les Livres IV et V de *L'Histoire Eccl.* y renvoient constamment. L'ouvrage couvre la période d'intense persécution, de 303 à 311. Quatre-vingt-trois martyrs ont été identifiés, dont le plus illustre fut le prêtre Pamphile, le maître et l'ami d'Eusèbe. Les confesseurs de la foi furent beaucoup plus nombreux (cf. H. E. VIII, 12, 10). Eusèbe ne cache pas que beaucoup de palestiniens apostasièrent aux premières frappes de la persécution.

2. Panegyriques de Constantin

La vie de Constantin (*Vita Constantini*), en quatre livres: c'est un "panégyrique"; il ne faut donc pas s'étonner de ne voir relaté que les beaux aspects de la vie du premier empereur chrétien: "C'est mon intention de passer sous silence le plus grand nombre des royales entreprises de ce prince trois fois béni, puisque la perspective dans laquelle j'écris mon ouvrage m'incite à ne dire que ce qui se rapporte à sa vie de serviteur de Dieu". Il retiendra, ajoute-t-il, "les actions les plus dignes de mémoire" (V. C. I, 10-11).

A l'assemblée des saints (Ad coetum sanctorum): "L'empereur avait l'habitude de composer des discours en langue latine (des traducteurs en établissaient une version grecque). Il intitula un de ces discours: '*A l'assemblée des saints*' qu'il dédia à l'Eglise de Dieu, "de façon que nul ne puisse soupçonner mon témoignage sur ce point, d'être pure invention". C'est là précaution d'historien!

Les Louanges adressées à Constantin (*Laudes Constantini*): Constantin est loué pour ses oeuvres et pour les bienfaits résultant de la liberté qu'il a donnée à l'Eglise. Les ch. 11 à 18 constituent le traité qu'Eusèbe présenta à l'empereur pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre (335).

3. Oeuvres apologétiques

Dans ses traités apologétiques, Eusèbe récapitule tous les efforts anciens des écrivains qui défendirent la foi chrétienne; mais il apporte une nouvelle méthode scientifique qui consiste à soumettre au lecteur une surabondance de faits et d'arguments qui doivent emporter la décision dans le discernement de la vérité. Jamais il ne s'égaré dans les détails; il s'applique à représenter dans une perspective historique les principales religions du passé comme une préparation à la nouvelle instituée par le Christ. L'ensemble est constitué de plusieurs éléments:

Une Introduction élémentaire générale: il n'en reste que quelques fragments, avec les livres 6-9, sur les dix livres primitifs.

La Préparation Evangélique: quinze livres, tous conservés dans le grec original. Elle se propose de réfuter le polythéisme païen et de montrer la supériorité de la religion juive qui servit de "préparation à l'Evangile". Dans sa réfutation de l'idolâtrie, il fait parler les païens eux-mêmes, en citant leurs écrits: "Je ne donnerai pas mes propres paroles, mais celles des personnes mêmes qui ont pris le plus profond intérêt au culte de ceux qu'elles appelaient dieux" (16 d). L'écrit date d'après 314.

La Démonstration Evangélique: elle répond aux accusations des juifs qui reprochent aux chrétiens de n'accepter le judaïsme que pour bénéficier des promesses faites au peuple choisi sans porter les obligations de la Loi. Eusèbe y répond en vingt livres (il ne reste que les dix premiers et un fragment du quinzième). L' A.T. devient pour Eusèbe un trésor universel dont l'accomplissement se réalise dans la religion chrétienne.

Signalons encore, après ces oeuvres apologiques capitales ci-dessus citées: *La Théophanie*, qui traite de la manifestation divine dans l'Incarnation du Logos; un *Contre Porphyre*, en vingt-cinq livres entièrement disparus; un *Contre Hiéroclès*, gouverneur de Bithynie, qui soutenait la supériorité d'Apollonius de Tyane sur Jésus; sa composition remonte avant 311.

4. Oeuvre bibliques et exégétiques

Eusèbe travailla à la préparation d'une bonne édition de la Bible. Avec l'appui de son ami Pamphile, il reproduisit la Septante placée par Origène dans la cinquième colonne de ses *Hexaples*. C'est à Eusèbe que s'adressa l'empereur Constantin pour obtenir cinquante exemplaires des Livres saints pour les églises de Constantinople.

Une commande biblique venant de l'empereur

[à l'atelier de copistes de Césarée]

"Dans la ville qui porte notre nom (Constantinople), la Providence du divin Sauveur aidant, une grande quantité de gens se sont associés à la très sainte Eglise. Puisque tout ici se développe largement, il est très nécessaire, semble-t-il, que les églises y soient aménagées en plus grand nombre. Veuillez donc accueillir avec empressement ce qu'il nous a paru bon de décider. Nous avons jugé utile d'informer votre prudence de donner ordre à la rédaction de cinquante livres en parchemin bien préparé, faciles à lire, et d'un format commode à l'usage, par des calligraphes de métier, et bien exercés dans leur art, et ces livres contiendront les Saintes Ecritures dont vous savez la possession et l'usage particulièrement nécessaire à l'enseignement de l'Eglise. Des instructions ont été envoyées au *catholicos* du diocèse pour qu'il veille à vous fournir tout ce qu'il faut pour la préparation de ces livres. Que ce travail soit achevé le plus vite possible; votre diligence s'y emploiera" (*Vie de Constantin*, 4, 36).

- Les Canons évangéliques, sorte de Concordance des livrets évangéliques, inspirée des "parallèles" d'Ammonios d'Alexandrie.
- Un *Onomasticon* (*onoma* = nom): un dictionnaire des sites bibliques, avec une notice géographique et historique sur chacun d'eux. Jérôme s'y référera et en fera une traduction latine.
- Un *Commentaire sur les Psaumes*, oeuvre exégétique la plus importante, où Eusèbe fait preuve à la fois d'érudition et de jugement critique. Il fut deux fois traduit en latin, par Hilaire de Poitiers et par Eusèbe de Verceil (avec omission des passages tendancieusement arianisant). Il s'inspirait sans doute du *Commentaire sur les Psaumes* d'Origène aujourd'hui disparu.

Voilà pour l'essentiel.

5. Oeuvres dogmatiques

- La Défense d'Origène, achevée après la mort de Pamphile, est bien une oeuvre dogmatique. Sur les six livres que la Défense comportait, seul le premier livre subsiste. En voici un extrait:

Plaidoyer pour Origène

"C'est ce qu'il (Origène) a exposé parmi les préliminaires du premier livre *Des Principes*, montrant les points qui sont clairement transmis dans la prédication de l'Eglise et ceux qui ne sont pas explicitement définis. De chacun de ces points, selon la division qu'il a préalablement présentée, il discute ici et là dans le reste du corps de l'ouvrage. Ce qu'il a enseigné plus haut comme prêché par l'Eglise de manière définie, il l'affirme, toutes preuves apportées, plus clairement et plus solidement encore à partir des saintes Ecritures. D'autre part, au sujet des points qu'il a indiqués comme non prêchés dans l'Eglise de manière claire et définie, il use plutôt de sentiments qui ont pu se faire jour dans la discussion et l'examen que d'assertions certaines et définies. Il discute et examine plus qu'il n'affirme. Dans tout son discours, il se souvient de ce qu'il a exposé plus haut en disant que seule doit être reçue et crue la vérité qui ne s'oppose en rien aux doctrines des Apôtres et de l'Eglise. Non seulement dans l'ouvrage dont nous parlons (*Des Principes*), mais dans tous ceux où il explique l'Ecriture, il se réfère couramment à ce principe, précisant que c'est pour ne rien omettre de ce qui peut être dit qu'il a présenté des explications multiples et variées, autant qu'il a pu en concevoir. Il fait de même quand il discute avec les sectes hérétiques; après les avoir réfutées et rejetées, il tient la doctrine catholique qu'il a exposée" (*Déf. Orig. I*).

- Contre Marcel d'Ancyre: ce dernier était accusé de "sabellianisme" (comme Athanase) pour soutenir la validité de l'insertion du terme "consubstantiel" (homoousios) dans la Symbole de Nicée. En fait, Eusèbe soutient une position pro-arienne. Dans un second livre Contre Marcel, Eusèbe justifiera la déposition de l'évêque d'Ancyre par le synode arien de Constantinople de 336.

Le Christ serait-il entre Dieu et le monde?

[Nous touchons-là à une grave faiblesse de la théologie d'Eusèbe: sa répugnance à placer le Verbe sur le même plan que le Dieu Père. Voici comment il interprète Ga 4, 4 et 1 Tm 2, 5.

Cependant, une comparaison avec le texte du Livre I de l'Histoire Ecclésiastique présenté pages 61-62, montre une alternance de pensée qui suppose une évolution arianisante déterminée]

"Dieu n'est pas médiateur, car entre qui serait-il médiateur? Celui qui est médiateur n'est de ce fait pas Dieu même, car 'il n'y a pas de médiateur d'un seul'. Le médiateur se tient donc au milieu de deux. Lesquels? Paul l'enseigne en nommant les anges et Dieu (Ga 4, 4). Il affirme que le Fils de Dieu est entre eux, ayant reçu du Père la Loi en mains propres et l'ayant communiquée au premier peuple par les anges, avant de devenir médiateur entre Dieu et les hommes (1 Tm 2, 5). Il n'était pas pure Parole de Dieu, sans existence propre, confondu en une seule et même chose avec Dieu (comme le pensent les modalistes).

Il était et préexistait comme 'Fils unique plein de grâce et de vérité' (Jn 1, 18). Il était médiateur pour le Père, proposant la Loi aux hommes par le ministère des anges... Le médiateur est nécessairement entre deux, distinct de ceux entre qui il est. Ainsi ne peut-on pas penser qu'il est le Dieu suprême, ni l'un des anges, mais il est entre eux et leur médiateur, puisqu'il tient la place intermédiaire entre le Père et les anges. De la même façon encore, quand il devient médiateur entre Dieu et les hommes (par l'Incarnation), étant entre l'un et les autres, il n'est du rang ni de l'un ni des autres, mais il est médiateur, sans être l'unique et seul Dieu proprement dit, ni hommes comme les autres hommes... Il y a donc un seul Dieu (le Père), et un seul Médiateur de Dieu et de tous les êtres créés" (*Contre Marcel*, ch.1).

On mesure la déficience d'une telle théologie. Nous pensons que des pressions politico-religieuses se sont exercées sur Eusèbe, à partir de son entourage: courtisans à la dévotion d'un empereur "chrétien" - mais non encore baptisé - qui exilera Athanase, le pilier de la foi nicéenne. Eusèbe de Nicomédie, "évêque de cour", semble en être le principal responsable.

Signalons, pour terminer cette présentation de la production littéraire d'Eusèbe, des *Discours et Sermons*, et trois *Lettres* complètes.

On peut aussi se demander si la *Défense d'Origène* par Pamphile, reprise par Eusèbe à la mort de son ami Pamphile, n'a pas été motivée par certains textes d'Origène plus ou moins interpolés, pouvant alors être interprétés dans un sens "subordinationniste" hétérodoxe, apportant ainsi une caution à certaines thèses ariennes dont Eusèbe, par influence du milieu, était sympathisant. Une occasion pour Eusèbe de se dédouaner en empruntant le pas à un Pamphile mort martyr et donc à l'abri de tout soupçon d'hétérodoxie...

Mais il faut ajouter aussitôt que le subordinationnisme d'Origène est "orthodoxe". Michel Fédou, dans son ouvrage "Le Christ d'Origène", en a apporté la preuve en s'appuyant sur le *Commentaire de Jean*, bien sûr, mais aussi sur le *Contre Celse*, véritable testament d'Origène, daté de 248, donc proche du terme de sa vie. M. Fédou fait justement remarquer que "toute déclaration d'infériorité concernant le Fils n'est pas nécessairement suspecte" (cf. Jn 14, 29: "Le Père est plus grand que moi"). Origène n'a jamais pensé que l'essence du Fils puisse être radicalement étrangère à

celle du Père: "le Fils, éternellement engendré, n'est autre que la Sagesse du Très-Haut, elle-même médiatrice entre Dieu et le monde" (*o.c.* p. 310). Et cette "médiation" impliquait, pour réaliser l'*économie* du dessein de salut du Père, que le "Médiateur"(1 Tm 2, 5), fût à la fois et Dieu et homme. Ce qu'Eusèbe n'a pas compris, et donc qu'il n'a pas admis.

C. Césarée de Palestine après Eusèbe

Des évêques ariens succédèrent d'abord à Eusèbe. Nous savons qu'ils eurent le souci de sauvegarder la bibliothèque et de prolonger les travaux de Pamphile et d'Eusèbe sur le texte de la Bible. Saint Jérôme nous apprend qu'Acace (340-366) puis Euzoïos (366-379) s'employèrent à restaurer les collections de manuscrits détériorés par l'outrage du temps. Ils firent transcrire sur parchemin (peau d'animaux) les papyrus (matière végétale) endommagés.

S. Jérôme fréquenta assidument la bibliothèque entre 387 et 420 venant y faire de nombreuses visites, depuis Bethléem, où son monastère était implanté. Les *Hexaples* d'Origène l'intéressèrent tout particulièrement; il exploita avec génie les trésors rassemblés par Pamphile et Eusèbe.

Au Vème siècle, après la mort de Jérôme (420), Césarée perd son rang de Métropole palestinienne au profit de Jérusalem. Bientôt les précieuses collections de manuscrits allaient être dispersées ou détruites lors des invasions perses puis arabes du VIIème siècle...

+

IV. A la source de la tradition patristique antiochienne: Eusthate, évêque d'Antioche de Syrie (de 323 à 337)

Saint Eustathe d'Antioche! Oui, il est "canonisé", et donc recommandé à la vénération des fidèles comme témoin du Christ et confesseur de la foi. La brièveté de sa carrière n'enlève rien à l'importance de sa contribution au service de l'Eglise d'Orient.

Arius a reçu sa formation théologique à l'Ecole catéchétique d'Antioche; il appartient à la première génération des étudiants formés par le fondateur même de cette Ecole, Lucien, mort martyr en 312. Lucien d'Antioche insistait sur la distinction entre les Personnes divines, et, bibliste

compétent, il défendait âprement la "monarchie" en Dieu, une forme héritée du judaïsme, forme de monothéisme absolu. Arius a pu tirer de cet enseignement ses thèses négatrices de l'égalité de nature entre le Père, le Fils et l'Esprit. Il est vrai également, qu'Arius recruta de nombreux partisans parmi ses anciens condisciples. Après la "déposition" d'Eusthate, en 326, se succéderont sur le siège épiscopal d'Antioche des évêques ariens, de diverses tendances, jusqu'en 360. Mais il n'en faudrait pas conclure trop vite que l'Ecole d'Antioche ouvrait nécessairement à l'arianisme, comme celle d'Alexandrie conduirait fatalement à l'origénisme... Car de grands écrivains de cette Province d'Antioche, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Jean Chrysostome, Théodoret de Cyr, qui défendirent la foi de Nicée contre les ariens avec la dernière énergie, sont aussi les principaux représentants de cette Ecole.

A. Notice biographique

Eusthate naquit à Sidé, en Pamphilie (cf. Ac 13, 13). Il fut successivement évêque de Bérée en Syrie, puis appelé en 323/324 sur le Siège d'Antioche, la capitale syrienne (avant Damas). D'après l'évêque historien Théodoret de Cyr (*Hist. Eccl.* I, 7), il fut le premier à prendre la parole au Concile de Nicée lorsque l'empereur Constantin fit son entrée: Eustathe, métropolitain de la région, lui adressa un discours de bienvenue en forme d'éloge (*egkômion*)... Le même Constantin, enverra pourtant en exil en Thrace, le malheureux évêque, cible des ariens qui l'avaient désigné comme "l'adversaire à abattre".

En 325, comme métropolitain, Eustathe présida sans doute le Concile de Nicée. Théodoret de Cyr le qualifie, lui, de "champion de la vérité", en opposition à Arius et à ses sectateurs, tel Eusèbe de Césarée... Un synode d'évêques ariens regroupé par Eusèbe de Nicomédie, en présence d'Eusèbe de Césarée, le déposera en 326, et un édit impérial l'enverra en exil en Thace où il mourra en 337. Il ne sera cependant pas oublié d'un groupe de fidèles que l'on appellera "eustathiens", qui refuseront de reconnaître l'autorité des évêques ariens qu'on leur imposait. Au Vème siècle, Eustathe restera très vénéré à Antioche.

B. L'oeuvre d'Eustathe

Avant Nicée (325), il avait déjà écrit. La crise arienne ne fit que stimuler sa productivité littéraire. Le seul ouvrage de lui qui nous soit parvenu en totalité est celui qui traite de l'interprétation de 1 Sam 28, 7-25, à propos de la "Pythonisse (ou nécromancienne) d'En-Dor. Saül, sur son déclin, veut, malgré l'interdit de la Loi (cf. Lv 19, 31), avoir recours à la nécromancie (invocation par un 'médium' de l'esprit des morts pour obtenir une révélation d'un avenir incertain). Il désire que l'esprit de Samuel, le Prophète, l'éclaire sur l'issue de la bataille qu'il prépare contre les Philistins, puisqu'ayant consulté Yahvé, aucune réponse ne lui est parvenue. Il se déguise, et va

consulter une nécromancienne (lui qui "avait expulsé du pays nécromans et devins" - 1 Sam 28, 3). La nécromancienne, sur l'ordre de son visiteur et malgré l'interdit royal, "évoque Samuel", le "voit", et aussitôt reconnaît Saül: "Tu es Saül!" Celui-ci la rassure: elle ne mourra pas. Elle décrit alors sa vision. Et Samuel révèle à Saül que le Seigneur va lui retirer la royauté pour la donner à David, et livrera Israël aux mains des Philistins, à cause de la désobéissance de Saül. Eustathe prend ici le contre-pied de l'interprétation d'Origène qui considérait le texte au sens littéral, estimant que Samuel était effectivement apparu à Saül, par la médiation de la nécromancienne. Eustathe, au contraire, prétend que cela est une supercherie des démons, "une astuce diabolique", comme il le dit. Origène, l'Alexandrin, semble s'être montré ici plus antiochien qu'Eustathe, le défenseur de l'exégèse littérale de l'Ecole d'Antioche!...

Antioche et Alexandrie: s'agirait-il de deux traditions opposées et irréconciliables dans l'interprétation de l'Ecriture? Non, pas vraiment. Mais plutôt de deux tendances qui en fait se complètent admirablement. Les faits sont là pour l'attester: tout exégète et herméneute ancien a recouru aux deux types d'exégèse dans ses commentaires de l'Ecriture. Pour ce qui est de l'allégorie origénienne, on pourra se reporter aux pages 56-58 du cours.

Le travail critique d'Origène réalisant les *Hexaples* (sorte de Synopse comparative de diverses versions de l'Ecriture disposées sur 6 colonnes), montre à l'évidence combien il respectait "l'histoire", c'est à dire le sens littéral du texte; ce sens du texte 'à la lettre' sera toujours le point de départ de ses interprétations, pour "monter ensuite", comme il dit, "au sens spirituel"(à l'*allégoria*). On pourra en avoir un confirmatur en relisant ses *Homélie sur les Nombres*, celles *sur la Génèse* (en particulier sur Gn 22, "le sacrifice d'Isaac, par Abraham"), ou même les *Homélie sur le Lévitique*. De même, l'Ecole d'Antioche, si attachée au sens littéral, ne se privera pas d'*allégoriser*, lorsque cela s'impose, pour être fidèle à ce que l'Esprit Saint, inspirateur de l'Ecriture, a voulu signifier. Ainsi, S. Jean Chrysostome, commentant le Ps. 44, interprétera 'allégoriquement' ce Roi, guerrier indomptable, prompt à faire usage de ses armes: "Ceins ton épée sur ta cuisse, vaillant guerrier... Tes flèches sont aiguës, les peuples gisent à tes pieds"... (vv. 4.6). Et Jean commente: "Je dis ces choses (dans mon discours) pour que vous soyez attentifs et vigilants... Lorsque tu entends: 'Ceins ton épée sur ta cuisse, vaillant guerrier', considère qu'il s'agit là de la désignation d'une manière d'agir. De même, lorsque le psalmiste parle d'arc et de flèches... Ainsi, l'Ecriture dit que Dieu se met en colère. Elle n'attribue pas pour autant à l'esprit de Dieu une quelconque perturbation, mais, par cette manière de dire les choses nous est montré que le châtement atteint effectivement les hommes aux moeurs grossières. Le psalmiste le signifie lorsqu'il fait mention des armes... Ceux qui sont choqués par ce langage doivent comprendre que cela relève de leur propre maladresse. En effet, **lorsqu'ils écoutent Dieu parler, ils doivent comprendre que ce qu'il dit l'est d'une manière imagée et figurative (*tropice et figuratiue*) - Com./ sur Ps. 44 , §5.**

Théodoret de Cyr nous dit aussi qu'Eustathe a laissé une énorme correspondance, dont il ne reste - hélas! - pratiquement rien. Quelques 90 fragments de diverses oeuvres ont pu être sauvés du naufrage: *De l'âme contre les philosophes*; *De l'âme contre les ariens* (une défense de l'âme humaine du Christ contre les dialecticiens ariens, négateurs de la pleine humanité du Verbe fait chair); un *Commentaire de Pr 8, 22* (haut-lieu scripturaire invoqué par les ariens pour affirmer que la Sagesse de Dieu - son Verbe - a été créée).

C. La christologie d'Eustathe d'Antioche

Eustathe fut le premier à déceler et à dénoncer l'une des faiblesses majeures de la christologie arienne: la réduction du Verbe lui-même, "muable" et "passible", à l'état de substitut d'âme humaine dans l'Incarnation; il n'y aurait donc pas d'âme humaine dans le Verbe fait chair; en Christ, c'est le Verbe qui tient lieu d'âme humaine. Il n'est donc pas véritablement "homme" (Qu'est-ce qu'un 'homme' sans âme humaine?) Son humanité se réduisait donc à un 'corps', à une 'chair' (Mais qu'est-ce, là encore, qu'un 'corps' privé de son principe d'animation, l'âme?). A cette conception réductrice, Eustathe oppose celle du Verbe uni à 'un homme'; il est le premier à présenter un schéma christologique de type 'Verbe-homme' (*Logos-anthrôpos*), par opposition au schéma arien 'Verbe-chair' (*Verbe-sarx*) - qui sera pourtant celui d'Athanase, mais redressé par l'adoption de la notion paulinienne de la 'chair' entendue comme condition d'une humanité soumise à une radicale faiblesse consécutive au péché des origines, faiblesse assumée par le Christ alors qu'il était "sans péché".

Eustathe réfute donc l'anthropologie arienne parce que réductrice de la parfaite humanité du Christ et, par là, rendant illusoire le salut de l'humanité totale, de la totalité de l'homme: esprit, âme et corps (cf. 1 Th 5, 23). Les disciples d'Eustathe conserveront cette doctrine de leur maître qui portera du fruit dans les débats christologiques postérieurs entre Constantinople I (381) et Chalcédoine (451). En vérité, on peut dire que la tradition christologique d'Antioche, avec son sens aigu de la plénitude d'humanité en Christ, Verbe fait chair, et 'Verbe-homme', remonte donc très certainement à Eustathe. Mais certains antiochiens, comme Nestorius, pousseront cette position si loin, en l'absolutisant, qu'ils deviendront 'déviant', et qu'il faudra le sens théologique de Cyrille d'Alexandrie pour dénoncer la faille chez Nestorius qui ne parvenait plus à unir les deux natures divine et humaine du Christ dans un seul sujet personnel, le Verbe assumant tout l'homme en tant que Fils éternel du Père.

L'union du Verbe et de l'homme, en Christ

"Si dans le Christ habite la plénitude de la divinité (cf. Col 2, 9), autre est ce qui habite, autre ce qui est habité. S'il y a cette différence de nature entre les deux, ni la souffrance de la mort, ni l'appétit de la nourriture, ni le désir de la boisson, ni le sommeil, ni la tristesse, ni la fatigue, ni les épanchements des larmes, ni aucun changement ne peuvent coexister avec la plénitude de la divinité puisqu'elle est immuable par nature. C'est à l'homme, composé d'âme et de corps, que cela doit être attribué en propre. Il convient en effet de montrer, à partir précisément des réactions humaines exemptes de mal, que ce n'est pas en apparence ni en opinion, mais en vérité que Dieu a revêtu l'homme tout entier en l'assumant parfaitement...

Manifestement ces choses concernent l'homme du Christ...

L'homme qui portait en lui Dieu, l'homme qui librement a voulu supporter la souffrance de la mort pour le profit des hommes, cet homme a reçu la palme et, pour ainsi dire, les honneurs du combat, la puissance... et la gloire qu'il n'avait en aucune façon possédés auparavant" (*Fragments d'écrits anti-ariens*).

Le témoignage d'Eustathe sur le Concile de Nicée [rapporté par Théodoret]

"Lorsque... un grand Concile se réunit dans la ville des Nicéens, les évêques se rassemblèrent au nombre de quelque 270 - je ne suis pas capable de donner une indication précise en raison de leur grand nombre, et je ne me suis pas livré là-dessus à une investigation systématique. Dans la discussion sur le sens de la foi, on présenta comme référence décisive l'écrit blasphématoire d'Eusèbe de Nicomédie (ville où résidait encore l'empereur), cet Eusèbe qui fut le principal et le plus puissant protecteur d'Arius. Lu devant tous, il provoqua aussitôt chez les auditeurs un mouvement de stupeur et de rejet, et couvrit son auteur d'une honte indélébile. Quand la coterie groupée autour d' Eusèbe eut été clairement condamnée et que l'écrit impie eut été déchiré sous les yeux de tous..., les partisans d'Arius, craignant d'être envoyés en exil à la suite d'un Concile aussi important et unanime, s'empressent de s'avancer et anathématisent la doctrine interdite; ils souscrivent de leur main les textes élaborés d'un commun accord.

Mais comme ils s'étaient emparés de sièges épiscopaux par de multiples fraudes, obligés de se soumettre à la pénitence, ils favorisent, tantôt en sous-main, tantôt ouvertement les doctrines condamnées, inventant toutes sortes d'arguties. Résolus à renforcer les racines de la zizanie..., ils mènent la guerre contre les hérauts de la piété. Mais nous ne croyons pas que des athées puissent l'emporter sur la Divinité".

(D'après Théodoret de Cyr, *Hist. Eccl.* I, 7)

+

V. S. Athanase d'Alexandrie (295-373): "Champion de l'orthodoxie" et "Pilier de l'Eglise"

S. Grégoire de Nazianze, faisant le panégyrique de S. Athanase dans son *Discours* 21, parle de lui comme d'un "pilier de l'Eglise". Il est vrai qu'Athanase donne une telle impression de solidité dans l'exercice de son ministère épiscopal assumé pendant 45 ans, alors que l'Eglise traversait une très grave crise doctrinale, qu'il mérite aussi ce titre de "Champion de l'orthodoxie". Il n'eut sans doute ni la science d'un Eusèbe de Césarée, ni la vivacité d'intelligence d'un Eustathe d'Antioche, mais il permet de mesurer la carence théologique de l'historien Eusèbe et le peu de disposition d'Eustathe pour la fonction de gouvernement dans l'Eglise. Quels combats n'a-t-il pas menés en pleine tempête arienne?

1. Présentation biographique

Après avoir accompagné, comme diacre et secrétaire, son évêque Alexandre au Concile de Nicée (325), il lui succéda sur le siège métropolitain d'Alexandrie en 328. Il devenait ainsi chef de l'Eglise d'Egypte qui comptait alors une centaine de diocèses, donc d'évêques.

L'histoire très perturbée de son épiscopat se confond avec celle de la controverse arienne: 45 années de luttes incessantes ponctuées de cinq exils totalisant au total 18 années de proscription loin de son diocèse ou de fuite pour déjouer la police impériale lancée à sa poursuite. Comme Eustathe, Athanase fait figure de "l'homme à abattre", mais que la Providence protégea toujours pour qu'il poursuive jusqu'au bout l'éradication du venin arien. La seule période de relative tranquillité dans l'épiscopat d'Athanase fut, ce que G. Bardy appelle "la décade d'or", de 346 à 356.

La définition de foi de Nicée proclamant que le Fils est "consubstantiel" (*homoousios*), de la même substance que le Père, fut difficilement acceptée, parce que mal comprise, dans le monde chrétien, et cela pendant plus de cinquante ans, jusqu' à Constantinople I (381). Eusèbe de Césarée et le très orthodoxe Cyrille de Jérusalem, proposaient plutôt une formule moyenne, que les Eglises particulières- qui n'aimaient pas le changement dans la manière de dire la foi -, pourraient accepter. La formule des "homéousiens" (parti de Basile d'Ancyre) préconisait le terme *homoiousios* (d'une

substance ressemblante; ce qui ne dit pas authentiquement la même). L'exil à Trèves d'Athanase, en 335 fut une bénédiction pour l'Occident: il confirma dans la foi de Nicée l'évêque de Trèves, ainsi qu'Hilaire de Poitiers et Osius de Cordoue, légat du pape Libère; il se lia d'amitié avec eux, ainsi qu'avec le successeur de Libère, le pape Jules Ier. Durant son dernier exil (365), il trouva refuge chez les moines d'Egypte (Scété, Nitrie, la Thébaïde) pour échapper aux attaques de ses ennemis, - Eusèbe de Nicomédie fut le plus redoutable - sous les empereurs Constance et Valens. Les *homéens*, parti extrême de l'arianisme radical, se recrutèrent parmi des prélats de cour comme Astérius le sophiste, ou des dialecticiens comme Aèce et Eunome de Cyzique, ou des intrigants comme Ursace et Valens qui s'appuyaient sur la faveur impériale: ils multiplièrent les synodes, les *credo* d'attaques ou de compromis, et les dépositions d'évêques nicéens.

Athanase était assez large d'esprit pour ne pas faire de fixation sur un seul mot (*homoousios*) et en faire dépendre la vraie foi; il reconnaissait - comme le fera Hilaire de Poitiers - qu'il y a une manière orthodoxe d'interpréter le *homoiousios* des "homéousiens". Cependant, s'appuyant sur le pouvoir impérial, les ariens triomphaient. S. Jérôme écrira même qu'en 360, "Tout l'univers gémit et s'étonne de se voir arien" (*Adu. Lucif.*, 19).

Prenant la relève d'Athanase en Orient, les Cappadociens (Basile et les deux Grégoire) défendirent admirablement et avec un grand courage la foi traditionnelle des Apôtres et de l'Eglise. Ils contribuèrent à la reconnaissance officielle de Nicée au Concile de Constantinople I de 381: Basile était mort depuis deux ans, mais son combat héroïque contre Eunome fut déterminant dans la reformulation de Nicée et le développement du 3ème article concernant le Saint Esprit.

Le nouvel empereur Théodose (379-394) mit un terme à l'hérésie qui, jusque-là, devait sa puissance à la faveur impériale. Mais Athanase eut à souffrir aussi d'apparents nicéens qui, en fait, niaient la distinction des Personnes en Dieu, comme Marcel d'Ancyre et Sabellius, ou qui avançaient une anthropologie erronée, niant, dans le Christ la réalité d'une âme humaine que, selon eux, le Verbe remplaçait. Ce fut la position d'Apollinaire de Laodicée. Athanase condamna les erreurs de ces dangereux alliés. Hilaire de Poitiers le suivra en s'attaquant à la fois et simultanément à Sabellius et à Arius.

La crise trinitaire dans laquelle Athanase fut plongé, portait en elle-même le futur débat christologique qui éclatera 50 ans après Constantinople I, à Ephèse en 431 - où l'erreur de Nestorius sera dénoncée (il ne reconnaissait pas un seul sujet, humano-divin et divino-humain, dans le Verbe fait chair)-, et, 20 ans plus tard, à Chalcédoine (451), où le monophysisme d'Eutychès sera lui aussi condamné. Sera alors proclamée la définition de foi sur les deux natures du Christ dans l'unité de la Personne du Verbe incarné, unique sujet réel. Cette définition de foi reprendra les termes du *Tomos* (Lettre en forme de livre) que Léon le Grand enverra au Patriarche Flavien de Constantinople; dans ce *Tomos* sera reconnue l'exacte foi apostolique de Pierre: "Pierre a parlé par la bouche de Léon",

s'écrira-t-on.

Valens, l'empereur arien, rappellera d'exil Athanase, devant la mécontentement général du peuple d'Alexandrie, injustement privé de son évêque. Son retour, en 366, fut un triomphe. Il mourut en 373, à Alexandrie, dans la paix de l'Eglise.

*

Chronologie de Saint Athanase

335: mort de Constantin	<p>325: Athanase, diacre, accompagne son évêque à Nicée</p> <p>328: Athanase évêque d'Alexandrie.</p> <p>335: Synode de Tyr; déposition, exil à Trèves.</p> <p>337: retour à Alexandrie.</p> <p>339: Athanase trouve refuge à Rome auprès du pape Jules Ier</p>	
340: Constant en Occident; Constance en Orient		<p>336: mort d'Arius</p> <p>339: mort d'Eusèbe de Césarée</p>
350: mort de Constant	<p>346: retour à Alexandrie</p>	<p>343: schisme entre l'épiscopat nicéen et l'épiscopat arien</p>
353: Constance, seul empereur	<p>356: Athanase est chassé d'Alexandrie</p>	<p>350: S. Hilaire, évêque de Poitiers</p> <p>356: mort de S. Antoine</p>
361: Julien, empereur	<p>362: retour à Alexandrie; il préside un concile.</p>	<p>360: l'arianisme semble triompher dans l'ensemble de l'empire.</p>

<p>363: Jovien, empereur 364: Valentinien Ier en Occident, Valens en Orient</p>	<p>Nouvel exil.</p> <p>366: réintégration à Alexandrie jusqu'à sa mort.</p> <p>373: mort de S. Athanase.</p>	<p>367: mort de S. Hilaire 370: S. Basile, évêque de Césarée de Cappadoce.</p>
---	--	---

*

B. Les oeuvres d'Athanase

Toutes les oeuvres authentiques d'Athanase se rapportent aux grands débats du temps: paganisme, arianisme, sabellianisme, apollinarisme, pneumatologie déviante arienne, validité de la vie monastique.

- **Contre les Païens**: il s'agit d'une apologie du christianisme réfutant l'idolâtrie. En fait, Athanase estime que le plus court chemin pour aboutir à ce but est un exposé théologique de la doctrine du Verbe incarné en Jésus Christ. Ce traité aborde aussi la doctrine de la création et de la Rédemption, dans ses aspects anthropologiques et ecclésiologiques. Ecrit vers 336, le traité s'appuie principalement sur le Livre de la Sagesse et sur la Lettre de S. Paul aux Romains.
- **De l'Incarnation du Verbe**: ici, Athanase pose la question que S. Anselme se posera au XIème s. lorsque la théologie, de "patristique", va se faire "scolastique". Cette question la voici: *Cur Deus homo?* Pourquoi Dieu s'est-il fait homme? L'ouvrage se présente comme une seconde partie du traité Contre les Païens (cf. Edit. des S.C., n°199, par Ch. Kannengiesser, 1973). Un autre traité, **Sur l'Incarnation et contre les païens**, est aussi attribué à Athanase (voir SC 18, présentation par P. Th. Camelot); Théodoret de Cyr et le pape Gélase le disaient authentique; il est intéressant de noter que c'est le seul lieu des ouvrages athanasiens où le vocabulaire des hypostases est employé au sens de "personnes différenciées". Il semblait déjà admettre que l'on pouvait parler d'un seul Dieu en trois 'hypostases'...

- Les quatre **Lettres à Sérapion de Thmuis**: elles tentent, à partir d'une abondante documentation scripturaire, de confirmer la divinité de l'Esprit Saint, que le Concile de 381 confessa et définira à Constantinople. Cette réflexion méticuleuse est un jalon vers la définition de l'Esprit comme "Seigneur qui donne la vie, procédant du Père", en conformité avec ce que Basile exprimera quelques années plus tard dans son *Traité sur le Saint Esprit*. La première de ces **Lettres** est de beaucoup la plus longue. Athanase les écrivit en 359/360, lorsqu'il se cachait chez les moines d'Egypte.
- Les trois **Discours contre les Ariens** (*Orationes contra Arianos*): ils représentent l'oeuvre dogmatique principale d'Athanase. Le premier Discours résume la doctrine d'Arius contenue dans la *Thalie*, et défend le caractère éternel, increé (*agénètos*), et immuable du Fils de Dieu et l'unité d'essence divine entre le Père et le Fils. Le second Discours et le troisième interprètent les Ecritures sur la génération du Fils (He 3, 2; Ac 2, 36; Pr 8, 32), contredisent Arius dans son interprétation subjectiviste du IVème évangile et dans son exégèse des textes sur l'Incarnation. Leurs dates de parution se situent entre 356 et 362.
- L' **Apologie à l'empereur Constance**. C'est l'oeuvre d'Athanase la plus soignée, littérairement parlant. Il manifeste là "une grande habileté artistique" (J. Quasten). Elle date de 357. Reproche était fait à Athanase d'avoir excité l'empereur d'Occident Constant (catholique) contre son frère Constance, l'empereur arien d'Orient; d'où l'Apologie.
- L'**Apologie pour la fuite**, qui date de la même année 357. Athanase l'adresse à l'Eglise entière, pour justifier son retrait d'Alexandrie afin de mieux exercer son ministère, traqué qu'il était par la police impériale.
- D'autres **Lettres** (que celles envoyées à Sérapion) offrent un grand intérêt: les **Lettres festales**, écrites chaque année avant le Carême pour exhorter à la préparation pascale, mais aussi pour fixer la date précise où devait se célébrer Pâques; la 39ème apporte une lumière particulière sur le Canon des Ecritures; les **Lettres encycliques**, exhortatives et spirituelles; de nombreuses Lettres à ses collègues évêques, à des moines, sur les Synodes (Rimini, Séleucie), à des laïcs, sur les Décrets de Nicée. Surtout, signalons la magnifique **Lettre à Marcellin** (un laïc) **sur l'interprétation des Psaumes**: une merveille! Ch. Kannengiesser en a donné la traduction de larges extraits dans "Le Christ d'Athanase d'Alex.", collection "Jésus et Jésus Christ".
- Enfin, un écrit ascétique qui constitue le plus important document de la première époque monastique, la **Vie de Saint Antoine**, considéré comme "le père du monachisme chrétien", qui naquit vers 251 et mourut en 356. Athanase composa cette biographie vers 357, alors qu'il trouvait refuge chez les moines de la basse vallée du Nil, au lieu même où vécut S. Antoine, le grand anachorète (ermite). Il adressa cet écrit aux moines qui, d'après le

prologue, lui avaient demandé de transcrire "comment Antoine vint à pratiquer l'ascétisme, ce qu'il était auparavant, comment il mourut, et si tout ce qu'on a dit à son sujet est vrai". Athanase obéit rapidement et, dans sa réponse, il indique en même temps le but de cette biographie:

"J'ai entrepris avec beaucoup de joie ce que votre charité m'ordonne, parce que, de mon côté, je ne saurais me remettre devant les yeux les saintes actions d'Antoine sans en tirer un grand avantage, et je suis assuré que, du vôtre, vous entendrez avec tant d'admiration ce que je vous en dirai, que cela fera naître en vous un ardent désir de marcher sur les pas de ce grand serviteur de Dieu, puisque, pour des solitaires, c'est connaître le vrai chemin de la perfection que de savoir quelle a été la vie d'Antoine" (Prologue de "La vie d'Antoine").

S. Grégoire de Nazianze qualifia très justement cette *Vita* de "Règle monastique sous la forme d'un récit" (*Orat.* 21, 5). L'auteur souligne la loyauté de la foi d'Antoine et son exceptionnelle prédication à Alexandrie contre les ariens:

"En étant prié par les évêques de tous les solitaires, il descendit de la montagne pour aller à Alexandrie, où il parla publiquement contre les ariens, disant que cette hérésie était l'une des dernières et qu'elle devait précéder l'antéchrist. Il enseigna aussi au peuple que le Fils de Dieu n'était point une créature, ni créé de rien, mais la Parole et la Sagesse du Père; ce qui fait qu'il y a de l'impiété à dire qu'il y a eu un temps où il n'était pas, car le Verbe a toujours été subsistant avec le Père. C'est pourquoi, disait-il, n'ayez jamais de communication avec les impies ariens, puisqu'il ne peut y avoir d'alliance entre la lumière et les ténèbres. Vous êtes chrétiens, parce que vous êtes dans la véritable piété et dans la véritable religion; et eux, en disant que le Verbe du Père et le Fils de Dieu est une créature, ne diffèrent en rien des païens, qui adorent la créature au lieu d'adorer Dieu le créateur. Croyez donc que toutes les créatures s'élèvent avec colère contre eux, de ce qu'ils mettent au nombre des créatures le créateur et le Seigneur de toutes choses, et par lequel toutes choses ont été faites" (*Vita* 69).

C. Devant les décrets d'exil frappant les nicéens, le pape Jules Ier réagit

Lettre du pape Jules Ier "à l'épiscopat d'Orient" (340)

"Ce qui est arrivé suffit (allusion au synode de Tyr qui déposa Athanase). Il suffit que des évêques aient été envoyés en exil en présence d'autres évêques... A dire vrai, on n'aurait dû jamais en arriver là ni pousser la bassesse d'âme à ce point... O bien-aimés! Ce n'est plus selon l'Évangile, mais pour le bannissement et la mort que s'exercent les jugements de l'Église! Si vraiment, comme vous le dites, ils (les évêques condamnés en Orient, dont Athanase) ont commis des fautes, il fallait

en juger selon la règle ecclésiastique et non pas ainsi. Il fallait en référer à nous tous, afin que par tous soit défini le droit. Les victimes étaient des évêques, les victimes n'étaient pas des Eglises quelconques, mais celles que le Apôtres eux-mêmes ont gouvernées. Pourquoi, surtout, ne nous a-t-on pas écrit au sujet de l'Eglise d'Alexandrie? Ignorez-vous que la coutume est que d'abord on nous écrive, et que d'ici soit défini le droit? Si donc un soupçon de ce genre atteignait l'évêque de là-bas, il fallait écrire à l'Eglise d'ici (Rome). Telles n'étaient pas les prescriptions de Paul, telle n'est pas la tradition des Pères; il s'agit d'une procédure étrangère, d'une manière d'agir nouvelle. Je vous en prie, recevez ceci avec empressement; ma lettre vise le bien commun. Car je vous signifie ce que nous avons reçu du bienheureux Apôtre Pierre. Je n'aurais toutefois pas écrit, car je pense que ceci est connu de tous, si les événements ne nous avaient bouleversés. Je vous supplie, qu'il ne se passe plus de telles choses; que les Eglises ne souffrent plus ainsi; qu'aucun évêque ou prêtre ne subisse plus de vexation; que personne ne soit contraint d'agir contre le sentiment de son âme... de peur de provoquer la dérision des païens et d'attirer la colère de Dieu... Que tous pensent selon Dieu, pour que les Eglises, ayant retrouvé leurs évêques, se réjouissent à jamais dans le Christ notre Seigneur".

(Athanasie, *Discours contre les Ariens*, 35)

Athanasie raconte son expulsion par le force armée, et sa fuite en 356...

"Qu'ils (les adversaires d'Athanasie) aillent au moins s'informer de notre fuite, sans oublier de mener l'enquête auprès de leurs propres amis. Car il y avait des Ariens avec la troupe des soldats pour les exciter et leur indiquer notre personne, qui leur était inconnue...

La nuit était déjà tombée; quelques gens veillaient en attendant la synaxe (action liturgique commune), lorsque le général Syrianos survint tout à coup avec ses hommes. Ils étaient plus de cinq mille, armés de glaives qu'ils avaient dégainés, d'arc et de flèches, de bâtons, comme il a déjà été dit précédemment. Il fait encercler l'église, s'occupant lui-même de placer les hommes en rang serré, de peur que quelqu'un ne puisse quitter l'église et leur échapper. Pour moi, j'estimai indigne d'abandonner mon peuple en un moment aussi critique au lieu de payer de ma personne. Je pris place sur mon trône et donna ordre au diacre de lire un psaume, et au peuple d'y participer en répondant: "Sa miséricorde dure éternellement" (Ps 135, 1); on devait ensuite se séparer et rentrer chacun chez soi.

Mais le général avait alors forcé l'entrée, et ses hommes encerclaient le chœur pour se saisir de nous. Les clercs présents et le peuple commencèrent à crier, estimant déjà venu le moment de nous éloigner. Pour moi, je ne voulais pas m'en aller avant que tous jusqu'au dernier ne se fussent échappés. Aussi me levai-je et ayant donné l'ordre de prier, je réclamai que tous s'en allassent d'abord: 'Il vaut mieux, disais-je, courir moi-même un danger que de voir maltraiter quelques-uns d'entre vous'. La plupart étaient donc sortis et le reste suivait quand les moines de notre entourage et quelques clercs revinrent pour nous entraîner. Et c'est ainsi, la Vérité m'en est témoin, une partie

des soldats entourant le chœur et l'autre patrouillant autour de l'église, que nous nous échappâmes... Nous nous éloignâmes à leur insu, rendant gloire à Dieu d'avoir réussi à ne pas trahir le peuple et de l'avoir fait partir avant nous, sans avoir été pour cela empêché de nous sauver, et d'avoir pu échapper aux mains des persécuteurs".

(*Apologie pour la fuite*, 24-27)

D. La théologie d'Athanase: Trinité, Logos et Rédemption, Christologie, Esprit-Saint.

C'est la théologie d'un pasteur d'âmes qui ne développe pas de "système" théologique mais explicite la foi de l'Eglise face aux hérésies et aux courants hétérodoxes du temps. Cependant, l'histoire du Dogme, c'est à dire le "discours chrétien" au IV^{ème} s., s'identifie avec sa vie et son histoire.

Son plus grand mérite est, sans doute, d'avoir défendu la foi de l'Eglise dans la Tradition vivante des Apôtres contre le danger d'hellénisation (rationalisme dialectique) qui se cachait dans la doctrine d'Arius et de ses sectateurs. B. Sesboué dit très justement que "lorsque le conflit entre foi et raison semble résolu au profit exclusif de la raison, il est alors urgent d'employer des mots nouveaux pour conserver le sens ancien et pour résoudre en vérité le conflit ainsi soulevé... L'hellénisation du langage de la foi est mise au service de la déshellénisation de son contenu" (Dans "Le Dieu du Salut", p. 249). Le terme *homoousios* (consubstantiel) veut dire: le Fils se tient sur le degré d'être du Dieu transcendant. Ce que nous disons du Dieu transcendant, nous devons aussi le dire du Fils. Nicée rend compte de la signification du kérygme christologique. "Consubstantiel" peut être considéré comme "l'embryon de tout le discours dogmatique" (Friedo Ricken).

1. Trinité

Athanase fit plus que défendre simplement la consubstantialité du Fils avec le Père: il exposa la nature de la génération du Logos plus amplement et plus clairement que ses prédécesseurs. Il posa en quelque sorte les bases du développement théologique qui conduirait à Ephèse (431) et à Chalcédoine (451). La doctrine trinitaire et christologique de l'Eglise lui doit ses formulations essentielles.

Dans sa première Lettre à Sérapion, Athanase déclare:

"Il y a donc une Trinité sainte et parfaite, reconnue comme Dieu dans le Père, le Fils et le Saint

Esprit; elle ne comprend rien d'étranger, rien qui lui soit mêlé de l'extérieur; elle n'est pas constituée de créateur et de créé, mais elle est tout entière vertu créatrice et productrice; elle est semblable à elle-même, indivisible par sa nature, et unique en son efficence. En effet, le Père fait toutes choses par le Verbe dans l'Esprit, et c'est ainsi que l'unité de la Sainte Trinité est sauvegardée, ainsi que, dans l'Eglise, est annoncé un (seul) Dieu qui est au-dessus de tous et (agit) par tous et (est) en tous (Eph 4, 6): "au-dessus de tous", comme Père, comme Principe et source, "par tous", par le Verbe, "en tous", dans l'Esprit Saint. La TRinité existe, non pas limitée à un nom et à l'apparence d'un mot, mais (comme) Trinité en vérité et réalité. Car de même que le Père est l'Existant, ainsi son Verbe est l'Existant et Dieu par-dessus tout, le Saint Esprit n'est pas dépourvu d'existence, mais il est et subsiste vraiment. L'Eglise Catholique ne pense rien de moins pour éviter de tomber au rang de ceux qui sont actuellement juifs à la manière de Caïphe et de Sabellius; elle n'imagine rien de plus pour éviter de rouler dans le polythéisme des Gentils (qui admettent une pluralité de dieux)" (*Lettres à Sérapion*, I, 596 A).

Athanase affirme donc, en fidélité à l'Ecriture, une Trinité "non constituée de créateur et de créé, mais tout entière créatrice". Il écarte donc l'idée d'Arius selon laquelle il était nécessaire qu'un "Logos intermédiaire" intervienne dans la création du monde (idée déjà présente chez Philon et chez Origène, mais dont le caractère divin n'est pas nié). Athanase réfute la doctrine arienne d'après laquelle Dieu aurait vu, au moment de créer le cosmos, que la matérialité de ce dernier était incapable de supporter immédiatement "la Main du Père", et aurait en conséquence, créé d'abord le Fils ou le Verbe, comme "intermédiaire" pour créer le reste:

"Ce langage est inconvenant pour Dieu (s'exclame Athanase, dans le *Traité contre les Ariens*, II, 25). Dieu n'est pas un Dieu d'orgueil et le Seigneur reprend ceux qui pensent qu'il a créé seulement le Fils et lui a remis la charge, comme à un aide, de toutes les autres créatures. Il dit en effet: 'Pas un passereau ne tombe à terre sans la volonté de votre Père qui est aux cieux' (Mt 10, 20). S'il n'est pas indigne de Dieu de se préoccuper de choses minimes, un cheveu, un passereau, l'herbe des champs, il n'était pas non plus indigne de lui de les créer. Ceux dont la Providence s'occupe, Il en est le Créateur par son propre Verbe. Ils (les Ariens) distinguent, de manière absurde, les créatures et la création. Cette dernière, ils l'attribuent au Père, et les créatures au Fils. Au contraire, ou bien toutes choses doivent être amenées à l'existence par le Père avec le Fils, ou bien si toutes les choses produites viennent à l'être par le Fils, nous ne devons pas l'appeler lui-même l'une des choses produites".

On perçoit très bien dans ce texte la manière dont use Athanase pour réfuter les Ariens: s'appuyer sur l'Ecriture tout en faisant appel aux arguments de raison, les deux procédés dans une connection indissociable; c'était en effet, le meilleur moyen de démontrer que les Ariens lisaient

mal l'Écriture, et que, d'autre part, ils raisonnaient mal. Athanase ne se déprend jamais ni du contact avec la Parole de Dieu, ni avec la raison humaine dont il se montre, dans son usage, un habile dialecticien.

Arius plaçait le Logos du côté des créatures. Athanase, lui, pour des motifs à la fois scripturaires et rationnels, le place du côté de Dieu; il déclare ouvertement et avec vigueur que "le Verbe n'est pas créé". Il est "engendré". Arius affirmait que le Fils est une créature du Père, une oeuvre de la volonté du Père. Athanase lui rétorque que le nom même de "Fils" présuppose sa génération, et qu'être engendré signifie sortir de l'essence du Père, non d'un acte de sa volonté. Pour cette raison, le Fils ne peut être appelé une "créature du Père". Il possède en commun avec le Père la plénitude de la divinité du Père, et il est totalement Dieu. Pour se faire comprendre, Athanase reprend une comparaison chère à l'École d'Alexandrie, depuis Origène: celle de la lumière issue du soleil, pour montrer que la génération divine diffère de la génération humaine en raison de l'indivisibilité de Dieu:

"(A propos du Baptême) il est nécessaire d'expliquer pourquoi le Fils est nommé avec le Père. Ce n'est pas que celui-ci ne suffise pas; ce n'est pas non plus sans raison et par hasard. C'est parce qu'il est le Verbe de Dieu et sa propre Sagesse, sa Splendeur; il existe avec lui de toute éternité. Il est par suite impossible que si le Père offre sa grâce, elle ne soit point donnée dans le Fils, car **le Fils est dans le Père, comme la splendeur est dans la lumière**. Ce n'est pas par indigence que le Père "a fondé la terre par sa Sagesse" (Pr 3, 19), mais parce qu'il est le Père. C'est pour cela aussi qu'il a tout fait par son Verbe et confirmé le saint Baptême dans le Fils. **Où est le Père, là aussi est le Fils, comme où est la lumière, là est la splendeur**. Comme ce que fait le Père, il le fait par le Fils, le Seigneur lui-même disant: 'Ce que je vois faire à mon Père, je le fais aussi' (Jn 5, 10), ainsi, dans l'institution du baptême, celui que baptise le Père, le Fils le baptise aussi, et le Saint Esprit le rend parfait. **Le soleil brille-t-il, on dit que sa splendeur illumine, car la lumière est une et l'on ne peut ni la diviser ni la partager**. De même ici, que le Père existe ou soit nommé, le Fils s'y trouve aussi; le Père est nommé au baptême, il est nécessaire que le Fils le soit aussi" (*Tr. Contre les Ariens*, 2, 41).

Ainsi, le Fils est dans le Père (cf. Jn 10, 38) parce que l'être tout entier du Fils est en propre de la substance du Père, comme la splendeur de la lumière et le fleuve de la source, de sorte que qui voit le Fils voit ce qui est propre au Père (cf. Jn 14, 9) et comprend que, parce que l'être du Fils est du Père, il est "dans le Père", et vice versa, le Père est dans le Fils, comme la splendeur du soleil, dans le Verbe l'Esprit, dans le fleuve la source, ainsi qui contemple le Fils contemple ce qui est propre de la substance du Père et pense que le Père est dans le Fils (Cf. *Tr. Contre les Ariens*, 3, 3). Pour cette raison, le Fils est éternel comme le Père. Père et Fils sont deux, mais le même (*tautov*),

parce qu'ils possèdent la même *phusis* (nature ou essence; cf. *ibidem* 3, 4). Et il ne peut y avoir qu'un seul Fils; à lui seul, il suffit à épuiser la fécondité du Père:

"Dieu étant incomposé, est Père du Fils sans partage ni passion, car il n'y a ni écoulement de l'immatériel, ni influx de l'extérieur, comme chez les hommes. Etant donc simple par nature, il n'est Père que d'un seul Fils, et ce dernier est l'Unique Engendré (*Monogénès*), Unique dans le sein du Père, seul reconnu par le Père comme venant de lui...'Celui-ci est mon Fils Bien-aimé, en qui je me suis complu" (Mt 3, 17). Il est aussi le Verbe du Père, ce qui veut dire la nature impassible et indivisible du Père"...(Des Décrets du Concile de Nicée, 11).

Il ne reste donc plus de place pour un "subordinatianisme" hétérodoxe et dégradé dans une telle doctrine du Logos Verbe-Dieu. Si le Fils dit: 'Le Père est plus grand que moi' (Jn 14, 28), cela signifie: le Père est l'origine, le Fils la dérivation. Engendré de toute éternité, le Fils est "de la substance du Père"; il lui est "consubstantiel" (*homoousios*): les deux expressions furent employées à Nicée. Athanase les juge essentielles pour formuler la vraie foi. Il écarte le terme *homoios* (semblable) comme insuffisant parce que n'impliquant pas l'égalité de substance. Il défendra donc le terme *homoousios*, non seulement contre les Ariens, mais encore dans son débat avec les semi-ariens (le groupe conduit par Basile de Séleucie) auxquels, cependant, il fait des ouvertures en vue de les ramener à la formule de Nicée. Hilaire de Poitiers travaillera également dans ce sens; nous le verrons dans le chapitre suivant.

2. Logos et Rédemption

La racine de la doctrine athanasienne du Logos est en rapport avec la Rédemption. Quelques sentences tirées du *Tr. de l'Incarn. du Verbe* et du *Des synodes* nous en persuaderont:

"Il s'est fait homme pour que nous devenions Dieu; il s'est rendu visible en son corps, pour que nous nous fassions une idée du Père Invisible; il a supporté les outrages des hommes afin que nous ayons part à l'immortalité" (*De l'Incarn. du Verbe*, 54).

"Il est juste que le Verbe de Dieu, qui est supérieur à tous, en offrant son Temple et l'instrument de son corps 'en rançon pour la multitude', paie notre dette en sa mort. Ainsi uni à tous les hommes par un corps semblable au leur, le Fils incorruptible de Dieu peut justement revêtir tous les hommes d'incorruptibilité et leur promettre la résurrection. Ainsi, la corruption même de la mort n'a plus de pouvoir contre les hommes, à cause du 'Verbe qui habite parmi eux' (cf. Jn 1, 14) en un corps semblable au leur" (*ibidem*, 9; SC 199 p.295).

N.B. Le terme de "rançon"(*antipsukon*) vient du grec populaire (*koïnè*). Il entre dans le langage

chrétien avec Ignace d'Antioche (*Eph* 21, 1; *Smyrn* 10, 2; *Polyc* 2, 3; 6, 1). On le retrouve souvent chez Eusèbe de Césarée auquel Athanase emprunte souvent un langage théologique identique, à l'exclusion, bien sûr, des ambiguïtés arianisantes... Les emplois dans le N.T. sont les suivants: Mt 20, 28 ("donner sa vie en rançon pour la multitude"); Mc 10, 45 (*idem*); 1 Tm 2, 6 ("Christ Jésus qui s'est livré en rançon pour tous").

Ainsi Athanase fait découler la nécessité de l'Incarnation et de la mort du Christ de la volonté rédemptrice de Dieu, de son dessein "économique", disait Irénée de Lyon, de son projet rédempteur. Nous n'aurions pas été rachetés et donc sauvés si Dieu lui-même, en son Fils, ne s'était pas fait homme, et donc si ce Fils, le Christ, n'avait pas été Dieu. En prenant la nature humaine, le Logos Verbe-Dieu a rendu possible la "divinisation de l'homme" (cf. Lot Borodine, "La divinisation du chrétien selon les Pères grecs). Il a vaincu la mort non seulement pour lui-même, mais pour nous tous (cf. *De l'Incarn. du V.*, 8).

Si le Christ n'était Dieu que par participation et non par nature, il n'aurait pu reformer à la ressemblance de Dieu qui que ce soit, car "celui qui ne possède que ce qu'il emprunte aux autres, ne peut rien leur communiquer de ce qu'ils n'ont absolument pas":

"En recevant de lui, nous participons au Père, car ce qu'est le Verbe appartient au Père. C'est pourquoi, s'il fut lui-même aussi la fruit de la participation, et s'il n'a reçu du Père sa divinité et son Image essentielles (de nature), il ne déifie pas, étant lui-même déifié... Celui qui ne possède que par participation, ne peut accorder aux autres cette participation, puisque ce qu'il possède ne lui appartient pas"... (*Des Synodes*, 51).

3. Christologie

La relation entre le Père et le Fils fait l'objet de la réflexion d'Athanase sur le Mystère trinitaire (voir plus haut, §1). D'un strict point de vue christologique, il sera attentif à maintenir la distinction entre divinité et humanité après l'Incarnation, mais aussi il soulignera l'unité de sujet personnel dans le Christ.

Nicée n'avait apporté aucune précision sur la foi en l'Incarnation du Verbe, proclamant simplement que celui-ci "s'est fait chair et s'est fait homme", les deux expressions étant alors synonymes. Mais nous savons par Eustathe d'Antioche que les Ariens niaient l'existence d'une âme humaine dans le Christ. Pourtant, Athanase n'en fait jamais mention pour les réfuter. Est-ce là une faiblesse dans son argumentation? Il est vrai que sa christologie se développe selon un

rapport *Logos-sarx*, comme Arius et Apollinaire d'ailleurs, alors qu'ils sont aux antipodes d'Athanase pour le reste. Mais contrairement à Arius et à Apollinaire, Athanase ne nie jamais l'existence d'un âme humaine dans le Christ. Sa perspective est sotériologique, visant le salut. Il ne s'interroge pas sur le mode du lien entre le Logos et la "chair" dans la personne du Christ, Verbe fait chair. Ce sera l'objet de la réflexion des Pères d'Ephèse (431) et de Chalcédoine (451). Il y a cependant le passage suivant, extrait du *Tomos aux Antiochiens*, 7 qui pourrait être éclairant sur sa pensée profonde:

"Le Sauveur n'avait pas un corps privé d'âme (*ou sôma apskon*) ou de sens ou d'intelligence. Il était impossible, le Seigneur s'étant fait homme pour nous, que son corps soit privé d'intelligence; avec le corps, l'âme aussi a été sauvée par le Verbe".

Il faut adjoindre cet autre texte capital de *Contre les Ariens*, 3, 57:

"C'est humainement qu'il dit: 'Maintenant mon âme est troublée' , et divinement: 'J'ai le pouvoir de déposer ma vie et de la reprendre' (Jn 10, 17-18). Le trouble de la chair est en effet le propre de la chair, tandis que le pouvoir de déposer sa vie et de la reprendre...appartenait à la puissance du Verbe. L'homme ne meurt pas de son propre pouvoir, mais par la nécessité de sa nature et contre sa propre volonté, au contraire du Seigneur qui, immortel par sa nature, possédait une chair mortelle, dont il pouvait, par sa propre puissance, en tant que Dieu, se séparer et la reprendre quand il voudrait".

Il semble que les critiques négatives venues du constat de la raréfaction de la mention de l'âme du Christ chez Athanase procède d'une anthropologie très occidentale qui distingue tellement l'âme et le corps, qu'ils n'apparaissent pas vraiment unis. Un éclaircissement de la christologie d'Athanase sur ce point pourrait être apporté en considérant, qu'à la manière de S. Paul, l'âme du Christ se trouve englobée dans la notion de "sarx" (chair) qui désigne l'homme dans sa condition de faiblesse et de mortalité, que le Christ a assumée. L'emploi du mot "sarx" souligne le réalisme de la venue du Fils de Dieu dans notre humanité. Athanase parlera dans ce sens d'Incarnation du Verbe, ou d'inhumanation (*enanthrôpêsis*) et d'incorporation (*ensômatosis*). Dans le Christ, l'unité personnelle entre la nature divine et la nature humaine est la raison pour laquelle Marie est réellement et en vérité "Mère de Dieu" (*Théotokos*).

Il faut néanmoins reconnaître une certaine insuffisance de la perception de la dimension psychologique de l'Incarnation, chez Athanase, alors qu'il rejette vigoureusement par ailleurs tout docétisme. Donc, aucune ambiguïté dans sa christologie. Elle est vraiment celle de l'Eglise.

La manifestation corporelle du Verbe divin dans le Christ

"Quand les théologiens expliquent à son sujet qu'il a mangé, bu et a été enfanté, sache que c'est le corps en tant que corps qui a été enfanté et s'est nourri d'aliments appropriés, mais lui, le Dieu Verbe uni au corps, ordonnait tout l'univers, et par les oeuvres qu'il réalisait dans le corps, il se faisait connaître non pour un homme, mais pour le Dieu Verbe. Cependant c'est de lui qu'on dit cela, parce que le corps qui mangeait, était enfanté et souffrait, n'était pas celui d'un autre, mais bien celui du Seigneur; et puisqu'il était devenu homme, il convenait de dire ces choses comme d'un homme, pour que son corps apparût vraiment et non point d'une façon imaginaire. Mais de même qu'il était connu par là selon sa présence corporelle, de même les oeuvres qu'il accomplissait grâce au corps le faisaient reconnaître pour le Fils de Dieu...

Invisible, il est connu à partir des oeuvres de la création; de même, devenu homme et soustrait aux regards dans un corps, on saurait par ses oeuvres que ce n'était pas un homme, mais la Puissance et le Verbe de Dieu qui les accomplissait. En effet, commander aux démons et les chasser n'est pas oeuvre humaine mais divine. Or, à le voir guérir les maladies auxquelles est sujet le genre humain, comment le tenir encore pour un homme et non pour Dieu? Il purifiait les lépreux, faisait marcher des boiteux, ouvrait les oreilles des sourds, faisait voir des aveugles; bref, il chassait loin des hommes toutes les maladies et toute infirmité, et le premier venu pouvait donc contempler sa divinité...

C'est pourquoi, lorsqu'il descend vers nous au commencement, il se façonne un corps né d'une vierge, pour offrir à tous une preuve non négligeable de sa divinité, car celui qui a façonné ce corps-là est aussi l'auteur des autres corps. A voir ce corps issu d'une vierge seule, sans le concours d'un homme, qui n'en conclut pas que celui qui paraît dans ce corps est aussi l'auteur et le Seigneur des autres corps?...

Et quand avec une petite quantité d'aliments il nourrit une telle multitude, de la pénurie passant à l'abondance, de sorte qu'avec cinq pains il rassasia cinq mille hommes, et qu'il en restait encore autant, il montrait qu'il était bel et bien le Seigneur de l'universelle Providence" (*Sur l'Incarnation du Verbe*, 18).

4. Le Saint Esprit

L'enseignement d'Athanase sur la divinité du Saint Esprit et sur son identité d'essence avec le Père, se situe dans la ligne de pensée christologique des Pères alexandrins (Clément, Origène, Didyme l'Aveugle).

Le Saint Esprit doit être Dieu car, s'il était une créature, nous n'aurions en lui aucune participation divine; sans lui, pas de sanctification. Cela revient souvent dans les quatre *Lettres à Sérapion* de Thmuis:

- "Si par la participation de l'Esprit nous devenons 'participants de la nature divine' (2 Pi 1, 4), bien insensé serait quiconque dirait que l'Esprit appartient à la nature créée et non à celle de Dieu. C'est pour cela, en effet, que ceux en qui il se trouve sont divinisés. Que s'il divinise, nul doute que sa nature ne soit celle de Dieu" (*Lettres à Sérapion*, I, 23-24).

Ensuite, puisque le S.E. fait partie de la Sainte Trinité et que celle-ci est homogène, il n'est pas créé, mais il est Dieu:

- "Pour la même raison également, c'est folie que de dire que l'Esprit est une créature, car, s'il était créature, il ne serait pas rangé dans la Trinité. Il suffit de savoir que l'Esprit n'est ni créature, ni compté parmi les oeuvres de Dieu: en effet, rien d'étranger n'est mêlé à la Trinité, mais elle est indivise et semblable à elle-même... Qui cherche et veut scruter davantage ne tient pas compte de celui qui a dit: 'Ne sois pas habile à l'excès, de peur d'être frappé de stupeur' (Qo 7, 17). En effet, ce qui a été remis à la foi, ce n'est pas la sagesse humaine mais bien par la soumission de la foi qu'il convient de méditer. Comment expliquer ce qui surpasse la nature créée?" (*ibidem*)

Le S.E. comme le Fils, est "consubstantiel" (*homoousios*) avec le Père:

- "L'E.S. est unique tandis que les créatures sont multiples. En effet, les Anges sont des millions de myriades; les astres sont une multitude infinie, ainsi que les Trônes, Dominations, Chérubins, Séraphins, Archanges... Que si l'E.S. est unique tandis que les créatures sont multiples, y compris les Anges, quelle ressemblance entre l'E.S. et les êtres venus à l'existence? Il est manifeste que l'E.S. n'est pas du nombre des êtres multiples, ni un Ange, mais qu'il est unique et même propre au Verbe, qui est unique, et propre à Dieu, qui est unique et consubstantiel à eux. Ainsi donc... l'E.S. est propre à la substance et divinité du Fils, par laquelle appartenant aussi à la Trinité, il couvre de honte la stupidité des adversaires" (*Lettres à Sérapion*, I, 27).

Si Athanase ne dit pas explicitement que l'E.S. "procède" du Père et du Fils, la procession de l'E.S. du Père et du Fils est un corollaire nécessaire de l'ensemble de son argumentation. En fait, tout ce qu'il dit de la procession du S.E. n'aurait aucun sens s'il ne croyait pas que le S.E. ne procédât aussi du Fils. Nous percevons sa procession même du Père à travers la connaissance que nous avons de sa mission par le Verbe:

- "Unique étant le Fils, le Verbe vivant, il faut qu'unique, parfaite et pleine soit sa vivante efficence sanctificatrice, et illuminatrice, ainsi que sa donation, qui est dite 'procéder' (*ekporeuesthai*) du Père **parce que de par le Fils**, qui est confessé comme provenant du Père, il resplendit et est envoyé et est donné" (*ibidem* I, 20).

Conclusion:

Si la chrétienté a pu surmonter une des plus graves crises de son histoire, c'est pour une large part à cet homme intransigeant et indomptable, à ce croyant enraciné dans la Tradition vivante et cependant ouvert aux formulations nouvelles, à cet évêque courageux et soucieux du bien de l'Eglise qu'elle le doit.

Son attitude à l'égard du pouvoir impérial demeure exemplaire; elle se rapproche de celle d'un Ambroise de Milan. En dépit du prestige immense de l'empereur chrétien dans une Eglise qui sortait de la persécution, il n'a pas craint de braver Constantin lui-même et son fils Constance. Peu suivi par l'épiscopat oriental qui était trop soucieux d'obtempérer aux décrets impériaux, il sut malgré tout (et pourtant que de pressions!) sauvegarder l'espace d'indépendance nécessaire à l'Eglise pour préserver la pureté de sa foi (voir l'*Apologie à Constance*).

Athanase fut donc bien ce "champion de l'orthodoxie" - comme le vénère l'Eglise Grecque - , et ce "pilier de l'Eglise" reconnu tel par cette autre colonne de l'Eglise que fut S. Grégoire de Nazianze (Cf. *Discours* 21).

+

[VI. S. Hilaire de Poitiers \(+367\), "le Théologien des Gaules", et la crise arienne en Occident](#)

[Introduction](#)

Ce n'est qu'après la mort de Constantin (337), que l'Occident commença à prendre conscience de la gravité de l'enjeu suscité par la controverse arienne. En fait, la division de l'Empire entre Constant (Occident) et son frère Constance (Orient) garantit à l'évêque de Rome,

le pape Jules Ier, et aux évêques occidentaux la sécurité et la libre communication avec les défenseurs du *Credo* nicéen oriental. Ceux-ci étaient minoritaires et diversement persécutés par diverses catégories d'ariens conduites par le très puissant évêque de Nicomédie Eusèbe, protecteur d'Arius et conseiller favori de l'empereur Constance.

Pour comprendre la situation de l'Orient - et la problématique à laquelle s'affronta Hilaire -, il faut se rappeler qu'une majorité d'évêques de cette région avaient signé les Actes du Concile de Nicée avec répugnance, parce que l'expression du Symbole de la foi leur apparaissait marquée d'intention "monarchienne". Si ceux-ci n'étaient pas des ariens déclarés, du moins étaient-ils hostiles aux prises de positions monarchiennes pouvant conduire au modalisme de Sabellius et de Marcel d'Ancyre, fervent défenseur de l'*homoousios*! Cette situation avait incité Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée à mener une action d'envergure pour isoler les défenseurs orientaux de la foi nicéenne et créer un vaste mouvement d'opinion antinicéen (bien que l'opinion ne soit pas la foi, comme Bernard de Clairvaux le rappellera à Pierre Abélard...). Ce mouvement réunissait des partisans de formules de foi fort diverses. Etaient cependant mis en accusation les tenants de la formule de foi de 325, comme Eustathe d'Antioche, Marcel d'Ancyre et Athanase d'Alexandrie... qui furent déposés et exilés.

Après la mort de Constantin, les exilés furent autorisés, un court moment, à revenir sur leur siège épiscopal; mais bientôt, ils furent contraints de fuir la police impériale, et de chercher refuge à Rome, auprès du pape Jules Ier. Avec ce dernier, **les occidentaux adoptèrent aussitôt le parti des "exilés", en considérant leurs adversaires comme de véritables ariens, négateurs de la divinité du Christ, adoptant le schéma court et caricatural suivant: antinicéens = ariens**. La sensibilité occidentale était moins portée que l'Orient, il est vrai, à se scandaliser du "monarchianisme" de Marcel d'Ancyre.

Très vite le désaccord se durcit, au cours de rencontres synodales, qui allait opposer, jusqu'à la scission du christianisme en deux blocs, des frères ennemis: nicéens et antinicéens. Le point culminant de l'opposition radicalisée fut atteint à **Sardique** (Sofia, en Bulgarie actuelle) **en 343**, après l'échec d'un Concile que les empereurs voulaient "oecuménique"... En 346, Athanase était autorisé à rentrer d'exil à Alexandrie, mais la controverse n'en désarmait pas moins, avec des implications politiques et doctrinales. En 350, Constant meurt brutalement, en affrontant l'usurpateur Magnence. Constance s'empara aussitôt de l'Occident, devenant ainsi l'unique empereur. La situation religieuse allait en être profondément modifiée en Occident.

L'empereur désirait unifier aussi religieusement ce vaste Empire qui se trouvait alors politiquement unifié; pour cela, il envisageait d'étendre la tendance antinicéenne à l'Occident jusqu'alors réticent. L'épiscopat fut soumis à diverses pressions qui aboutirent aux conciles

d'**Arles (353)** et de **Milan (355)**, où les évêques gaulois confirmèrent les successives dépositions d'Athanase remontant à 335 et 339. Saturnin d'Arles et Valens de Mursa (ouest de Sirmium, en Illyrie) se firent les protagonistes de ces confirmations de condamnations antérieures. Paulin de Trèves, courageusement, fit front, en digne successeur de Maximin: il est aussitôt exilé, et mourra misérablement en Phrygie. A Milan, à la demande du pape Libère, les évêques furent convoqués par l'empereur Constance. Ursace de Singidunum (Belgrade) et Valens de Mursa, tout dévoués à l'empereur, domineront l'assemblée. Eusèbe de Verceil, ardent nicéen, tente un coup de force pour faire adopter avant toute autre discussion la formule de foi de Nicée. Denis de Milan veut le suivre. Valens de Mursa se rue sur lui et impose à l'assemblée des évêques de changer de lieu: le palais impérial est choisi (un habile moyen de leur faire perdre leur liberté d'expression et être le jouet de manipulations). La condamnation d'Athanase est confirmée par des évêques timorés et influençables. Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari et Denis de Milan furent alors sanctionnés par un décret d'exil.

Hilaire, évêque depuis peu (sa consécration épiscopale doit remonter à 350), découvre là l'importance capitale de la foi de Nicée. Il se sépare de la communion d'avec Saturnin d'Arles, Ursace et Valens. Un concile local d'évêques gaulois se rassemble à **Béziers** (sud de la France actuelle) **en 356**. Selon l'expression même d'Hilaire, ce sera "la cabale des faux apôtres" ... Il sera lui-même le point de mire des ariens déclarés (Saturnin, Ursace, Valens). La tactique de Saturnin, le meneur de jeu, est simple et pernicieuse: faire taire les problèmes doctrinaux (motifs primordiaux d'une réunion conciliaire) et obtenir avant tout la condamnation d'Athanase, l' "homme à abattre" en tant que chef emblématique de tous les "nicéens". Homme violent et porté à l'intrigue, Saturnin opprime tout l'épiscopat de la Narbonnaise (Région de Narbonne et de Béziers): l'Eglise locale est dominée par lui. Il amène, dans la confusion, ses collègues dans l'épiscopat à "bannir" Hilaire et à le faire envoyer en exil par décret impérial:

"C'est à la hâte que l'erreur se glissait parmi nous", écrit-il...

Nul ne prit sa défense. Mais Dieu va tirer de cette injustice un immense bénéfice pour l'Eglise des Gaules. Par son "théologien", elle va retrouver, cinq ans plus tard, la foi dans son expression apostolique la plus pure et débarrassée de la peste arienne.

En **357**, un petit concile d'évêques philoariens publie à **Sirmium** une profession de foi de tonalité antinicéenne stipulant l'interdiction d'utiliser le terme *homoousios* (consubstantiel) si caractéristique du Concile de Nicée, et s'ouvrant à un "arianisme modéré" (mais où est la mesure dans l'hérésie?). D'où de tempétueuses réactions en Orient comme en Occident. De là va naître la proposition des évêques dits "homéousiens", à la tête desquels se trouve Basile d'Ancyre, d'imposer la formule "*homoiousios*" qui signifie, non pas "de la même substance" (ce qui pouvait s'interpréter dans un sens monarchianien identifiant le Fils au Père de façon

impersonnelle), mais "de substance semblable". Cette thèse prévalut au Concile suivant de **Sirmium en 358**. Mais une contre réaction s'amorce alors: celle des "homéens"; ils invoquaient les Ecritures pour se contenter de dire que "le Fils est génériquement semblable au Père", expression suffisamment imprécise pour rallier tous les antinicéens et mécontenter les nicéens convaincus. Car "génériquement" s'oppose à "spécifiquement". C'était donc dire que le Fils n'a une ressemblance au Père qui n'est pas de "nature". Imposée à Sirmium et adoptée en **359 au Concile oriental de Séleucie** (près d'Antioche) , la formule triompha **en 359 au Concile occidental de Rimini** (près de Ravenne, en Italie), et sera ratifiée au Concile de **Constantinople en 360**. L'Arianisme triomphait: "...le monde entier gémit, et se retrouve arien", se lamentait Jérôme...

Mais Constance mourra en 361, et Julien l'Apostat se voudra "neutre" dans la controverse arienne. Ainsi, la majorité antiarienne favorable à l'*homoousios* de Nicée en Occident et la majorité "homéousienne" (attachée à l'*homoiousios*) en Orient, vont se reconstituer. Sous l'empereur Valens (363-378), un philoarien, ce sera une période de grande confusion. A l'avènement de Théodose, en 379, qui était pénétré de foi nicéenne, les chances de l'arianisme, qu'il soit radical ou modéré, vont décliner rapidement.

En 381, le Concile de Constantinople I, marqué par l'hortodoxie doctrinale des Pères Cappadociens (Basile et les deux Grégoire), sanctionnera la défaite définitive de l'arianisme.

En Occident, la majorité nicéenne, très soudée, s'imposera rapidement, d'abord sous la conduite d'Hilaire, ensuite sous celle d'Ambroise de Milan et de l'active intervention des papes Libère et Damase. C'est en Illyrie et en Pannonie (Bulgarie et Tchéquie), Province Danubienne, que subsisteront encore quelques groupes ariens à base de Goths catéchisés trop sommairement par l'arien Ulphilas, en attendant les invasions germaniques qui déverseront sur l'Occident leur manière arienne d'énoncer la foi.

C'est donc dans ce contexte - qu'il nous a fallu décrire amplement -, que s'insère la littérature de controverse, soit antiarienne, soit arienne. Après 350, une terminologie théologique de controverse commence à prendre forme, surtout en Gaule et en Espagne. Les grandes figures d'Hilaire et de Marius Victorinus vont émerger, mais aussi celles d'auteurs moins connus et pourtant importants comme Phébadé d'Agen (sud de la Gaule), Potamius de Lisbonne, Grégoire d'Elvire (sud de l'Espagne). Le contexte ayant été retracé, il nous est possible maintenant de préciser la démarche théologique d' Hilaire et d'en apprécier la vigueur.

A. La personnalité d'Hilaire: esquisse de traits biographiques

A défaut de renseignements biographiques précis - Hilaire est extrêmement discret sur lui-même -, il convient de poser d'emblée que **"tout ce que nous savons d'Hilaire, évêque de Poitiers vers 350, est lié à la controvers arienne et ressort de ses oeuvres mêmes"** (M. Simonetti). Tout ce que Jérôme nous dit de ce "fleuve d'éloquence" qu'était Hilaire, il le tire de ses écrits (*Des hommes illustres*, 100).

Faut-il s'appuyer sur l'itinéraire de conversion que présente le "pictave" (habitant de Poitiers) au Livre I du Traité *Sur la Trinité* pour fonder un parcours biographique? Cela est certes indicatif, mais trop littéraire pour asseoir des certitudes; cependant les accents d'authenticité qui s'en dégagent, invitent à reconnaître là des traits caractéristiques de la personnalité de l'auteur. L'âme d'Hilaire s'y révèle, tout comme se révèle l'âme d'Augustin dans les *Confessions*. Les deux convertis s'expriment en termes voisins qui témoignent de l'authenticité du "retournement vers Dieu" en Jésus Christ de ces deux penseurs géniaux. Hilaire venait du paganisme lettré que la lecture des Ecritures (Ex 3, 14 et Jn 1, 1-14 principalement) arracha aux vanités pour découvrir en Dieu l'Etre même.

Evocation du cheminement d'Hilaire vers la foi et le baptême

"Mon âme avait hâte de faire plus que ce dont on ne saurait s'abstenir sans accumuler crimes et douleurs. Elle voulait connaître ce Dieu auteur d'un tel bienfait, à qui elle se devait tout entière, dont le service, à son avis, l'ennoblirait, à qui elle rapporterait tout ce qu'imaginait son espérance, dans la bonté duquel elle se reposerait, au milieu de tant d'affaires et de maux actuels, comme en un port très sûr et amical...

Comme je faisais en moi-même cette foule de raisonnements, ainsi que d'autres du même genre, je tombai sur ces livres que la tradition religieuse des Hébreux attribue à Moïse et aux Prophètes. Ils contenaient ces témoignages que le Dieu Créateur en personne rend à son propre sujet: 'Je suis celui qui est' (Ex 3, 14); et encore: 'Voici ce que tu diras aux enfants d'Israël: Celui qui est m'a envoyé vers vous' (*ibidem*). Je fus absolument émerveillé de ce signalement si parfait de Dieu, qui exprimait en mots très adaptés à l'intelligence humaine l'inaccessible connaissance de la nature divine. Rien, en effet, ne saurait se concevoir de plus propre à Dieu que d'être; car être, de soi, n'est pas le fait de ce qui finit ou commence à un moment donné. Mais ce qui est perpétuellement en possession d'une béatitude incorruptible n'a pu ni ne pourra n'être pas à un moment donné. Car tout ce qui est divin n'est sujet à aucune destruction ni à aucun commencement. Et comme l'éternité divine ne se fait jamais défaut à elle-même, Dieu met en avant très justement, pour attester son incorruptible éternité, le seul fait qu'il est... (sont ensuite découverts Is 40, 12; 66, 1-2; Sg 13, 5).

Pénétrée par la qualité religieuse de ces opinions et de cet enseignement, mon âme se

reposait dans une sorte de retraite et d'observatoire que lui offraient ces idées excellentes, comprenant que sa nature ne lui laissait aucun hommage ou tribut à rendre à son Créateur, sinon de comprendre qu'il était trop grand pour être compris, mais pouvait être cru. Car la foi entreprend de comprendre, avec le respect religieux qui s'impose, mais l'infinité de l'éternelle Puissance la déborde.

Sous-jacent à tout cela, il y avait encore un sentiment inspiré par la nature: la profession de foi devait être alimentée par l'espérance d'une béatitude incorruptible, méritée, comme la solde d'une armée victorieuse, par une pieuse idée de Dieu et des moeurs bonnes. Car il ne servirait à rien d'avoir de Dieu une idée saine dès lors que la mort éteindrait toute conscience et que le déclin de la nature à son couchant l'abolirait...

Mais mon âme était accablée de crainte en partie pour elle-même, en partie pour son corps. Tout en conservant avec une constance affirmée ses pieuses convictions au sujet de Dieu, elle éprouvait souci et inquiétude pour elle-même et pour son habitacle, destiné, croyait-elle, à succomber avec elle. Or voici qu'après avoir fait la connaissance de la Loi et des Prophètes, elle vient à connaître aussi les leçons de l'enseignement évangélique et apostolique, telles celles-ci: 'Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu'... (Jn 1, 1-18 est cité intégralement par Hilaire; après la révélation du Dieu Créateur, il accède, par S. Jean, à la révélation du Fils unique et de la médiation du Christ).

Dès ce moment, l'esprit troublé et inquiet découvre plus de raisons d'espérer qu'il ne s'y attendait. Et en premier lieu il en est imprégné, pénétré jusqu'à connaître le Dieu Père. Et les idées qu'il s'était faites par la raison naturelle au sujet de l'éternité, de l'infinité et de la beauté de son Créateur, il apprend maintenant qu'elles s'appliquent aussi proprement au Dieu Fils unique (*Monogénès/Vnigenitus*)...Et de peur que le Verbe fait chair soit autre chose que Dieu le Verbe ou ne soit pas la chair de notre corps, 'il a habité parmi nous'; ainsi, puisqu'il habiterait, il continuerait d'être Dieu, mais puisqu'il habiterait parmi nous, il ne deviendrait pas autre chose que Dieu chair de notre chair; non qu'il serait dépouillé de ses biens à lui pour avoir daigné assumer la chair, car, Fils unique du Père, 'plein de grâce et de vérité' (Jn 1, 14), **il est à la fois parfaitement dans son bien propre et véritablement dans le nôtre** (*et in suis perfectus sit et uerus in nostris*).

Voilà donc la doctrine que l'esprit (*mens*) accueilli avec joie au sujet du mystère divin (*diuini sacramenti doctrinam*), montant vers Dieu à travers la chair, appelé à une nouvelle naissance par la foi, doté d'un pouvoir d'accéder à la régénération céleste, connaissant le souci qu'a de lui son Auteur et Créateur, estimant que ne le réduirait point à néant Celui qui l'a tiré du néant pour le faire ce qu'il est"... (*La Trinité*, I, 3-12).

*

Le premier jalon biographique certain est la présence d' Hilaire au Concile local de Béziers

en 356. Le concile se tint peu après celui de Milan (355), où les évêques occidentaux, réunis à la demande de Constance et sous la pression des chefs de file de l'arianisme occidental, avaient consenti à la condamnation d'Athanase. Hilaire s'y était refusé et avait donc "rompu sa communion" avec les meneurs dont le plus influent était Saturnin d'Arles. Pour cette raison, Hilaire est mis en accusation, avec un autre opposant à la condamnation d'Athanase, Rhodanius de Lyon. Le Concile de Béziers leur fait à tous deux un procès d'intention; il leur est reproché leur "antiarianisme". Ils furent jugés et condamnés à l'exil en Phrygie (Asie Mineure) par décret impérial.

Cet exil - qui devait durer de 356 à 360 - fut l'occasion providentielle pour Hilaire d'un prodigieux approfondissement de sa culture (connaissance de la langue grecque) et de la doctrine chrétienne au contact de la théologie orientale: contact avec les écrits d'Origène qui apportait un rééquilibrage aux accents encore trop matérialistes ou stoïciens d'un Tertullien - dont Hilaire était pénétré -, pour adopter un tour plus spiritualiste et résolument platonicien. Il pénétra dans les raisonnements subtils de la théologie compliquée des orientaux impliqués dans la controverse arienne. Il y exerça à la fois sa patience et son intelligence. Il entra en contact avec les "homéousiens" (qui avec Basile d'Ancyre affirmaient que le Fils était "d'une substance semblable au Père", sans dire, comme les "nicéens", qu'il était "de la même substance que le Père"): ils étaient prépondérants en Phrygie. Hilaire acquiert là une conviction sur deux points essentiels:

- Une juste position pour rester "catholique" dans la Tradition apostolique impliquait à la fois de se tenir à l'écart des positions de l'arianisme radical, mais aussi du péril sabellien et de son hypermonarchianisme. Or l'Occident était peu préparé à se confronter à ce type de monarchianisme sabellien qui évacuait la triple personnalité divine. Hilaire sera le fin pédagogue qui ouvrira les consciences.
- La théologie nicéenne, centrée sur le terme *homoousios*, n'était finalement pas la seule alternative possible à opposer aux ariens, puisque mal compris, le terme "consubstantiel" pouvait émaner des relents sabelliens perçus, de fait, de cette manière en Orient. En un sens, le terme *homoiousios*, cher à Basile d'Ancyre, pouvait être entendu en un sens orthodoxe.

C'est bien de ces concepts fondamentaux dont il est traité dans les ouvrages doctrinaux d'Hilaire, à savoir son *Traité Sur la Trinité* et sa relation *Sur les Synodes*.

Audace d'Hilaire - qui parut inquiétante à certains ultranicéens - : l'évêque de Poitiers participe

au **Concile de Séleucie (septembre 359)**, dans les rangs des "homéousiens"... Il se trouve en effet "inclus dans l'invitation", remarque avec humour Sulpice Sévère (*Chron.* II, 42). Il est vrai que l'attitude conciliatrice d'Hilaire vis à vis des partisans de Basile d'Ancyre, lui ouvrit bien des entrées dans les milieux philoariens et donc dans le "dialogue théologique", ce qui fut refusé à Eusèbe de Verceil et à Lucifer de Cagliari. Mais à la fin du Concile, les Homéousiens et les Ariens déclarés se rendirent à Constantinople auprès de Constance, pour lui soumettre le bilan du Concile. Hilaire les accompagne, et c'est là que l'atteint (déc. 359) la si décevante nouvelle du ralliement des évêques occidentaux réunis à Rimini, à la formule de foi philoarienne, proche de celle de Séleucie. Les deux groupes de délégués signeront, devant l'empereur, malgré les protestations d'Hilaire, la formule homéenne qui mettait en péril la foi de l'Eglise.

Hilaire écrira alors son véhément *Contre Constance*... Que pouvait-il faire d'autre que de protester par l'écrit puisque sa parole n'était pas entendue? Cependant, considéré par Constance comme un "seneur de discorde", l'encombrant évêque fut renvoyé dans sa lointaine patrie par un empereur irrité qui leva la sanction d'exil...

De retour en Gaule, Hilaire fut accueilli triomphalement. Il fit prévaloir une ligne dogmatique nette et précise, compatible cependant avec les sensibilités soit nicéenne, soit "homéousiennes". En 361, Constance étant mort et son successeur, Julien, affichant une certaine neutralité, il fut décidé au Concile de Lutèce (Paris), de ne condamner que les chefs de file de l'arianisme occidental - Saturnin d'Arles en particulier -, manifestant de l'indulgence vis à vis des évêques qui, sous la pression impériale, avaient signé la formule "homéenne" de Séleucie-Rimini. La Gaule fut délivrée des séquelles de l'arianisme et proposée en exemple aux peuples environnants. Seul l'évêque de Milan, Auxence, s'endurcissait dans des positions ariennes. Hilaire tenta, aidé d'Eusèbe de Verceil, de lui faire quitter ce siège important, mais en vain. Sur cet échec, Hilaire rentra à Poitiers, pour y mourir - nous dit Jérôme -, en 367.

Les oeuvres de cet excellent écrivain nous le ferons mieux connaître et comprendre pourquoi la Tradition l'appelle "l'Athanase de l'Occident".

B. Les oeuvres d'Hilaire de Poitiers

Nous distinguerons quatre catégories d'oeuvres: les oeuvres dogmatiques, les ouvrages historiques, les oeuvres exégétiques, et les Hymnes.

1. Les oeuvres dogmatiques (ou de doctrine chrétienne):

- **Le Traité sur la Trinité**

Ce traité, en Douze Livres, est l'oeuvre doctrinale majeure d'Hilaire. L'édition récente des Sources Chrétiennes, en trois volumes, est magistrale (n°443, 448, 452). Jérôme nomme

l'ensemble: "Les Livres contre les Ariens" (*De uiris illust.* 100). Cette appréciation de Jérôme n'est pas exacte, puisque, nous l'avons entrevu, Hilaire vise toujours et inséparablement deux hérétiques: Arius et Sabellius (cf. *De Trin.* I, 16-17). L'oeuvre grandiose fut rédigée en Orient, pendant l'exil et achevée avant le retour en Gaule (cf. M. Simonetti, Quasten IV, p. 78).

Le Livre I trace "l'itinéraire vers Dieu" du converti que fut Hilaire. Le plan général en XII Livres est déjà présenté, et le contenu de chacun est décrit (cf. I, 20-36); cela prouve qu'Hilaire savait où il allait, et qu'il a puisé en Orient les connaissances théologiques dont il témoigne en réfutant les extravagances ariennes et sabelliennes.

La première partie (Livres I-III) est une présentation positive de la foi; l'arianisme n'est pas directement visé puisque mentionné en termes généraux. La seconde partie (Livres IV-XII) se présente comme une réfutation de la christologie arienne et un exposé de la doctrine orthodoxe, en opposition polémique à l'arianisme. Cette seconde partie est elle-même constituée de deux blocs: (1) IV-VI= une réfutation de la prétentieuse Lettre d'Arius à son évêque Alexandre d'Alexandrie; (2) VII-XII= une riposte à des arguments ariens; ici, Hilaire expose surtout l'interprétation orthodoxe de passages de l'Écriture sur lesquels les Ariens s'appuyaient pour prouver l'infériorité ontologique et substantielle du Fils par rapport au Père. Hilaire montre, au cours de sa démonstration, qu'il suit une logique interne (un peu à la manière d'Athanase; cf. I, 20). L'étude des passages scripturaires suit aussi une logique, un *ordo* (un ordonnancement), une progression; par exemple: Ph 2, 6-11 sera interprété autour des notions fondamentales de "forme de Dieu" (*forma Dei*), et de "forme de serviteur" (*forma serui*); passage capital, souvent sollicité dans la christologie d'Hilaire. Au Livre VIII, Hilaire part de Jn 6, 27 (Le Père a marqué le Fils de "son sceau"), analyse Ph 2, 6-11, pour aboutir à Col 1, 15: le Christ est l'Image du Dieu invisible (cf. VIII, §§44-49). Ainsi, notre "théologien" qui se fait "lecteur idéal" de l'Écriture, fait progresser son lecteur du "sceau" (*signaculum*) à la "forme" (*forma*), pour aboutir à "l'Image" (*imago*), trois termes interprétés dans une progression. Nous le voyons, Hilaire est un homme méthodique.

Quelles furent les Sources d'Hilaire - s'il y en eut?

- Dans les théophanies des Livres IV et V, Novatien, prêtre Romain (vers 250), qui écrivit un remarquable traité sur la Trinité, mais se sépara de l'Église, semble être sollicité.
- En outre, Hilaire est un bon connaisseur de Tertullien, surtout de son *Contre Praxeas*, véritable traité sur la Trinité.
- Les suggestions "homéousiennes", accueillies par Hilaire, lui ont permis d'équilibrer la doctrine des rapports Père-Fils, mais "en redressant les positions de Basile d'Ancyre par le patrimoine théologique occidental acquis depuis Tertullien" (M. Simonetti), en particulier la précoce distinction entre "nature" et "personnes".

- Et Athanase? Hilaire n'en parle pas, et ne s'y réfère pas explicitement. Pourquoi? Sans doute, parce que le seul nom d'Athanase constituait un repoussoir démobilisateur pour des lecteurs philoariens potentiels du Traité d'Hilaire. Il était de bonne méthode de s'en prémunir. l'enjeu, pour lui, était de permettre l'adhésion des "homéousiens" à l'*homoousios* nicéen, après patiente exposition de la richesse de ce dernier terme ("consubstantiel"). Et la sagesse d'Hilaire finira par l'obtenir, sans le voir encore réalisé de son vivant, puisqu'il faudra attendre Constantinople I (381). A cette date, Hilaire était mort depuis 14 ans!... mais il avait tracé le chemin vers l'unité dans un discours dogmatique commun entre Orient et Occident.

Le Fils de Dieu incarné

"Le voici...l'unique fondement inamovible, le voici l'unique et bienheureux roc de la foi, la confession sortie de la bouche de Pierre: 'Tu es le Fils du Dieu vivant' (Mt 16, 18), support d'autant de preuves de la vérité que la perversité pourra jamais soulever de problèmes et l'infidélité de mensonges.

Maintenant, pour le reste, ce n'est plus qu'économie (*dispensatio*) voulue par le Père: la Vierge, l'enfantement, le corps et plus tard la croix, la mort, la descente aux enfers, c'est notre salut. A cause du genre humain, en effet, le Fils de Dieu est né de la Vierge et de l'Esprit Saint, ce dernier s'étant mis à son service dans cette opération; à l'ombre de sa propre puissance (cf. Lc 1, 35), c'est à dire celle de Dieu, il a semé pour lui-même les premiers éléments d'un corps, ménagé les premiers développements d'une chair. Ainsi, s'étant fait homme, il recevrait de la Vierge la nature de la chair et, grâce à la communauté créée par ce mélange (*admixtio*), le corps du genre humain tout entier se trouverait sanctifié en lui. Ainsi, de même que tous seraient établis en lui par le fait qu'il a voulu être corporel (*corporeum se esse uoluit*), de même et réciproquement, lui s'introduirait en tous par ce qu'il y a d'invisible en lui.

L'Image du Dieu invisible (cf. Col 1, 15) ne se récuse donc point devant la honte d'humaines origines. Toute la gamme des disgrâces de notre nature: conception, enfantement, vagissement, berceau, il la parcourt.

Et nous, finalement, comment donner digne réponse à ce que daigne donner tant de Bonté? L'unique Dieu Monogène (*Vnigenitus* = Unique Engendré), ineffablement issu de Dieu (cf. Is 53, 8) s'introduit dans le sein d'une vierge sainte et y grandit sous la forme d'un tout petit corps d'homme. Celui qui contient toutes choses, en qui et par qui est l'Univers, est mis au monde selon les lois de l'enfantement humain. Et celui dont la voix fait trembler anges et archanges, se dissoudre le ciel, la terre et tous les éléments de ce monde, laisse entendre le vagissement de la petite enfance. Celui qui est invisible et incompréhensible, que ne saurait mesurer ni la vue ni la sensibilité ni le toucher, est emmailloté dans un berceau (cf. Lc 2, 7). Qui se souviendra de ces traits indignes de Dieu s'avouera redevable d'un bienfait d'autant plus grand qu'ils

convenaient moins à la majesté de Dieu. **Il n'avait pas besoin de se faire homme, lui par qui l'homme a été fait, mais nous avons besoin, nous, que Dieu 'devînt chair et habitât parmi nous' (Jn 1, 14), c'est à dire que par l'assomption d'une seule chair, il s'établît à l'intérieur de toute chair. Son abaissement est notre grandeur, son opprobre est notre honneur. Ce qu'il est, lui, Dieu résidant en une chair, nous le serons à notre tour, passant, renouvelés, de la chair en Dieu** (cf. Irénée de Lyon, *Adv. Haer. Praef. V*; S.C. 153, p. 15)

- S. Hilaire, *De Trin.* II, 23-25 -

Le "lecteur idéal" (*optimus lector*) face à l'écriture

"Pour vous maintenant que l'ardeur de la foi et le zèle de cette vérité qu'ignoraient le monde et les sages de ce monde (1 Co 1) conduira à me lire, il faut vous en souvenir: vous devez rejeter les idées faibles et inadéquates d'esprits charnels et dilater par une religieuse envie d'apprendre toutes les étroitesse de conceptions imparfaites. Il faut en effet les perceptions neuves d'un intellect régénéré pour que la conscience d'un chacun l'illumine en vertu du bienfait venu du ciel. On doit donc se tenir d'avance par la foi devant l'essence de Dieu, comme S. Jérémie nous y exhorte (cf. Jér 23, 22), pour que celui qui s'apprête à entendre parler de Dieu donne à son intelligence des dimensions dignes de l'être de Dieu: ces dimensions, ce n'est pas un mode de compréhension quelconque, mais l'infini. Bien mieux, conscients d'avoir été "rendus participants de la nature divine", selon l'expression du bienheureux apôtre Pierre en sa seconde Epître (2 Pi 1, 4), **on ne mesurera pas la nature de Dieu d'après les lois de sa nature à soi, mais on agrandira ses convictions sur Dieu aux proportions grandioses du témoignage que Dieu porte sur lui-même. Car le lecteur idéal est celui qui attend des textes qu'ils lui donnent leur sens, au lieu de le leur imposer, qui en rapporte plus qu'il n'y apporte et ne contraint point ces textes à paraître contenir ce que, dès avant sa lecture, il a décidé d'en comprendre** "(cf. *De Trin.* VII, 33).

"Quand donc le discours portera sur les choses de Dieu, accordons à Dieu qu'il se connaît lui-même, et rendons à ses paroles un hommage de piété et de respect. Car il est sur lui-même le témoin qui convient, lui qui est seul à pouvoir donner la connaissance de lui-même" (cf. *De Trin.* IV, 14; V, 21; VI, 17; VII, 38; S. Irénée, *Adv. Haer.* IV, 20).

-S. Hilaire, *De Trin.* I, 18 -

- **Sur les Synodes (*De Synodis*)**

Dès 359, dans la phase préparatoire aux conciles de Séleucie-Rimini, alors qu'il rédigeait son Traité sur la Trinité, Hilaire écrivit son autre traité dogmatique: *Sur les Synodes*. Ce Traité,

très original et d'une géniale audace, permit de faire saisir aux évêques occidentaux que le "consubstantiel" (*homoousios*) pouvait être entendu dans une acception sabellienne, et que les "homéousiens", partisans du *homoiousios* (de semblable substance), pouvaient être plus nicéens que certains partisans acharnés du "consubstantiel" nicéen. Cependant, Hilaire fera aussi découvrir aux collègues de Basile d'Ancyre, que la réception du "consubstantiel" nicéen permettait de rendre compte plus parfaitement du Mystère intra-trinitaire (cf. B. Sesboué, "Le Dieu du Salut").

Deux parties dans ce Traité: (1) ch. 1-65: examen des formules doctrinales depuis Sirmium (357), considérées globalement par les occidentaux comme "ariennes". Hilaire ne repousse comme telles que les plus extrêmes, celle qui entre dans la catégorie dite du "Blasphème de Sirmium". Il réaffirme l'exclusion de l'arianisme radical d'Aèce et d'Eunome, les "anoméens" (le Fils, selon eux, est "dissemblable du Père"). (2) ch. 66-92: Hilaire compare les termes en question (*homoousios* et *homoiousios*), et présente les formules "second selon la substance" et "égal selon la substance", comme équivalents. Les deux, remarque-t-il, peuvent être interprétés ou bien de façon orthodoxe, ou bien de façon hétérodoxe (déviante). Il s'agit donc "de les comprendre correctement". Ce qui mettait un terme à une position de rupture sur une question de vocabulaire: il suffit de dire ce qu'il y a sous les mots.

L'accent est donc mis sur tout ce qui peut rapprocher anti-ariens d'Orient et ceux d'Occident, en minimisant les points de désaccord. C'est là une oeuvre d'une rare intelligence et d'une audacieuse analyse. C'est aussi, et il faut le regretter, un rare effort entrepris du côté de l'Occident pour pénétrer la complexité de la réalité religieuse orientale. Hélas, il n'y aura guère d'autre tentative en ce sens dans l'Histoire de l'Eglise.

Une même foi sous des mots différents

"Devant de si nombreux et de si graves périls pour la foi, il faut savoir interpréter la sécheresse des mots. Qu'on ne juge pas être dit à l'encontre de la piété ce qui est compris conformément à elle... Que le catholique qui veut affirmer l'unique substance du Père et du Fils ne commence pas par là; qu'il n'en fasse pas une formule essentielle, comme s'il n'y avait pas de foi véritable hors de là. Il affirmera sans péril une seule substance quand il aura dit d'abord que le Père est inengendré, que le Fils est né, qu'il subsiste par le Père, qu'il lui est semblable en puissance, honneur et nature... Après cela, en disant une substance, il ne se trompe pas..."

On peut affirmer l'unique substance de façon pieuse; on peut aussi la taire de façon pieuse. Pourquoi entretenons-nous soupçonneusement la chicane sur le mot, alors que nous ne

différons pas dans la compréhension de la chose?...

Je vous en pris, frères, laissez-là les soupçons, évitez-en l'occasion... Je ne supporte pas votre expression (l'unité de substance) si elle signifie que quiconque confesse la similitude de substance religieusement comprise tombe sous l'anathème. On ne peut incriminer un mot qui n'altère pas le sens de la religion" (*Des Synodes*, 69; 71; 91).

2. Les ouvrages historiques

- Il existe un premier "**Livre à Constance**" que l'on trouve dans les *Fragments Historiques* (voir point 5). Il s'agit d'une lettre envoyée à l'empereur par les évêques occidentaux réunis au Concile de Sardique (343) pour le prier de faire cesser les persécutions visant les tenants du *Credo* de Nicée. Une seconde partie est un récit établi par Hilaire déjouant la procédure irrégulière du Concile de Milan (355) qui avait conduit à la déposition d'Athanase et d'Eusèbe de Verceil. Hilaire écrit cela juste avant son propre exil.
- Un "**Livre II à Constance**", remonte à 359. Hilaire s'était rendu à Constantinople avec les délégués orientaux et occidentaux des Conciles de Séleucie-Rimini. Il présenta une supplique à l'empereur pour rencontrer en débat public son principal adversaire occidental qui se trouvait lui aussi à Constantinople, Saturnin d'Arles. Sa demande se poursuit par une instante supplication, pour que l'empereur n'adhère pas à la formule de foi de Rimini et revienne à celle de Nicée. Pieuse démarche, demeurée sans effet.
- Convaincu de l'adhésion de l'empereur à l'expression arienne de la foi, et ulcéré par les conclusions des conciles de Rimini (359) et de Constantinople (360) qui adoptèrent des formules "homéennes", Hilaire écrit un pamphlet, très violent, contre Constance: le **Livre contre Constance** (*Liber contra Constantium*), mettant sur un pied d'égalité cruauté Constance, Néron, Dèce et Maximien Daïa; Constance les surpasse même, ose avancer Hilaire, par sa "simulation chrétienne qui vise l'asservissement des consciences". Pour dénoncer les procédés ariens, Hilaire s'appuie sur ce qu'il a rencontré à Séleucie: d'où l'intérêt de ces précisions ignorées par ailleurs. Cet ouvrage, rédigé en Orient, ne fut diffusé qu'au retour de l'exil.
- Le **Contre Auxence** est lui aussi très instructif. Ecrit vers 364, il vise l'évêque arien de Milan, en poste depuis 355. C'est au retour de son ultime démarche, jointe à celle d'Eusèbe de Verceil, pour tenter une relève nicéenne, qu'Hilaire rédigea ce qui est en fait une "Lettre encyclique adressée aux évêques catholiques et à leurs fidèles". La duplicité de Constance et d'Auxence y est dénoncée avec vigueur.

Les compromissions épiscopales toujours possibles

(collusion des évêques arianisants avec le pouvoir civil)

"Il est permis tout d'abord de plaindre la misère de notre temps et de s'affliger de cette opinion insensée qui fait que c'est par les intrigues du siècle qu'on croit travailler à protéger l'Eglise du Christ. Je vous le demande, évêques qui vous croyez tels, de quels patronages ont usé les apôtres pour la prédication de l'Evangile? Sur quelles puissances s'appuyaient-ils pour prêcher le Christ et pour faire passer presque toutes les nations du culte des idoles au culte de Dieu? Chrchaient-ils à avoir quelque considération à la Cour, lorsqu'ils chantaient un hymne à Dieu dans la prison, au milieu des chaînes et après les tourments? Est-ce par les écrits d'un roi que Paul, donné en spectacle dans le théâtre, formait une Eglise au Christ? Se défendait-il avec l'appui de Néron, de Vespasien ou de Dèce, de ces princes dont la haine à notre égard a fait fleurir la foi en la divine prédication? Lorsqu'ils se nourrissaient du travail de leurs mains, qu'ils s'assemblaient en secret dans les chambres hautes, qu'ils parcouraient les bourgs, les villes et presque toutes les nations, à travers terres et mers, malgré les sénatus-consultes et les édits des rois, faut-il croire qu'ils n'avaient pas les clefs du Royaume des cieux? La vertu de Dieu ne s'est-elle pas manifestée contre la haine des hommes, alors que la prédication de l'Evangile devenait d'autant plus puissante qu'elle était plus entravée? Mais aujourd'hui, ô douleur, les protections terrestres recommandent la foi divine, le Christ semble dépouillé de sa vertu, tandis que l'on intrigue en son nom; l'Eglise menace de l'exil et de la prison: elle veut se faire croire par la force et c'est en dépit des exils et des cachots qu'elle a attiré à sa foi. Elle bannit les évêques et ce sont des évêques bannis qui l'ont propagée. Elle se glorifie d'être aimée du monde, elle qui n'a pu être au Christ qu'à la condition d'être haïe du monde..." (*Contr. Auxence* 3-4).

- Enfin, *Les Fragments Historiques* sont importants, car ils touchent à la controverse arienne; ils nous renseignent sur maints détails, répartis en trois sections: Concile de Sardique (343), commenté par Hilaire; Concile de Rimini avec des Lettres du pape Libère; des documents postérieurs à 359.

3. Ouvrages exégétiques

On en dénombre trois; ils sont importants pour la connaissance d'Hilaire et de sa pensée théologique.

- Le *Commentaire sur Mt*, daté d'avant l'exil de 356. Bref, concis, synthétique, il dévoile les talents de perception que possède Hilaire dans sa lecture des Ecritures, mais aussi son originalité créatrice dans la compréhension de la Parole évangélique. Le sens littéral appelle le sens spirituel par l'*allegoria* qu'Hilaire appelle "raison figurative" ou "sens intérieur profond" (*typica ratio* ou *interior significantia*).
- Le *Commentaire sur les Psaumes*: 58 Psaumes ont été commentés; Jérôme n'en connaissait pas autant (cf. *De uir. illust.* 100). La marque origénienne est clairement repérable dans la Préambule, ou *Instructio psalmodum*, et dans les Commentaires des Ps. 1 et 2. L'identification est possible grâce aux "Fragments" accessibles d'Origène. Mais le Commentaire complet de ce dernier est hélas perdu. Pour le reste, la dépendance origénienne ne peut être prouvée. Hilaire reprend de l'Alexandrin les significations de l'*in finem* dans les titres des Psaumes, la division du Psautier en cinq Livres, ses principes interprétatifs (herméneutique): recours à l'allégorie pour lever les obscurités du texte sacré dans le sens d'une prophétie des événements terrestres de la vie du Christ, de sa naissance à l'Ascension, avec toujours un propos d'édification spirituelle du lecteur, tout en restant néanmoins sobre. Les affirmations trinitaires portent la marque de la controverse arienne dans laquelle Hilaire s'est si valeureusement engagée.

L'impression d'ensemble qui se dégage après lecture de ces 58 Commentaires est celle d'une atmosphère typiquement origénienne. Hilaire a-t-il eu accès à la Bibliothèque de Césarée de Palestine? C'est peu probable. Mais les Commentaires origéniens circulaient en Phrygie comme partout ailleurs, dans le Bassin Méditerranéen. Nous attendons avec grand intérêt, l'édition prochaine annoncée par les Sources Chrétiennes.

- Le *Traité des Mystères (De Mysteriis)*: Il convient de ne pas se méprendre sur le sens de ce titre. Aucun propos ésotérique ne préside à la rédaction de cet ouvrage, bien sûr: il s'agit de présenter une méthode d'interprétation typologique et allégorique de l'Ecriture. Hilaire affirme - comme l'avait fait Origène - que toute l'Ecriture expose l'Incarnation du Christ, soit par les mots, soit par les faits, et que ce critère doit guider l'interprétation de l'A.T.: le Christ est ainsi "le second Adam" (Adam est le "type", c'est à dire la "figure" du Christ; le Christ est l'"anti-type" d'Adam). Les faits rapportés sont réels (déluge, bénédiction de Melchisédek par Abraham, naissance d'Isaac, servitude de Jacob chez Laban), mais, à travers l'homme, Dieu agit. La réalité à venir est ainsi annoncée "figurativement" (*typice*). Adam et Eve, symbolisent, au sens fort, le Christ et l'Eglise;

Rahab, la prostituée qui accueille et cache les émissaires israélites pour les arracher à la mort; elle permettra, grâce au fil écarlate pendu à sa fenêtre - signe de la Passion du Christ - de faire entrer le peuple de Dieu en Canaan.

Là encore, comme dans le recherche du sens des événements par l'étymologie des noms hébreux, l'influence d'Origène transparaît. Mais, que d'originalité et d'audacieuse créativité dans l'utilisation de ses sources!

- Les *Hymnes*: Hilaire est aussi le premier auteur occidental témoignant d'une activité hymnographique. Il est associé, en tant que précurseur, à Ambroise de Milan. Ces Hymnes, eux aussi, s'insèrent dans la controverse arienne: ils défendent la foi apostolique contre les déformations arianisantes. En fait, les Gaulois - avoura-t-il - ont été "très indociles à chanter ces Hymnes" (...in *Hymnorum carmine Gallos indociles*).

C. Les aspects doctrinaux majeurs du Traité sur *La Trinité*

Pour Hilaire, le mystère du Christ est partie intégrante du mystère de la Trinité divine. Ainsi, la doctrine trinitaire en devient inséparablement une doctrine de l'Incarnation du Verbe. Les Pères de l'Eglise, dans leur ensemble mais surtout depuis Irénée de Lyon, témoigne du lien entre théologie trinitaire et théologie "économique" (relative à l'Incarnation), car la manière dont Dieu réalise le salut dans l'Histoire le révèle Lui-même dans sa tri-personnalité divine: l'Incarnation est la révélation de la Trinité, et tout particulièrement de la filiation unique de Jésus-Christ en Dieu, et, inséparablement, révélation dans "l'homme assumé", de notre filiation adoptive par grâce.

Hilaire fera front à la réduction christologique arienne, non seulement en adoptant la position christologique de l'Eglise qui confesse à la fois la vraie divinité et la vraie humanité de Jésus-Christ, mais en montrant la cohérence et la nécessité pour que le salut de l'homme par Dieu soit effectivement réalisé. Par son incarnation, le Verbe-Dieu a assumé en quelque sorte toute l'humanité:

..."De même que tous seraient établis en lui par le fait qu'il a voulu être corporel, de même et réciproquement, lui s'introduirait en tous par ce qu'il y a d'invisible en lui"

(*De Trin.* II, 24).

C'est un des thèmes les plus fondamentaux de la théologie d'Hilaire. On lui a reproché, comme on le fit pour Athanase, d'avoir "surestimer l'influence de la divinité sur l'humanité de

Jésus" - certains allant même jusqu'à l'incriminer de "tendances docètes". Il est vrai qu'au Livre X, Hilaire fera une subtile distinction entre la capacité du Christ de souffrir effectivement (*patis* ce qui garantit la véracité de son humanité) et le poids de la nécessité qui l'aurait contraint au conditionnement du *dolere, dolor* (Cf. *De Trin.* X, 36-41). Mais, dans la controverse arienne en laquelle Hilaire s'est engagé, il convient de comprendre sa christologie en écoutant la distinction qu'il propose en l'explicitant entre "souffrir" et "ressentir de la douleur"; il en tirera une signification sotériologique des souffrances et de la mort de Jésus-Christ en ayant recours à l'exégèse de deux textes fondamentaux: Col 2, 12-15, et Is 53, 4-5. Les souffrances et la mort du Christ "pour nous les hommes et pour notre salut", signifient la destruction du péché et donc pour l'homme un commencement nouveau que le baptême inaugure.

Bien qu'Hilaire ne parvienne pas encore à une solution pleinement satisfaisante du problème christologique - il faudra attendre Chalcédoine pour cela -, la confession ecclésiale de Chalcédoine est déjà amorcée, comme certains passages du *De Trin.* en témoignent:

"Celui qui est Fils de l'homme n'est pas autre que celui qui est Fils de Dieu, et celui qui était dans la 'forme de Dieu' (cf. Ph 2, 6) n'est pas autre que celui qui est né homme parfait dans la 'forme de serviteur' (*ibidem*). Ainsi, de même que l'homme naît avec une âme et un corps en vertu de la nature que nous a assignée Dieu, le Maître absolu de nos origines, de même Jésus-Christ a été, de par sa propre vertu, homme avec une chair et une âme, et Dieu, possédant en lui vraiment et complètement ce qu'est l'homme, vraiment et complètement ce qu'est Dieu"

(X, 19)

Cette profession de foi de l'Eglise, Hilaire la prêche et la répand alors que l'empire, dans son ensemble et par pression impériale, est contaminé par la doctrine d'Arius (cf. VI, 1). Mais Hilaire ne se contente pas de "réfuter", il expose dans un ensemble cohérent la foi baptismale au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Il utilisera pour convaincre, l'instrument culturel, juridique et philosophique qui est le sien, afin de clarifier certaines notions fondamentales qui, si nécessaires pourtant, ne faisaient pas l'unanimité quant au sens de leur contenu: par exemple *natiuitas* (naissance), *unitas* (unité), *imago* (image), *usus* (usage, utilité), *subiectio* (soumission, dépendance), *adsumptio/adsumere* (acte d'assumer), *patis* (souffrir), *dolere* (ressentir une douleur inhumaine). Reprenant l'analyse de ce vocabulaire, Hilaire est parvenu, en référence permanente à l'Écriture, à distinguer les deux natures du Christ beaucoup mieux que ne le faisaient les théologiens de son temps. Certains de ces termes expriment l'unité de nature entre le Père et le Fils, et donc de la nature divine du Fils (*natiuitas, unitas, forma Dei, et imago*). D'autres comme *forma serui, subiectio, adsumptio, patis, dolere*, renvoient plutôt au dépouillement kénotique de la nature divine du Fils dans l'assomption de la nature humaine. Ainsi, avant Chalcédoine,

Hilaire expose la véritable humanité du Christ, tout en confessant, avec l'Eglise, sa divinité.

1. Le Père, origine de toute chose

A la base de la foi chrétienne se trouve la Parole de Dieu à Moïse: "Ecoute, Israël! Le Seigneur, notre Dieu, est Seigneur unique" (Dt 6, 4). Mais Arius s'en servait pour attaquer la confession de foi en la Trinité divine. Hilaire répondra que le Dieu unique n'est pas un "Dieu solitaire" (cf. *De Trin.* V, 39). Quand l'Ecriture parle du Dieu unique et Père, le Fils est, selon Hilaire, toujours inclus dans cette dénomination. Il parle très spécialement du Père en II, 6-7 et en XII, 52-53. Le Père, qui est Dieu au sens absolu du terme, créateur et raison dernière de notre salut, est et reste un mystère ineffable; c'est pourquoi la réponse qui seule convient à ce caractère insaisissable de Dieu est la foi et l'adoration. Trois grandes prières insérées dans le Traité en témoignent (I, 36-37; VI, 19-21 et XII, 52-57).

Mais ce Dieu insaisissable, loin d'être un "Dieu solitaire" - l'expression reviendra souvent dans le Traité - est un Dieu vivant en communion, ce qui se manifeste tout particulièrement dans la génération divine du Fils, puisque c'est là que se révèle la paternité de Dieu. Et de citer Mt 11, 27: "Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler - et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père". 'Cette connaissance est entre eux mutuelle, cette science parfaite est entre eux réciproque. Et puisque personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, ayons au sujet du Père un même sentiment avec le Fils, qui le révèle et qui seul en est le témoin fidèle' (Ap 1, 5; cf. *De Trin.* II, 6).

2. La génération divine du Fils

A l'arianisme et au néosabellianisme, Hilaire oppose, en se fondant sur l'Ecriture et la foi de l'Eglise, la véritable divinité et la génération divine de Jésus-Christ. Engendré de Dieu, le Fils est de même nature que le Père; Jn 10, 30 est souvent invoqué: "Le Père et moi nous sommes un". Si le père et le Fils sont un (*unum*), mais pas une seule personne (*unus*), il en découle leur unité de nature et en même temps leur distinction personnelle:

"Ils sont l'un dans l'autre dès lors qu'il n'y a pas de naissance sans le Père, dès lors qu'aucune nature venue de l'extérieur ou différente ne vient à l'existence pour être un second Dieu, dès lors

qu'existant comme Dieu issu de Dieu, il ne tire de nulle part ailleurs ce qui le fait Dieu" (VII, 31).

Face aux ariens, Hilaire insiste sur l'unité de substance divine entre le Père et le Fils; face aux sabelliens, il met l'accent sur la distinction des personnes.

L'inhabitation mutuelle ou circumincession du Père et du Fils est l'expression la plus adéquate de cette unité qu'Hilaire a en vue dans tous ses développements sur la génération divine du Fils. "Ils sont en rapport mutuel" (*inuicem sunt*; cf. VII, 32):

"Un Dieu issu de Dieu ou un Dieu présent dans un autre Dieu, cela n'aboutit pas à faire deux dieux, puisque l'unique issu de l'unique conserve la nature et le nom d'unique; mais cela ne se réduit pas non plus à faire un Dieu solitaire"...

Pour creuser l'explicitation de la génération divine du Fils, Hilaire va critiquer l'interprétation arienne de Pr 8, 22-30 dans les ch. 36 à 43 du Livre XII. Deux écueils que soulevait l'interprétation arienne sont évités: le premier consiste dans l'interprétation de l'antériorité du Fils par rapport à la création (Arius refusait l'éternité à celui qui a été "créé avant les siècles"). Hilaire, à la suite d'Origène, situe la génération du Fils "avant l'infini du temps", c'est à dire dans l'éternité. Second écueil évité: introduire entre le Père et le Fils une union dans la disparité; non, si le Père "prépare les choses en pensée", le Fils les réalise "en acte" (cf. Jean Doignon, *Lecture cristiane dei Libri Sapienziali*, Rome, 1992, pp. 201-207).

3. Le Père et le Fils: l'unique nature divine

De par la génération, il existe entre le Père et le Fils un rapport tel que le Père comme le Fils sont le seul vrai Dieu. Mais ce ne sont pas deux dieux, car le Fils ne possède pas d'autre nature divine que celle du Père (cf. VII, 39). Ainsi, la plénitude de la divinité est dans le Christ. Comme dira le Symbole de Nicée, le Fils est "Dieu, né de Dieu, Lumière née de la Lumière" est la seule image qu'Hilaire admette comme relativement propre à exprimer la réalité divine: "Un unique est issu d'un unique, *unus ex uno est*" (VII, 32).

Hilaire ne se dérobe pas à l'interprétation de Jn 14, 28 ("Le Père est plus grand que moi"). Les ariens y renvoyaient inlassablement. Hilaire apporte plusieurs réponses à cette objection: le Père est plus grand parce qu'il donne la même divinité au Fils. Mais le Fils n'est pas diminué en ce qu'il reçoit l'existence divine et la gloire divine (cf. IX, 54). Le Père est plus grand parce qu'il engendre son Fils comme son Image, et que, dans l'Incarnation, le Fils se dépouille de la "forme de Dieu" et prend la "forme de serviteur". Mais quand Hilaire parle, avec S. Jean, du "Père plus grand", il souligne en même temps que "le Fils n'est pas plus petit" (cf. IX, 56).

4. L'Esprit Saint dans le Traité de *La Trinité*

Le mot *spiritus* (*sanctus*) revêt dans le Traité des acceptions diverses. On peut le mettre en relation avec la substance sainte et spirituelle du Père et du Fils, sans qu'il s'agisse pourtant d'un "binitarisme". Hilaire désigne également la divinité de Jésus-Christ comme "esprit"; serait-il pour autant partisan d'une christologie pneumatique? Avant l'Incarnation, il n'était qu'esprit; après celle-ci, il est esprit et chair, car l'entrée dans le monde sous la "forme de serviteur" ne signifie pas la perte de sa divinité, qui est désignée par le terme *spiritus*:

"Ainsi le dépouillement est-il un progrès, pour que progresse la forme de serviteur, non pour que le Christ, qui était en la forme de Dieu, cesse d'être Christ... Quand ce Christ, tout en restant Christ-Esprit, s'est vidé de façon à être identiquement Christ-homme, le changement de contenance entraîné par le corps, l'assomption d'une nature, n'ont pas supprimé la nature de la divinité qui demeure"... (IX, 14).

A l'arrière-plan de ces propos, il y a Jn 4, 24: "Dieu est Esprit", et la distinction entre le divin (l'esprit) et l'humain (la chair) dans le Christ. Mais on trouve aussi dans le Traité des passages où Hilaire considère le Saint-Esprit comme un mode de subsistance distinct du Père et du Fils, sans toutefois lui attribuer nommément la qualité de "personne".

Le Saint-Esprit fait partie intégrante de la profession de foi baptismale chrétienne: "Ordre a été donné de baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, c'est à dire en professant la foi à la Source, au Monogène et au Don" (II, 1). Il considère surtout l'Esprit-Saint comme un don fait par le Père et le Fils aux croyants; il se situe donc dans une perspective "économique". Dans les trois premiers Livres, il n'est pas encore question de l'"être" du Saint-Esprit, mais de son existence comme don:

"Sur l'Esprit-Saint, il ne convient pas de se taire, il n'est pas indispensable non plus de parler. Faire silence sur lui ne nous est pas possible à cause de ceux qui l'ignorent; mais il n'est pas indispensable de parler de celui que son origine à partir du Père et du Fils fait un devoir de confesser... Son existence ne peut pas être contestée puisqu'il est donné, reçu, possédé"... (II, 29).

Dans les Livres IV à XII, la pneumatologie d'Hilaire se développe; elle laisse entrevoir le caractère personnel du Saint-Esprit au sein de la Trinité immanente. Importants sont alors les développements consacrés à l'E.S. , principalement en VIII, 19-41 et en XII, 55-57, dont nous

donnons cet extrait:

"Ton Esprit Saint, d'après l'Apôtre, scrute et connaît tes profondeurs, intercède pour moi et me fait t'adresser des paroles ineffables... Rien ne te pénètre, si ce n'est ce qui est de toi, et le porteur d'une force extérieure et étrangère à toi ne mesure pas la profondeur de ta majesté immense. Tout ce qui entre en toi est tien et rien de ce qui est en toi avec pouvoir de te scruter ne t'est étranger" (XII, 55).

Du Saint-Esprit, il est dit encore une fois, à la fin du Traité, qu'il vient du Père à travers le Fils Monogène (cf. XII, 57). Constantinople I fera un pas de plus en confessant que l'E.S. "reçoit même adoration et même gloire" que le Père et le Fils. Il est consubstantiel au Père et au Fils. Mais Hilaire dit seulement, qu'en tant que "réalité de la nature de Dieu" (*res naturae*), il entretient une relation unique à la nature divine unique.

5. Le Mystère du Christ dans le Traité de *La Trinité*

- Il y eut une préparation au dévoilement du Mystère dans l'A.T. Dans le drame de l'histoire du salut, Hilaire distingue trois périodes christologiques: la préexistence ("Dieu avant l'homme"), l'Incarnation ("à la fois homme et Dieu"), et la glorification dans l'exaltation ("tout entier homme, tout entier Dieu, après avoir été homme et Dieu").

Le Christ est médiateur de la Création et se trouve identifié à la Sagesse (cf. Jn 1, 3: "Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait"; 1 Co 8, 6; Col 1, 15-16; ces textes sont cités et commentés en *Trin.* II, 17-19; IV, 6; III, 7). Le Père et le Fils sont un seul principe créateur, et par là s'exprime l'unité de la nature divine. Mais au sein de cette unité il y a distinction de "personnes", entre le seul Dieu "de qui vient toutes choses" et le seul Seigneur Jésus-Christ "par qui sont toutes choses" (1 Co 8, 6).

Pour Hilaire, la médiation créatrice du Christ représente le début de sa médiation salvatrice universelle (cf. 1 Tm 2, 5), la Création étant le point de départ de l'histoire du salut, qui culmine dans l'incarnation du Fils de Dieu:

"Unique en effet le Médiateur entre Dieu et les hommes", 'Dieu et homme, médiateur et dans la promulgation de la Loi et par l'assomption d'un corps... Unique est en effet celui qui est né de Dieu comme Dieu, par qui tout a été créé au ciel et sur terre, par qui ont été faits les temps et les siècles. En effet, tout ce qui est vient à l'existence du fait de son action' (*Trin.* IV, 42).

L'apparition du mystère du Christ est aussi préparée par les théophanies de l'A.T.

qu'Hilaire interprète le plus souvent dans une perspective christologique. Mais les préfigurations de l'évènement Jésus-Christ dans l'A.T. sont décrites comme "ombre" par rapport au "corps", apparence extérieure par rapport à la "substance".

- L'incarnation du Fils de Dieu est assumption de l'humanité. Le motif de l'Incarnation est la volonté de Dieu de sauver le genre humain et le monde:

"La Vierge, l'enfantement, le corps et plus tard la croix, la mort, la descente aux enfers, c'est notre salut. A cause du genre humain, en effet, le Fils de Dieu est né de la Vierge et de l'Esprit-Saint, ce dernier s'étant mis à son service dans cette opération; et à l'ombre de sa propre puissance, c'est à dire celle de Dieu, il a semé pour lui-même les premiers éléments d'un corps, ménagé les premiers éléments d'une chair. Ainsi, s'étant fait homme, il recevrait de la Vierge Marie la nature de la chair et, grâce à la communauté créée par ce mélange, le corps du genre humain tout entier se trouverait sanctifier en lui" (II, 24).

○

Parler du Fils de Dieu fait homme, c'est confesser la divinité et l'humanité de Jésus-Christ. Pour combattre les ariens, Hilaire revient sans relâche sur la divinité pleine et entière de Jésus-Christ, mais il insiste également sur son entière humanité:

"Et ils (les ariens) nous reprochent fréquemment de dire que le Christ n'est pas né un homme, avec notre corps et notre âme, alors que nous prêchons, nous, un Verbe fait chair et un Christ se dépouillant de la forme de Dieu pour s'assumer la forme de serviteur, parfait en sa conformité d'allure avec les hommes et né homme à notre ressemblance... tout entier Fils de l'homme, il est tout entier Fils de Dieu" (X, 21-22).

- Le mystère du Christ est présenté dans la tension entre la "forme de Dieu" et la "forme de serviteur"
 - Ph 2, 6-11 est souvent sollicité dans le Traité *De Trin.* Les trois périodes de la christologie précédemment énoncées se retrouvent, selon Hilaire, dans l'Hymne de Ph 2. En *De Trin.* VIII, 45-46, l'auteur développe le thème de la tension entre les deux "formes", entre la "gloire" qui relève de la "forme de Dieu", et l'anéantissement (*euacuatio/exinanitio*) lié à la "forme de serviteur". Hilaire ose dire que la forme de Dieu et la forme de serviteur ne peuvent simultanément coexister dans le Christ fait homme (bien que X, 22 et XII, 6 semblent aller dans ce sens). Cependant, elles ne portent pas atteinte à la nature divine du Fils de Dieu. Hilaire pose pour principe fondamental: "le dépouillement de la forme n'est donc pas l'abolition de la nature, car celui qui se vide (*enkenosen/exinaniuit*) ne manque pas de lui-même, et celui qui prend, demeure" (IX, 14).

- Les souffrances de Jésus-Christ

Nous en avons touché un mot, en différenciant le vocabulaire (*pati/dolere*), p. 89. Citons cependant ce texte expressif du Livre X:

"Par conséquent Jésus Christ, Dieu Monogène, est homme; par la chair et le Verbe, aussi bien Fils de Dieu que Fils de l'homme, il fait sien un homme véritable à la ressemblance de l'homme que nous sommes sans cesser d'être le Dieu qu'il était. Cet homme, on pouvait bien le frapper de coups, lui infliger une blessure, l'enserrer de noeuds, l'élever par pendaison, tout cela lui apportait à la vérité le choc de la souffrance, mais n'induisait pas en lui la sensation douloureuse d'une souffrance... A la vérité, il a bien un corps pour souffrir des passions, et il les a assumées, mais tout en n'ayant pas une nature faite pour être avili dans la douleur" (X, 23; cf. X, 47).

Cette différence qu'Hilaire établit entre "souffrir" (*pati*), et "ressentir de la douleur"(*dolere*), est fondamentale, affirme M. Figura (S.C. 443, p.107). L'insensibilité à la douleur, entendue comme conséquence de l'asservissement de l'homme tombé dans le péché, s'applique non seulement au *Logos* préexistant, mais aussi, selon Hilaire, au corps et à l'âme de Jésus Christ.

- La résurrection et l'exaltation de Jésus-Christ

L'Incarnation n'est pas une "déchéance de Dieu à la qualité d'homme", mais une "montée de l'homme jusqu'à celle de Dieu" (X, 7). Le Verbe s'est fait chair, pour que la chair soit élevée jusqu'à Dieu, "pour que, par le Dieu fait chair, la chair montât jusqu'au Dieu Verbe" (*De Trin.* I, 11). L'exaltation suppose la résurrection. Mais quel est le sujet actif de la résurrection de Jésus? D'après Rm 8, 11 - que cite Hilaire -, c'est le Père; mais c'est également Jésus lui-même, qui en vertu de sa puissance divine, accomplit sa résurrection (*De Trin.* IX, 11-12; cf. Jn 10, 17-18). De par son unité d'être avec le Père, il vainc la mort. Et le corps ressuscité de Jésus-Christ est identique au corps qu'il a pris en se faisant homme et dans lequel il a souffert (III, 16-20). L'humanité assumée par Jésus-Christ accède désormais, dans la résurrection, à une existence éternelle: "L'élément charnel en lui est englouti dans le spirituel" (XI, 49).

- La parousie du Seigneur glorifié et l'accomplissement eschatologique (dernier)

- Sur ce point, Hilaire se rapporte à 1 Co 15, 20-28 qu'il commente en *De Trin.* XI, 21-49. Les ariens prétextaient de l'assujettissement de Jésus à Dieu pour nier sa divinité.

Hilaire, en bon exégète, développe trois thèmes: le temps de la fin, la remise du Royaume au Père, et l'assujettissement du Christ au Père. La fin, c'est "la perfection consommée" (*consummata perfectio*), "Dieu tout en tous" (1 Co 15, 28). Quand sera accompli le temps de rassembler l'humanité dans le Royaume du Christ, ce sera la seconde étape: le Christ remettra tout ce qui lui appartient au Père, c'est à dire tous ceux qu'il a assumés et qui constitue son Royaume, pour qu'ils participent à la "vision de Dieu". Alors, Christ se soumettra lui-même, dans son corps glorifié constitué de la totalité de ceux qui l'auront confessé dans la foi. Cependant "Dieu tout en tous", est rapporté par Hilaire au Fils: il est tout entier Dieu, jusque dans sa corporéité assumée (cf. Col 2, 9: "En lui habite corporellement la plénitude de la divinité"; et Jn 13, 31-32: "Dieu a été glorifié en lui...; Dieu le glorifiera aussi en lui-même [Dieu le Père]"). Voici la formulation fondamentale en matière d'eschatologie:

○

- "Il remettra donc le Royaume à Dieu le Père... C'est nous qu'il remettra pour être un Royaume, conformément à cette parole des évangiles: 'Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde' (XI, 39).

○

Ce qui doit être manifesté à la fin des temps, notre remise en tant que Royaume de Dieu dans la conformité définitive avec le corps glorifié de Jésus-Christ, est déjà à l'oeuvre maintenant. Par la foi en l'incarnation de J.C., nous sommes déjà assujettis à son Royaume. Le Royaume actuel du Christ est aussi le Royaume du Père, tout en demeurant Royaume du Christ. C'est à partir de l'Écriture et d'éléments stoïciens, qu'Hilaire a mené sa réflexion christologique, enrichie des impulsions provoquées par la controverse avec l'arianisme. Il a prolongé Athanase et Tertullien.

En guise de conclusion:

Ultime prière du *Traité de la Trinité*, et synthèse de la théologie d'Hilaire

"(Père) En vérité, c'est trop peu demander à mon office de croyant et à celui de ma voix, que de nier que 'mon Seigneur et mon Dieu' (Jn 20, 28), le Christ-Jésus, ton Unique-Engendré, soit une créature. Je ne supporterai même pas que soit associé ce nom (de créature) à ton Saint-Esprit, lui qui provient de toi et est envoyé par ton Fils (cf. Jn 15, 26).

Grand en effet mon respect religieux pour les données révélées de ce que tu es. Te sachant seul Inengendré et sachant ton Unique-Engendré né de toi, ce n'est pas parce que je ne suis pas disposé à déclarer ton Saint-Esprit 'engendré' que je le dirai jamais 'créé'. Je crains que l'usage honteux de ce mot qui m'est commun aux autres êtres créés par toi, ne s'étende jusqu'à toi. Ton Saint-Esprit, selon l'Apôtre, scrute et connaît tes profondeurs (cf. 1 Co 2, 10-11), et celui qui est pour moi un intercesseur auprès de toi, te dit de ma part des choses inexprimables (Rm 8, 26); et moi, j'exprimerais non seulement par le nom de 'créature' la puissance de sa nature qui est issue de toi par ton Unique-Engendré, mais, qui plus est, je la souillerais?

Aucune substance ne te pénètre si ce n'est ta propre substance, et ce n'est pas sur la base d'une puissance qui t'est éloignée ou étrangère que se mesure la profondeur de ton immense majesté. Est tien tout ce qui entre en toi, et tout ce qui, avec la puissance de celui qui scrute tes profondeurs, est en toi et ne t'est pas étranger.

Quant à moi, il est inénarrable celui dont les expressions proférées en ma faveur sont, par moi-même, inexprimables. ...En effet, dans les choses spirituelles te concernant, je suis frappé de stupeur lorsque ton Unique-Engendré dit: 'Ne t'étonne pas de m'entendre dire: il vous faut naître de nouveau; l'Esprit souffle où il veut, et tu entends sa voix mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va; ainsi en est-il de tout ce qui est né d'eau et d'Esprit' (Jn 3, 7-8).

Tout en gardant la foi de ma 'régénération' (*i.e.* de mon baptême), je ne la comprends pas, mais ce que j'ignore, je le tiens déjà. Sans en avoir conscience, je renais avec l'efficacité d'une renaissance. Et il n'y a pour l'Esprit, quand il le veut, aucune borne à l'expression de ce qu'il veut. Et de celui dont on ignore pourquoi il est celui qui va et vient, tout en étant conscient de son assistance, ramènerai-je la nature au niveau de celle des créatures, et déterminerai-je par une définition son origine?

Certes, tout a été fait par le Fils puisqu'auprès de toi, Dieu, 'le Verbe-Dieu était au commencement' (Jn 1, 1), dit ton apôtre Jean. mais Paul récapitule en lui (le Verbe) 'toutes créatures, dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles' (Col 1, 16). Et tandis qu'il rappelait que tout fut créé dans le Christ et pour le Christ, il estima suffisant, quant à lui, cette manière de parler de l'Esprit-Saint par ce simple mot: 'Ton Esprit'. Avec ces hommes que tu as spécialement choisis, j'aurai pour position ce principe que, de même qu'à leur suite je n'affirmerai rien qui dépasse la capacité de mon intelligence à propos de ton Unique-Engendré, sinon qu'il est, de même, à leur exemple, je ne dirai rien d'autre qui outrepassé les conjectures de l'esprit humain à propos du Saint-Esprit, sinon qu'il est 'Ton Esprit'. Et il est possible que l'issue de la bataille de mots dans laquelle je m'engage reste

indécise; du moins la profession d'une foi qui n'hésite pas, elle, est certaine.

Conserve intacte, je te prie, cette intégrité de ma foi, et, jusqu'à l'expiration de mon souffle, gratifie-moi de cette voix de ma conscience: baptisé dans le Père et le Fils et le Saint-Esprit, ce que j'ai déclaré publiquement dans le Symbole de mon baptême, que toujours je le garde; c'est à dire que je t'adore, toi notre Père, et ton Fils qui est une seule chose avec toi, et que je mérite d'obtenir ton Saint-Esprit qui est issu de toi par ton Unique-Engendré. Car pour moi, il est digne de créance le témoin qui dit: 'Père, tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi' (Jn 17, 10), mon Seigneur Jésus-Christ, toujours Dieu, qui demeure en toi étant issu de toi et est auprès de toi, et qui est béni dans les siècles des siècles. Amen!" (*De Trin.* XII, 55-57).

Transition

En fermant le Traité d'Hilaire sur *La Trinité*, nous voudrions ouvrir toute grande la soif de la connaissance des Pères qui ont enrichi la Tradition chrétienne de la fin du IVème siècle jusqu'à Jean de Damas, au milieu du VIIIème siècle.

Nous ferons la connaissance des Pères de Cappadoce, l'actuelle Turquie: Basile de Césarée, son frère Gégoire de Nysse, son ami "le Théologien" - comme appellent Grégoire de Nazianze les orientaux... Augustin d'Hippone, le plus grand après Origène, retiendra particulièrement notre attention. Le grand "Débat Christologique" du Vème siècle nous permettra de découvrir l'importance des affrontements entre Nestorius de Constantinople et Cyrille d'Alexandrie: ils nous conduiront au Concile de Chalcédoine, sommet christologique, encore que la doctrine des "deux volontés" dans le Christ, apportera un complément appréciable et nous fera découvrir le courageux engagement - jusqu'au 'martyre' - de Maxime le Confesseur joint à celui Martin Ier, le successeur de Pierre sur le siège de Rome. Le monde monastique ne restera pas inconnu puisque des Pères éminents l'illustreront: Jérôme, Evagre, Cassien, Benoît de Nursie, Grégoire le Grand... En Orient,

la personnalité et la productivité littéraire de Jean Chrysostome, nous étonnera sans doute... Lui aussi ira, dans sa foi, jusqu'à l'exil et quittera ce monde par un quasi 'martyre'. Notre parcours patristique nous conduira donc de l'Orient (Ière Partie) en Occident (IIème Partie), pour passer de l'un à l'autre, en fondu enchaîné, du Vème au VIIIème s. (IIIème Partie).

+

Relecture faite à Kasanza (RDC),
le 30 novembre 2007, en la fête de S. André, Apôtre.
P. Irénée Rigolot (ocso).